

LE TEMPS WEEK-END

CHF 5.50 / France € 5.50

SAMEDI 1^{er} ET DIMANCHE 2 NOVEMBRE 2025 / N° 8366

USA: CEUX QUI RÉSISTENT

UN REPORTAGE BD DE CHAPPATTE

Depuis son retour à la Maison-Blanche, Donald Trump étend ses pouvoirs et impose ses volontés aux institutions américaines. Face à cette poigne autoritaire, où est l'opposition? Malgré la peur, qui décide de se battre? Envoyé spécial du «Temps», notre dessinateur Chappatte a passé près d'un mois aux Etats-Unis, de New York à San Diego, à la rencontre de ceux qui résistent: juriste, chercheur, journaliste, universitaire, Prix Nobel, jeunes activistes.

Lisez dès aujourd'hui sa série de reportages en cinq parties.

••• PAGES 2 à 4



Entre-Temps

Scènes Tête-à-tête avec la volcanique artiste Angélica Liddell
pages 28, 29

Roman Sur les traces du «Bel Obscur»
pages 36, 37

Société Quand la mort d'un proche déterre les secrets de famille
pages 42, 43

Santé Jean-Louis Monestès déstigmatise la schizophrénie
page 44



T Magazine

Tradition Sur les pas de la skieuse Mathilde Gremaud, qui a participé à la désalpe d'Albeuve
pages 18 à 23

Humour Rencontre avec Nino Arial, ancien banquier devenu star des réseaux sociaux
pages 24 à 27

Mobilier Figure du design industriel, Patrick Norguet raconte les dessous de son métier
pages 54 à 56

ÉDITORIAL

En France, «jusqu'ici tout va aussi bien que possible»

PAUL ACKERMANN

«Il est sain que ce débat ait lieu ici et non plus sur des plateaux de télévision.» Ce vendredi, la ministre française chargée des Comptes publics, Amélie de Montchalin, a résumé la ligne à laquelle se tient plus ou moins son gouvernement ces dernières semaines. Elle s'exprimait alors que l'Assemblée nationale rejetait les différentes versions de la taxe Zucman sur les très grands patrimoines. Ce devait être le «moment de vérité» entre le premier ministre, Sébastien Lecornu, et les députés socialistes qui tiennent sa survie entre leurs mains.

Cette étape pouvait effectivement être perçue comme le point de bascule pour le gouvernement Lecornu et sa promesse d'un budget co-construit lors des discussions au parlement. Une première en France, où c'est habituellement l'exécutif qui réussit à imposer ses vues au travers de divers outils constitutionnels.

Alors, sur ce sujet, qui est celui qui fâche le plus, la France a-t-elle réussi son crash test d'un parlementarisme nouveau dans le pays?

Si les premières journées de débat budgétaire ont été assez largement décrites comme un peu trop lentes pour respecter le planning mais très techniques et constructives, ce vendredi s'est révélé un peu plus animé. Mais on est resté dans des clous relativement constructifs.

Certes, melenchonistes et lépénistes gardent leurs discours populistes, ils y ont cependant mis quelques formes. Certes, socialistes et tenants de la droite traditionnelle continuent à essayer de donner des gages à leurs électeurs, mais ils font aussi parfois preuve de souplesse. Certes, les macronistes font tout pour durer les quelques mois qu'il leur reste mais eux aussi ont fait quelques concessions.

Ces arbitrages se font parfois dans les coulisses, comme ce vendredi, semble-t-il. Mais si une ligne très fine existe pour éviter la dissolution ou la démission présidentielle qui plongerait le pays dans une véritable crise de régime, c'est bien celle-là. Et si une personne peut le faire, c'est bien Sébastien Lecornu, avec son apparente modestie et sa

fine conscience du paysage politique français.

Quand, ce vendredi matin, les députés ont commencé à se pencher sur l'article 3 de la partie recette du budget – alors qu'ils débattent en séance publique depuis le 24 octobre –, Amélie de Montchalin a lancé: «Ce n'est que le troisième sur

30 articles mais il a attiré l'attention [...] Il est donc utile de passer quelques heures pour en débattre en détail.» Cette philosophie est la seule issue dans un paysage politique qui ne livrera plus de majorités absolues avant longtemps.

«C'est très intense mais aussi très intéressant», s'enthousiasme quant à lui, il y a quelques jours, le député macroniste Daniel Labaronne dans *La Dépêche*. «Les débats sont de qualité. Je suis assez fier des parlementaires», continua-t-il. Et si cet optimisme, certes intéressé du côté des macronistes, était contagieux? Et si les Français mettaient finalement une certaine pression sur leurs élus pour qu'ils s'entendent? Il n'est pas interdit de rêver.

Sébastien Lecornu a-t-il réussi son crash test à l'Assemblée?

••• PAGE 7

LE TEMPS

Avenue du Bouchet 2
1209 Genève
Tél +41 22 575 80 50

www.letempsearchives.ch
Collections historiques intégrales: Journal de Genève, Gazette de Lausanne et Le Nouveau Quotidien.

INDEX

Convois funèbres 12
Courrier des lecteurs 12

Fonds 16
Bourses et changes 18

Toute la météo 16

SERVICE ABONNÉS:
www.letempsearchives.ch/abos
Tél. 022 539 10 75



6 0 0 4 4

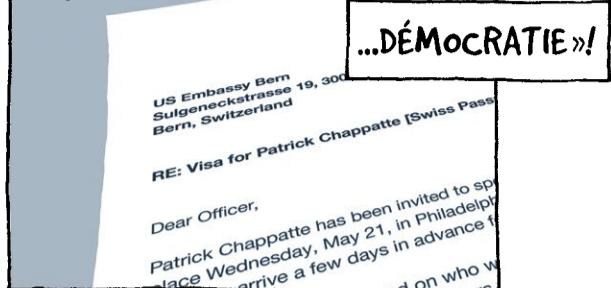
Retrouvez la version animée de cette BD:



En mai dernier, quatre mois après l'investiture de Trump II, j'ai reçu une de ces invitations qui rendent un peu nerveux de nos jours:



À l'heure de rédiger la lettre pour ma demande de Visa, les organisateurs, un peu gênés, ont soufflé: « Vu les circonstances, il serait plus prudent, heu... d'éviter le mot... »



À la fin de l'été 2025, je retourne aux États-Unis à la recherche de ce mot biffé: DÉMOCRATIE. Face à la dérive autoritaire, comment tient-elle? Malgré la peur, comment décide-t-on de se lever? Qui sont ceux qui se battent?



USA: CEUX QUI RÉSISTENT

UN REPORTAGE BD DE CHAPPATTE

AVEC LE SOUTIEN DE LA BOURSE JORDI

Pour les touristes qui s'aventurent toujours aux États-Unis, Times Square offre un visage reconfortant. Ici le mercantilisme clignote de tous ses néons rassurants.

L'innocence règne toujours.

Je résidais souvent dans ce quartier improbable quand je travaillais pour le «New York Times». (Le journal a donné son nom au carrefour).

Un jour, fin 2016, je suis tombé stupéfait devant cette pub pour une série Amazon:

The future belongs to those who change it.

Soudain, on était projeté dans un futur dystopique.

Neuf ans plus tard, ce cauchemar est-il en train de se réaliser?

US ARMED FORCES RECRUITING STATION
ARMY NAVY AIR FORCE MARINES
I WANT YOU

Hop-on Hop-off

À Washington, la Garde nationale envoyée par Trump semble faire partie des attractions touristiques. On ne l'a pas trop vue se déployer dans les quartiers chauds de la capitale.



Depuis janvier, le président a signé plus de 200 décrets bousculant les institutions, sapant les contre-pouvoirs, attaquant droit et normes en place. Offensive planifiée dès 2023 dans Project 2025, bible de combat de la droite US, qui au nom d'une « nécessité existentielle » exhortait le futur leader à « recourir de manière agressive aux vastes pouvoirs de l'exécutif ».



Donald B. Ayer, ex-assistant du président conservateur de la Cour suprême William Rehnquist, puis N° 2 du Département de la Justice sous Bush père. Pas précisément un marxiste.



LE PERIL EST GRAND! JAMAIS ON N'A VU UN TEL PRÉSIDENT, DÉTERMINÉ À DEMANDEUR LE FONCTIONNEMENT DE L'ÉTAT

ON A PRATIQUEMENT AFFAIRE À UN DICTATEUR!

Sa coquette maison de Washington respire la respectabilité et la décence. Madame nous a servi des cookies maison.



ON EST EN TRAIN DE PERDRE LE CONTRÔLE. LES GENS NE RÉALISENT PAS...



...Ils mènent leur vie ORDINAIRE. IL FAIT BEAU, LA BOURSE EST EN HAUSSE, QU'EST-CE QUI POURRAIT ALLER MAL?

Au cours d'un périple de 25 jours, je suis allé à la rencontre de ceux qui résistent. J'ai croisé la route d'Anne-Frédérique Widmann, reporter à « Temps présent » (et ma compagne à la ville) avec le caméraman Erwan Jagut.

Toujours contents de me voir...



« C'EST LE MEILLEUR SYSTÈME POSSIBLE, À CONDITION QUE DES GENS DECENTS SOIENT AU POUVOIR! »

En 1787, les Pères fondateurs avaient tout prévu pour prévenir la nouvelle République d'un tyran. Tout sauf Donald J. Trump...

DANS LES 4 ÉPISODES QUI SUVENT, DÉCOUVREZ LES CHERCHEUR, JOURNALISTE, ENSEIGNANTE, PRIX NOBEL ET JEUNES ACTIVISTES QUI DISSENT

NON!



ARDEM

Episode 1

AU NOM DE LA SCIENCE

50 milliards \$ par an vont à la recherche biomédicale. Trump l'a gelé les fonds à l'aveugle, nommé des fidèles à la tête des agences et semé le chaos.

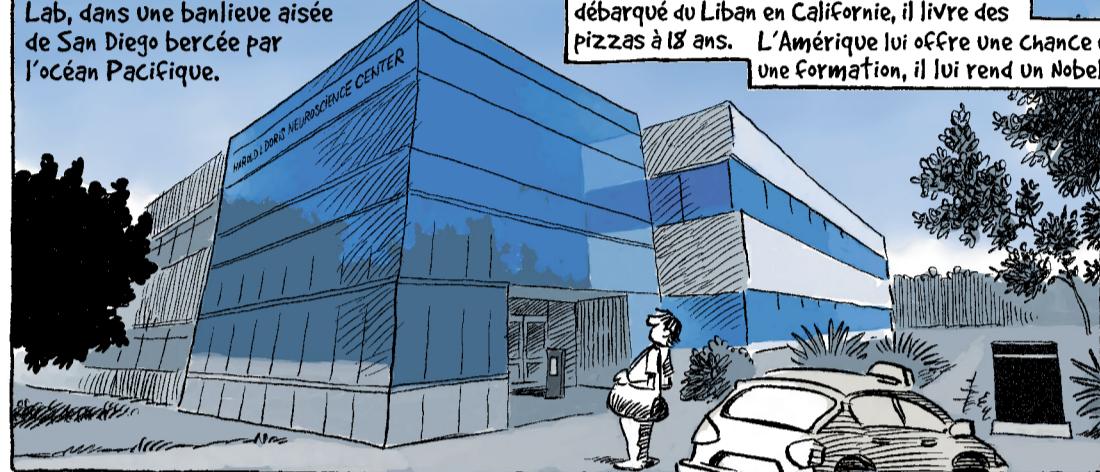


L'un des rares grands scientifiques à oser parler haut, Ardem avertissait le 9 avril sur CNN :



La Jolla, Californie
22 août 2025

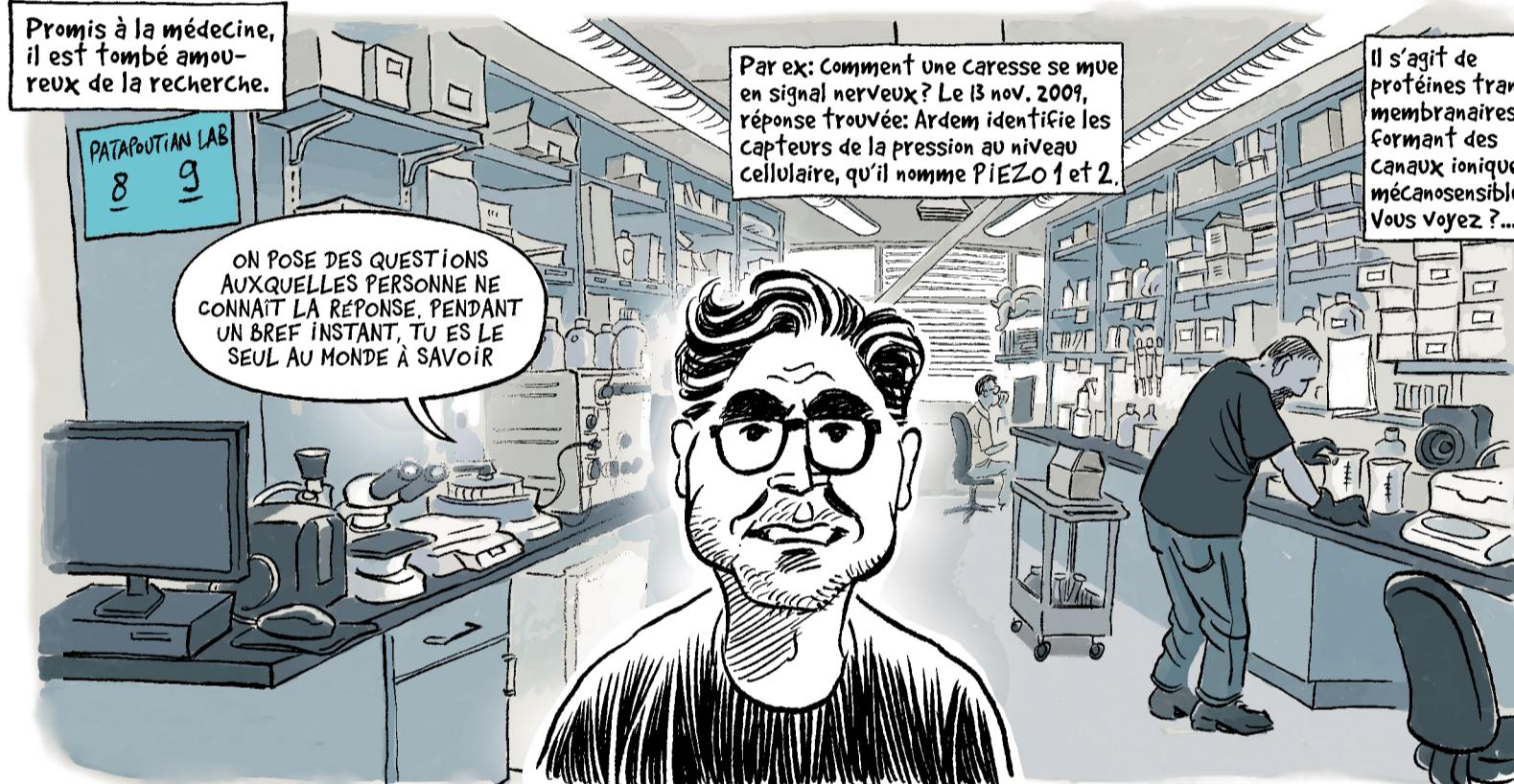
De la rencontre au Patapoutian Lab, dans une banlieue aisée de San Diego bercée par l'océan Pacifique.



Ardem est la success-story faite homme : débarqué du Liban en Californie, il livre des pizzas à 18 ans. L'Amérique lui offre une chance et une formation, il lui rend un Nobel.



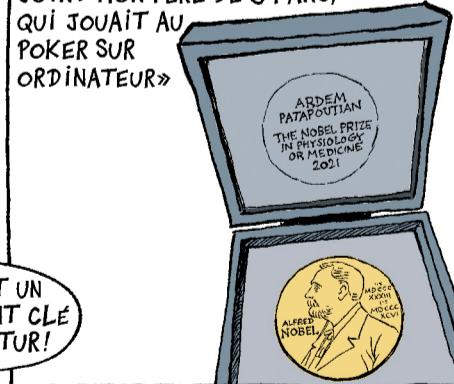
Promis à la médecine, il est tombé amoureux de la recherche.



L'idée des cinq sens, héritée d'Aristote, vacille:



Douze ans après son euréka, coup de fil de Stockholm !
«À 2 HEURES DU MAT ! JE DORMAIS, LE COMITÉ NOBEL A JOINT MON PÈRE DE 94 ANS, QUI JOUAIT AU POKER SUR ORDINATEUR»



PIEZO promet de soigner la douleur sans opioïdes. Dur de trouver un sujet aussi apolitique. Mais la seule recherche qui semble intéresser les Trumpistes, c'est chasse aux wokes. Traquer les mots-clés... genome protein molecule ribozyme cytoplasm organism search RNA evolution enzyme inherit long trans metabolism poly cytoskeleton biodiversity nucleic acid enzyme minority research bacteria organism cell genetics tissue nucleus women enzymes ribosome chromosome synthesis species gender chloroplast tissue species nucleotide here

Un post-doc travaillant sur le sujet peu subversif de la grossesse m'explique les précautions qu'il prend désormais:

JE N'ÉCRIS PLUS «REPRODUCTION FÉMININE», JUSTE «REPRODUCTION»...

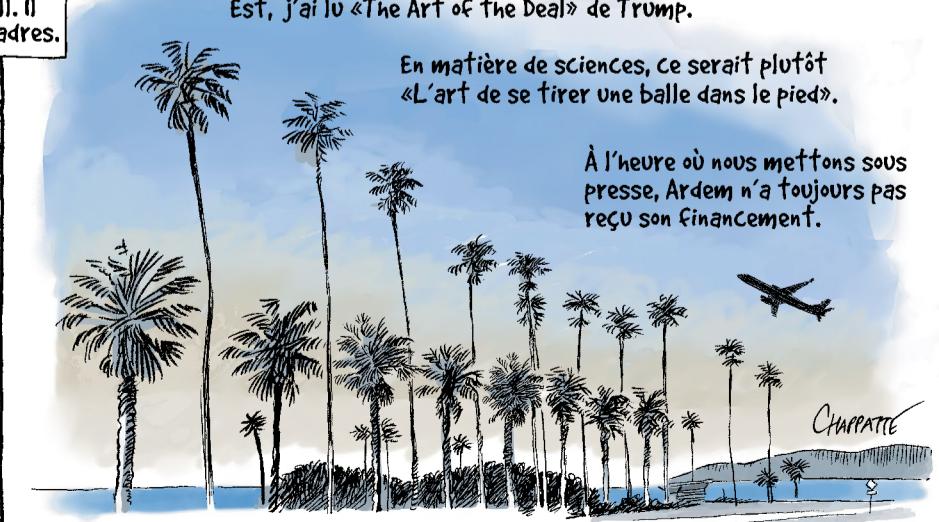


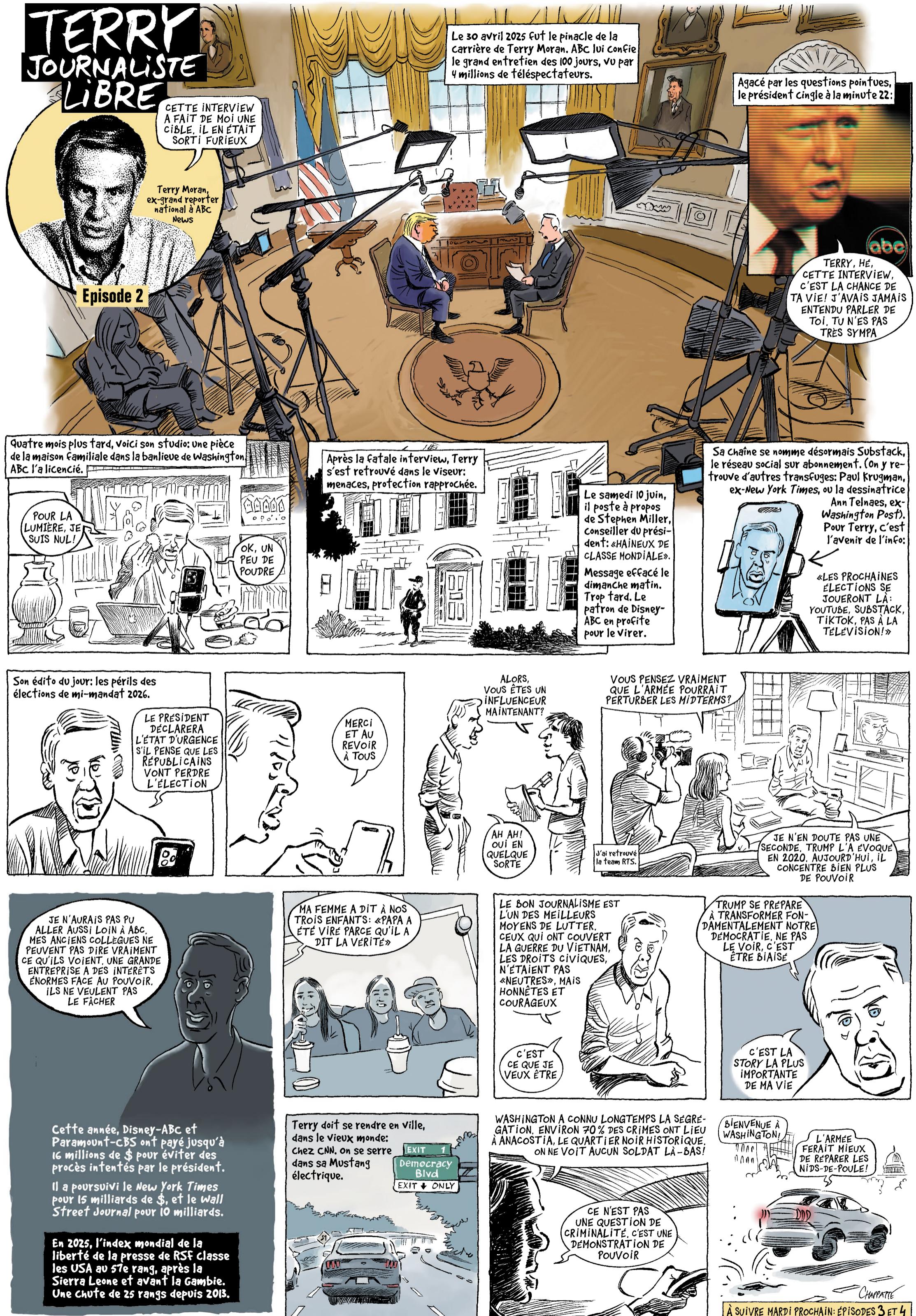
En Février, Ardem a posté sur Bluesky :

«JE NE CONNAIS PAS UN SCIENTIFIQUE QUI NE SONGE À PARTIR».

15 minutes après, il recevait de Chine une offre de financement sur 20 ans.

Déclinée.







FROM NOVEMBER 5 TO NOVEMBER 20

Only available at selected Swatch stores

6 International

A Khartoum, le difficile retour à la vie

Soudan Sept mois après le retour de l'armée, plus d'un million d'habitants de la capitale sont rentrés chez eux. Dans le quartier de Kalakla, les commerces rouvrent progressivement, en dépit de l'instabilité économique et sécuritaire

AUGUSTINE PASSILLY, KHARTOUM

Les bons jours, Abdalrahim Mohamed propose à ses rares clients du poisson frais ou fermenté, des abats et des jus de fruits. Mais ce soir, pour le dîner, le restaurateur n'aura que du *fat-tah* – ce ragoût à base de pain agrémenté des restes de la veille. «Je suis à court d'argent pour acheter de nouveaux produits», regrette le quadragénaire en tirant sur sa cigarette. Ce père de sept enfants fait partie des habitants de Kalakla, un quartier populaire situé au sud de Khartoum, qui n'ont pas quitté la capitale pendant les deux années de combats entre les Forces armées soudanaises et leurs anciens alliés des Forces de soutien rapide (FSR). Ces derniers ont occupé Kalakla jusqu'au retour des troupes régulières, fin mars.

Comme Abdalrahim, de nombreux Soudanais de Khartoum décrivent leur soulagement après la terreur semée par les hommes du général Mohamed Hamdane Daglo, alias Hemeti. Qui sévissent en ce moment même à El-Fasher. Depuis dimanche, plus de 36 000 civils ont fui cette capitale de la province du Darfour du Nord, selon l'ONU. Et quelque 177 000 sont encore piégés dans ce dernier bastion de l'armée, engagée depuis avril 2023 dans une guerre sanglante contre les FSR. L'ONU et les organisations humanitaires alertent sur des massacres et des ciblages «ethniques» dans la ville étranglée par plus de dix-huit mois de siège et coupée des secours.

L'électricité tarde à être rétablie

A Khartoum, à un millier de kilomètres de là, la vie tarde à reprendre son cours. À l'exception de la timide animation de la rue commercante où est située la cantine d'Abdalrahim, les riverains se font rares. Seuls quelques écoliers en uniforme traînent sur les chemins sableux. Ce sont les principaux clients de Mohammed Adam. Déplacé à deux reprises au rythme de la progression des FSR, cet ingénieur en télécommunications, au chômage depuis le début de la guerre mi-avril 2023, est rentré à Kalakla un mois après la «libération» de Khartoum. «Un



Un vendeur attend des clients dans un marché temporaire au sud de Khartoum, le 11 octobre 2025. (IMAGO/XINHUA)

ami voulait que l'on ouvre un commerce pour gagner un peu d'argent, explique Mohammed. Je lui ai dit que les écoles allaient rouvrir et qu'on pourrait donc vendre des livres et du matériel scolaire.» Les petits clients ont beau se succéder au comptoir, le jeune homme se languit de reprendre la direction de son bureau.

«Je pourrai alors économiser pour tenter de partir à l'étranger. La situation est vraiment compliquée depuis le début de la guerre. C'est difficile de gagner de l'argent. Ce n'est pas la vie à laquelle j'aspire», confie Mohammed. Devant sa coquette boutique, un panneau solaire permet d'alimenter un générateur faisant tourner le ventilateur alors que le thermomètre affiche 38 °C. «Nous avons besoin de transformateurs

«C'est difficile de gagner de l'argent. Ce n'est pas la vie à laquelle j'aspire»

MOHAMMED ADAM, INGÉNIEUR EN TÉLÉCOMMUNICATIONS

électriques car les FSR ont volé les anciens. Dans certains quartiers, l'électricité n'a toujours pas été rétablie, ce qui empêche aussi les pompes de remplir les réservoirs d'eau», poursuit l'ingénieur, persuadé que ses voisins reviendront ensuite en nombre.

Depuis le début de l'année, l'Organisation internationale des migrations estime qu'un million de Soudanais sont rentrés à Khartoum. Les rues du centre de la

capitale historique – le gouvernement pro-armée a temporairement déménagé à Port-Soudan – demeurent pourtant désertes. Dès les premiers jours du conflit, les combats ont été particulièrement intenses dans les quartiers aisés qui se sont par conséquent vidés de leurs habitants. A contrario, les classes sociales les plus défavorisées, traditionnellement reléguées aux banlieus comme Kalakla, n'ont pas eu les moyens de fuir.

Le spectre du retour des paramilitaires

Avant que la guerre n'éclate, Samah, qui témoigne sous un pseudonyme d'emprunt, travaillait dans une usine de fabrication de médicaments. Lorsque l'entreprise a fermé, elle a ouvert avec sa sœur une échoppe proposant du

thé et du café, devenant une fameuse *sitta shai*, ces «femmes à thé» qui se trouvent à chaque coin de rue de la capitale. «Nous n'avons pas beaucoup de clients mais la situation s'améliore progressivement», se réjouit la trentenaire à la silhouette menue. Fini, surtout, les FSR qui partaient sans payer. «C'était difficile. Ils nous insultaient, raconte-t-elle. Une fois, j'ai essayé de me défendre mais ils ont tiré à côté de mes pieds.» Un impact de balle dans son comptoir mauve atteste du violent épisode. «Nous n'arrivions pas à dormir. Nous avions peur que les FSR viennent chez nous», se souvient Samah. Outre les pillages à grande échelle, les paramilitaires ont violé des centaines de femmes et de jeunes filles dans la capitale et à travers le pays.

S'essuyant les mains sur ses vêtements tachés de cambouis, Alhadi Saeed, le mécanicien mitoyen du salon de thé, souffle lui aussi. «Même si mes revenus sont plus bas qu'avant la guerre, je me sens enfin en sécurité. Nous pouvons même laisser la porte ouverte la nuit!» Terrorisé durant l'occupation des paramilitaires, Alhadi avait fermé son atelier, se contentant de réparer les véhicules de ses clients depuis chez lui. «Un matin, je suis allé manger chez mes voisins car, à ce moment-là, nous mettions nos ressources en commun pour partager les repas», précise-t-il. Quand je suis rentré, les FSR avaient cassé la porte et volé mes pièces détachées...» Devant lui, deux employés s'affairent autour d'un tuk-tuk et d'un scooter. «La plupart de mes voisins sont revenus, mais ils cherchent leurs voitures ou leurs tuk-tuks, qui restent souvent introuvables. Tandis que les autres n'ont pas les moyens de faire réparer leurs véhicules endommagés», constate le technicien.

Ce semblant de retour à la vie normale reste teinté d'incertitudes économiques, mais aussi sécuritaires. Des drones continuent à frapper régulièrement la capitale. Pire, la conquête d'El-Fasher, à 1000 kilomètres à l'ouest de là, par les paramilitaires ce lundi 27 octobre, fait craindre le pire. «Nous prions pour qu'El-Fasher soit reprise par l'armée car nous ne voulons plus quitter nos maisons», implore Mohammed, depuis sa papeterie. «Les FSR avaient réquisitionné mon domicile pour en faire une base militaire. Les soldats ont entreposé les meubles volés. Puis, en partant, ils ont tout emporté», déplore l'ingénieur.

Les hôpitaux ont également été pillés et bombardés. C'est donc un système de santé à bout de souffle qui accueille les revenants, en proie à des épidémies de dengue, de paludisme et de choléra d'une ampleur sans précédent à Khartoum. Mais plutôt que de baisser les bras face à cette avalanche de défis, les commerçants de Kalakla confient, unanimement, s'en remettre à Dieu. Et Mohammed de conclure: «Nous avons bien compris que la justice ne viendrait pas du reste du monde, qui est demeuré silencieux face à ce qu'il s'est passé au Soudan.» ■

EN BREF

Davantage de surtaxe pour la Russie, plaide Kiev

Kiev a appelé hier l'UE à augmenter ses droits de douane sur les importations de produits russes n'étant pas encore soumis à des sanctions prises par Bruxelles depuis le début de l'invasion russe. «Si des produits ne sont pas visés par des sanctions, nous allons soulever la question de l'imposition de droits de douane», a déclaré Andriï Sybiga, chef de la diplomatie ukrainienne. AFP

A Gaza et au Soudan, les humanitaires en danger

Le directeur du Comité international de la Croix-Rouge a dénoncé hier la multiplication des violences visant les travailleurs humanitaires, à Gaza et au Soudan, où cinq volontaires du Croissant-Rouge ont été tués cette semaine. L'organisation a signalé mardi que cinq volontaires du Croissant-Rouge soudanais avaient été tués dans l'Etat du Kordofan du Nord. AFP

MAIS ENCORE

Des centaines de morts en Tanzanie
Environ 700 personnes ont été tuées lors de manifestations contre le pouvoir en Tanzanie, affirme hier le principal parti d'opposition de ce pays d'Afrique de l'Est qui est toujours sous une chape de plomb, internet ayant été coupé par les autorités. (AFP)

Derrière «Melissa», les morts s'amontellent

CATASTROPHE NATURELLE L'ouragan a ravagé une partie d'Haïti et de la Jamaïque, faisant près de 50 victimes. L'aide internationale s'organise

AFP

L'ouragan *Melissa* «s'éloignait rapidement» des Bermudes tôt hier matin, après avoir fait près de 50 morts en Haïti et en Jamaïque, ont déclaré les autorités. Cette violente tempête a dévasté les îles des Caraïbes, mais devrait se transformer en «cyclone extra-tropical» dans le courant de la journée, a indiqué le Centre national des ouragans (NHC) dans son dernier bulletin. Les inondations devraient s'atténuer aux Bahamas, mais les eaux pourraient rester élevées à Cuba, en Jamaïque, en Haïti et en République dominicaine voisine, selon la même source.

Habitations en ruine, quartiers inondés et communications coupées... L'heure est à l'évaluation des dégâts causés par *Melissa*. Et l'aide internationale afflue vendredi vers les Caraïbes dévastées. Rendu plus destructeur par le réchauffement climatique, l'ouragan a été le plus puissant à toucher terre en

90 ans lorsqu'il a frappé la Jamaïque mardi en catégorie 5, la plus élevée sur l'échelle de Saffir-Simpson, avec des vents d'environ 300 km/h. «Le bilan confirmé est désormais de 19 morts, dont neuf à l'extrême ouest de l'île, a déclaré jeudi soir la ministre jamaïcaine de l'Information, Dana Morris Dixon, citée par les médias locaux. De nombreux habitants n'ont toujours pas pu contacter leurs proches, ont expliqué les autorités. L'armée jamaïcaine s'emploie à dégager les routes bloquées, selon le gouvernement.

«Nous traversons déjà d'énormes difficultés»

«Il y a eu une destruction immense, sans précédent, des infrastructures, des propriétés, des routes, des réseaux de communication et d'énergie», a déclaré depuis Kingston Dennis Zulu, coordinateur pour l'ONU dans plusieurs pays des Caraïbes. «Nos évaluations préliminaires montrent que le pays a été dévasté à des niveaux jamais vus auparavant.»

En Haïti, pas directement touchée par l'ouragan mais victime de fortes pluies, au moins 30 personnes, dont dix enfants, sont mortes,

et 20 portées disparues, selon le dernier bilan des autorités communiqué jeudi. Vingt-trois de ces décès sont dus à la crue d'une rivière dans le sud-ouest du pays. A Cuba, les communications téléphoniques et routières restent largement erratiques. A El Cobre, dans le sud-ouest de l'île communiste, le son des marteaux résonne sous le soleil revenu: ceux dont le toit s'est envolé s'efforcent de réparer avec l'aide d'amis et de voisins, a constaté l'AFP. *Melissa* «nous a tués, en nous laissant ainsi dévastés», a déclaré à l'AFP Felicia Correa, qui vit dans le sud de Cuba, près d'El Cobre. «Nous traversons déjà d'énormes difficultés. Maintenant, évidemment, notre situation est bien pire.» Quelque 73500 personnes avaient été évacuées, selon les autorités cubaines.

L'aide promise à l'international s'achemine dans la zone dévastée. Les Etats-Unis ont mobilisé des équipes de secours en République dominicaine, en Jamaïque et aux Bahamas, selon un responsable du département d'Etat. Des équipes étaient également en route vers Haïti. Le secrétaire d'Etat Marco Rubio a également indiqué que Cuba, ennemi idéologique, est inclus dans le dispositif américain. ■

Quelle alternative à la taxe Zucman?

FRANCE Ce sujet pouvait être perçu comme le point de bascule pour la survie du gouvernement Lecornu et sa promesse d'un budget co-construit lors des discussions à l'Assemblée

PAUL ACKERMANN, PARIS

La tension est montée tout au long de la journée d'hier entre les marbres de l'Assemblée nationale. Pour presque atteindre en début de soirée le niveau des très médiatisés votes de censure. Après deux semaines de débats en commission puis en séance plénière, la partie recette du budget français est enfin arrivée hier à son plat de résistance: la fameuse taxe Zucman sur les très grands patrimoines.

Objet du désaccord: en pleine crise des déficits, pour la gauche, la France est une sorte de «paradis fiscal», selon les termes dans l'hémicycle de la députée Clémentine Autain pour qui les plus riches font «sécession» en payant proportionnellement beaucoup moins d'impôts que le reste de la population. Les plus fortunés constituaient même une forme de «noblesse d'argent», comme l'a décrite le melenchoniste Eric Coquerel, président de la Commission des finances. Pour le centre macro-nique et la droite, cette taxe instaurerait une sorte de «permis de dépenser sur le dos des entreprises» et menacerait donc la croissance ainsi que l'emploi.

Si tous les amendements concernant la taxe Zucman ont été rejetés

sans surprise en début de soirée, à cause de leurs visées sur les biens professionnels et d'un côté jugé «confiscatoire», les efforts du gouvernement étaient toujours en cours à l'heure de publication de cet article pour faire passer d'autres éléments qui pourraient convaincre les socialistes de ne pas le censurer.

Très technique

La journée avait commencé à 9h par les débats sur l'article 3 à proprement parler, c'est-à-dire la taxe sur les biens non professionnels placés dans des holdings. Un article présenté comme une concession faite par le gouvernement sur ce sujet aux socialistes. L'idée est de taxer les voitures, les jets, les chalets et autres yachts mais pas les actions ou les placements qui servent à l'investissement dans le pays. Il a également fallu discuter des 70 amendements concernant cette taxe, visant à presque la vider de sa substance pour la droite ou à l'élargir pour la gauche. Si la plupart de ces propositions alternatives ont été rejetées, celles de la droite ont bien davantage pesé grâce aux macro-niques et au Rassemblement national. La ministre chargée des Comptes publics, Amélie de Montchalin, a salué des débats très techniques.

Pour elle, il faut préserver la «croissance qui ne tombe pas du ciel» mais empêcher les «abus légaux» qui permettent à certains d'abriter des biens personnels dans ces holdings censées simplement détenir des participations dans d'autres entreprises voire des liquidités pour l'avenir de ces dernières. Pour le patron des députés socialistes Boris Vallaud par contre, il s'agissait surtout de trouver une réponse à donner à ce «pays malade de ses injustices».

Lecornu est arrivé

Cette première partie des débats s'est relativement bien passée. Ils étaient menés par Sébastien Chenu, le vice-président RN de l'Assemblée nationale. Ce dernier a commencé par calmer les habituels lazzis par un: «On ne commence pas les hurlements le matin comme ça!» Au bout du compte, chacun a pu exposer ses arguments presque sans être interrompu.

Tout juste certains demandaient-ils un «compteur des milliards» au fil des modifications pour se faire une idée. La gauche a effectivement régulièrement exigé des «évaluations budgétaires» de tous les amendements discutés afin de connaître les revenus qu'ils apporteraient au bout du compte, l'objectif pour eux étant de limiter les économies côté dépenses quand ce volet sera abordé. Cette taxe sur les holdings a finalement été largement adoptée par les députés, visiblement rassurés.

Le premier ministre, Sébastien Lecornu, est quant à lui arrivé à la mi-journée, pour le gros morceau: le débat sur les amendements de la gauche visant à instaurer différentes formes de taxe Zucman ou de taxe Zucman light qui épargnerait start-up et entreprises familiales. Cette partie des débats était présidée par Clémence Guetté, la vice-présidente melenchoniste de l'Assemblée. Si les argumentaires

étaient plus musclés et plus longs qu'au matin, ils sont restés proches des limites du respectueux, sans les esclandres majeurs qui étaient presque devenus habi-

taissons dans les heures qui ont suivi un amendement surprise sur une «contribution différentielle sur les hauts patrimoines». Cette «carte joker» a fait bruissir les couloirs de l'Assemblée dès la mi-journée. Finalement, Sébastien Lecornu a pris la parole dans la soirée pour ouvrir d'autres portes aux socialistes, comme celle de revenir sur le gel des pensions de retraite et des minima sociaux.

Des arbitrages qui, comme d'autres, semblent s'être principalement joués dans les coulisses, même hier où on a vu le premier ministre s'isoler pour déjeuner avec certains présidents ou représentants de groupes à l'Assemblée. Des tractations qui ont provoqué l'ire des melenchonistes et des élus RN qui n'étaient pas mis dans la confidence, eux qui ont toujours dit qu'ils censureront quoi qu'il en soit. La suite nous dira si les socialistes les suivront... ■



Sébastien Lecornu à l'Assemblée nationale, le 31 octobre 2025. (XOSE BOUZAS/HANS LUCAS VIA AFP)

Ce que signifie la réduction de la présence militaire américaine en Europe

ARMÉE Les Etats-Unis rappellent une brigade déployée en Roumanie au moment où Moscou teste toujours plus les capacités de défense du Vieux-Continent. Des élus républicains critiquent la décision du Pentagone

VALÉRIE DE GRAFFENRIED, BRUXELLES

Faut-il s'en alarmer? Pendant que les pays européens augmentent leurs dépenses de défense et que l'OTAN renforce la surveillance de sa frontière orientale, les Américains font marche arrière. L'annonce, mercredi, de la réduction de la présence militaire américaine en Roumanie n'a toutefois rien d'une surprise. Elle s'inscrit dans une certaine logique.

D'abord, Donald Trump n'a, dès son premier mandat comme président des Etats-Unis, cessé de critiquer les «mauvais payeurs» de l'OTAN, qui profitent trop du parapluie sécuritaire américain. Et c'est sous sa pression que le secrétaire général Mark Rutte est parvenu, lors du dernier sommet annuel de l'organisation militaire en juillet dernier, à faire adopter une déclaration finale dans laquelle les Etats membres s'engagent à porter leurs dépenses militaires et sécuritaires à au moins 5% de leur PIB d'ici à 2035. La Commission européenne vient par ailleurs de présenter la feuille de route de son plan «Préparation 2030» pour une Europe de la défense plus autonome à l'horizon 2030, conséquence directe des craintes d'un désengagement américain. Enfin, le Pentagone cherche à réorienter ses prio-

rités, en déplaçant l'accent vers la défense du territoire national, l'Amérique latine mais surtout la région indo-pacifique.

Reste que la décision suscite quelques inquiétudes, en raison de la guerre hybride toujours plus marquée menée par Moscou. Les récentes incursions de drones et de chasseurs russes dans l'espace aérien de pays de l'OTAN et de l'UE ont mis en évidence les lacunes européennes en termes de défense.

Ajustement de la posture des forces

C'est Bucarest qui a fait l'annonce en premier, en soulignant que les Américains venaient d'informer les alliés de l'OTAN du rappel d'une brigade en Roumanie. La base aérienne Mihail Kogalniceanu, située sur la mer Noire, juste en face de la Crimée, est concernée. Les autorités roumaines se sont empressées de préciser qu'«environ 900 à 1000 soldats américains» resteront en Roumanie, sur les près de 1700 qui y sont actuellement déployés.

Côté américain, l'annonce n'a pas été chiffrée. «Dans le cadre du processus délibéré du ministre de la Guerre visant à garantir un équilibre dans la posture des forces armées américaines, la 2e brigade de combat d'infanterie de la 101e division aéroportée regagnera sa base du Kentucky comme prévu, sans être remplacée», souligne le communiqué américain. Avec cette précision: «Il ne s'agit pas d'un retrait américain d'Europe, ni d'un signe d'un désengagement vis-à-vis de l'OTAN et de l'article 5. Il s'agit au contraire d'un

signe positif d'une capacité et d'une responsabilité accrues de l'Europe.»

Les Américains soulignent encore que les alliés de l'OTAN «répondent à l'appel du président Trump à assumer la responsabilité principale de la défense conventionnelle de l'Europe». Et que cet «ajustement de la posture des forces ne modifiera pas l'environnement sécuritaire sur le continent». «Les Etats-Unis conservent une présence robuste dans tout le théâtre européen et gardent la capacité de déployer des forces et des moyens pour atteindre leurs objectifs dans la région et soutenir les priorités américaines, notamment l'engagement du président Trump à défendre les alliés de l'OTAN», précise encore le communiqué.

Au total, environ 90 000 soldats américains répartis sur 37 bases sont stationnés en Europe, dont un peu plus de 65 000 de façon permanente. Le plus gros

«Il ne s'agit pas d'un retrait américain. Il s'agit au contraire d'un signe positif d'une capacité et d'une responsabilité accrues de l'Europe»

COMMUNIQUÉ DU «DÉPARTEMENT DE LA GUERRE» AMÉRICAIN

contingent de troupes américaines se trouve en Allemagne (environ 35 000 hommes). Depuis le début de l'invasion russe de l'Ukraine, environ 20 000 soldats supplémentaires ont été dépêchés le long du flanc oriental de l'OTAN, essentiellement en Pologne et dans les Etats baltes. Jamais les Américains n'ont eu autant de militaires postés en Europe qu'actuellement.

Eviter des trous sécuritaires

L'annonce roumaine a provoqué des remous. Sur X, Phillips Payson O'Brien, professeur d'études stratégiques à l'Université de Saint Andrews (Ecosse), est alarmiste. «Réveillez-vous, Europe, les Etats-Unis ne vous défendront pas contre la Russie», écrit-il. Au Congrès américain, le sénateur républicain Roger Wicker et le député du même parti Mike Rogers, qui préside une commission des forces armées, se sont fendus d'un communiqué

commun pour dénoncer le «mauvais signal» envoyé à la Russie «au moment même où le président Trump exerce une pression pour obliger Vladimir Poutine à s'asseoir à la table des négociations afin d'obtenir une paix durable en Ukraine». Ils s'opposent fermement à la décision du Pentagone, déplorant que le Congrès n'ait pas été consulté et se demandent s'il y a eu une bonne coordination avec les alliés.

«La présence militaire américaine est une question très sensible en Europe centrale et orientale», commente au *Temps* Toms Rostoks, directeur du Centre pour la sécurité et la recherche stratégique de

l'Académie lettone de défense nationale. «Je me suis rendu en Roumanie plus tôt cette année et j'ai visité la base militaire en question. L'impact de la décision américaine de réduire sa présence militaire n'aura pas de conséquences majeures sur la sécurité de la Roumanie, mais elle interférera avec les plans roumains de développement de l'infrastructure militaire.» Il ajoute que les Roumains investissent massivement dans cette base aérienne et «espéraient que la Roumanie devienne un hub majeur pour la présence militaire américaine sur le flanc sud-est de l'OTAN». «Cette perspective est désormais incertaine.»

Des troupes européennes pourraient compenser la perte de la brigade américaine qui, par ailleurs, a également des éléments en Bulgarie, en Slovaquie et en Hongrie. La visite de la ministre de la Défense française, jeudi dans la région roumaine de Sibiu, s'est voulue rassurante alors que la France, chef de file des forces de l'OTAN en Roumanie, y a 1500 militaires. La question est désormais de savoir si ce type de «réajustement» des forces américaines pourra avoir lieu dans d'autres pays européens. Les Etats baltes, en première ligne face aux menaces russes, s'interrogent, confirmé Toms Rostoks. Le «ministre de la guerre» américain, Pete Hegseth, a à plusieurs reprises évoqué un possible désengagement. Mais le ton du communiqué de l'armée américaine laisse penser qu'aucun retrait massif n'est à l'œuvre. Pour éviter de créer des «trous» sécuritaires. ■

8 Suisse

A Prilly, le municipal Ihsan Kurt jette l'éponge

VAUD Suspended pour son comportement jugé violent envers le syndic, le municipal socialiste renonce à se représenter en 2026, tout en contestant toujours la décision devant le Tribunal fédéral

RAPHAËL JOTTERAND

Après des mois de bataille juridique, le municipal Ihsan Kurt a annoncé qu'il ne se représentera pas à Prilly pour les élections communales de mars 2026. L'élu socialiste a été suspendu de ses fonctions par le Conseil d'Etat vaudois pour avoir eu, selon l'arrêt de la Cour de droit administratif et public (CDAP), un comportement violent lors d'un échange mouvementé autour de l'organisation du 1er Août avec le syndic Alain Gilliéron. Il avait notamment traité son collègue de «dictateur», de «sale facho» et lui avait dit: «Les descendants d'Hitler ne peuvent pas me donner la leçon de la démocratie.»

Le soutien de son parti

Niant avoir eu cette attitude, Ihsan Kurt a immédiatement fait recours. Celui-ci a été rejeté par la CDAP. L'homme de 56 ans confirme au *Temps* avoir déposé un nouveau recours, auprès du Tribunal fédéral cette fois. Malgré son envie de «rétablir la vérité», l'élu a décidé de ne pas rempiler. «Je suis fatigué et je souhaite préserver ma santé et ma vie

privée, indique-t-il. Je me suis engagé pour une commune plus démocratique mais j'ai remarqué qu'à Prilly, il y a une seule personne qui gouverne depuis vingt-cinq ans et qui s'oppose à tout changement. Il est très difficile de faire avancer les projets.»

Ihsan Kurt a été élu en 2021 et a hérité du dicastère des Finances. Les choses se sont crispées pour lui fin 2024, lorsqu'il a rompu la collégialité en appelant à refuser le budget 2025. A la suite de cet épisode, il avait renoncé aux Finances et se limitait désormais à la Jeunesse et aux Affaires sociales. Il tient à remercier son parti pour le soutien sans faille dans cette affaire et précise qu'il ne démissionne pas pour autant de son poste. Il est actuellement suspendu jusqu'au 31 décembre.

Le Parti socialiste de Prilly et Indépendants de gauche (PSIG) ne s'est jamais distancié de son municipal. Jeudi soir, dans un communiqué, la section prenait acte du choix d'Ihsan Kurt de ne pas se représenter, tout en questionnant la prise de position de la CDAP: «Nous notons que cette décision s'appuie principalement sur un incident pris isolément, sans examiner de manière approfondie le contexte global de la situation. Les tensions au sein de la municipalité de Prilly, présentes depuis plusieurs années, auraient mérité une analyse plus complète.» ■

EN BREF

La CDIP se mobilise pour l'enseignement précoce d'une deuxième langue nationale

Les élèves de Suisse doivent se familiariser tôt avec une deuxième langue nationale et les différentes cultures régionales du pays, selon la Conférence des directeurs cantonaux de l'instruction publique. «La Suisse est une nation fondée sur une volonté politique commune. A ce titre, elle se doit d'investir dans la cohésion nationale», souligne l'institution dans une déclaration publiée vendredi à l'issue de son assemblée annuelle à Lucerne. Le texte insiste sur la nécessité de renforcer les activités d'échange entre régions linguistiques. Et souligne que l'enseignement des langues est l'une des conditions pour maintenir la compétitivité de la Suisse. Tous les élèves doivent bénéficier d'un enseignement de qualité, y compris pour ce qui est des langues nationales et de l'anglais, précise la CDIP. ATS

MAIS ENCORE

Alexandre Ineichen va prendre la tête de l'abbaye de Saint-Maurice
Le chanoine et actuel recteur du Collège de Saint-Maurice (VS), Alexandre Ineichen, prendra la tête de l'abbaye en 2026. Son élection a été confirmée vendredi par le pape Léon XIV. L'ecclésiastique succède ainsi à Mgr Jean Scarcella, qui a renoncé à cette charge en juin. Dans un communiqué publié par l'institution, le futur abbé affirme sa volonté d'œuvrer «dans la continuité du travail de vérité engagé ces derniers mois» par l'abbaye. Le 20 juin dernier, l'institution avait reconnu ses fautes et demandé pardon aux victimes d'abus, lesquels avaient été mis en lumière dans un rapport «bouleversant». (ATS)

«Développer l'e-voting fait partie du métier de La Poste»

TECHNOLOGIE Baptiste Lanoix est le nouveau responsable du vote électronique de La Poste. La solution de la régie publique est utilisée par quatre cantons et pourrait encore s'étendre dès 2026

PROPOS RECUEILLIS PAR FANNY SCUDERI, BERNE



C'est un canal supplémentaire, offert en plus de l'urne et du vote par correspondance. Le citoyen décide selon ses préférences

pas dépasser ces seuils, il y a un processus d'inscription.

Les cantons auraient pu s'accorder sur l'élaboration d'un système commun, plutôt que de dépendre d'un opérateur tiers. Pourquoi La Poste s'est lancée dans ce projet? Nous faisons le métier historique de La Poste: nous transportons des informations sensibles de façon confidentielle, sans savoir qui les a envoyées. Nous transposons notre mission de service public dans le monde digital.

INTERVIEW

Pourra-t-on voter de manière électronique pour les élections fédérales de 2027? Oui, pour les cantons qui utilisent déjà le système. Pour les autres, il faut savoir que le temps d'intégration d'un nouveau canton est d'environ dix-huit mois.

Pour quelles raisons les cantons ne peuvent-ils pas offrir à tous leurs citoyens le vote électronique? La loi actuelle définit les conditions de la phase d'essai du vote électronique. Elle prévoit un maximum de 30% de votants électroniques dans un canton et de 10% au niveau fédéral. Pour ne

Quelles sont les garanties de sécurité? Elles sont très élevées, c'est une priorité absolue. Nous utilisons une méthode de vérification publique, c'est-à-dire que 100% de notre code source est public. Nous avons mis en place un programme de «bug bounty»: nous rémunérons des hackers éthiques s'ils trouvent des failles. Nous sommes prêts à payer une récompense de 250 000 francs en cas de découverte d'une importante lacune. Au total, nous avons versé près de 230 000 francs, divisés en plusieurs primes, ce qui signifie que personne n'a réussi à trouver une faille majeure dans notre système. Chaque signallement est publié sur notre site. Nous jouons la transparence à 100%.

Existe-t-il un risque de fraude, d'usurcation du bulletin? Non, il n'y a pas plus de risques qu'avec le vote par correspondance. Le matériel électronique et le matériel physique étant acheminés ensemble par voie postale.

Le système est-il rentable pour La Poste? Aujourd'hui, nous ne sommes pas encore à l'équilibre. Mais nous prévoyons de l'être dans les prochaines années en intégrant des cantons supplémentaires.

La dernière votation sur l'identité électronique traduit une certaine méfiance envers de nouveaux services numériques. Ne craignez-vous pas que l'e-voting manque de popularité? L'e-ID n'a rien à voir avec le vote électronique. Ce sont les cantons qui gèrent cette partie du processus. La Poste ne connaît jamais l'identité des votants. Le sondage effectué récemment par YouGov montre que 79% des Suisses sont favorables à l'introduction du vote électronique. C'est un canal supplémentaire, offert en plus de l'urne et du vote par correspondance. Le citoyen décide selon ses préférences. Pour les Suisses de l'étranger, c'est une bonne solution: le vote par correspondance bute sur des problèmes logistiques. Et pour les personnes en situation de handicap, notamment les aveugles ou malvoyants, c'est le seul moyen de réaliser cet acte de manière autonome et dans le secret du vote. ■

PUBLICITÉ

Nouvelle enquête. Nouvelle revue!

Migrants TikTok

Je suis arrivé, j'ai réussi,
pourquoi pas vous ?

par Amaury Hauchard

116 pages | 7 épisodes | 2 portfolios

En vente sur shop.heidi.news



HEIDI.NEWS

Les fonctionnaires en grève face aux coupes

ÉCONOMIES Des mesures budgétaires s'annoncent dans plusieurs cantons romands. Face aux déficits, les plans d'assainissement évoqués toucheront leurs employés, qui s'organisent. Vaudois et Genevois ont voté des grèves, suivant l'exemple de Fribourg

PAMELINE RUMPF ET LORÈNE MESOT

Les coupes budgétaires semblent désormais inévitables. Alors que le déficit de l'Etat de Vaud se monte à 331 millions, le canton a annoncé des mesures d'économie à hauteur de 305 millions. Des baisses de charges sont prévues dans tous les départements, l'indexation a été suspendue et un prélèvement de 0,7% des salaires bruts a été annoncé, sans impact toutefois sur les annuités. Dans le canton de Genève, le déficit, historique, pourrait atteindre 740 millions de francs. Le projet de budget 2026 prévoit la suppression des annuités et l'absence d'indexation, et le Conseil d'Etat réfléchit encore à la façon de limiter les charges. De son côté, le canton de Fribourg a annoncé un plan d'assainissement devant permettre d'économiser 405 millions de francs sur trois ans; un référendum est en cours.

«Des défaillances graves de l'Etat»

La fonction publique tremble. Jeudi soir, à Genève, plusieurs centaines d'employés de l'Etat ont crié leur colère sous les fenêtres de l'Hôtel de Ville, alors même que le nouveau conseiller d'Etat Nicolas Walder prêtait serment devant le Grand Conseil. Le 1er octobre, 4000 travailleurs ont fait grève à Fribourg et une manifestation a réuni plus de 15 000 personnes, aux profils variés, à Lausanne, le lendemain. Un avant-goût du mois de novembre? Des grèves se dessinent sur les bords du Léman: à Genève, elle se tien-

dra le 11 novembre – après confirmation le 6 novembre – et les 18, 25 et 26 novembre dans le canton de Vaud, assorties de deux manifestations. Les syndicats vaudois préviennent déjà que la grève pourrait se poursuivre tant que le Conseil d'Etat ne proposera pas des garanties du retrait de ses mesures d'économie. «Cette mobilisation sera la grande bataille de ce premier quart de siècle», annonce la secrétaire syndicale de SUD Françoise Emmanuelle Nicolet pour le canton de Vaud.

A travers la Suisse romande, les secteurs mobilisés se retrouvent dans une vision politique du service public

Les mesures cantonales interviennent alors que de nombreux services sont déjà fragilisés, alertent les syndicats du service public. A Genève, ont été évoqués jeudi soir l'augmentation du nombre de dossiers à l'Hospice général, le manque d'effectifs dans la police et les conditions de travail dans certains secteurs aux HUG et à l'IMAD. Parmi les critiques récurrentes: le fait de remplacer systématiquement des employés qui partent à la

retraite par des profils juniors, moins chers mais aussi moins expérimentés. Vincent Bircher, syndicaliste au SSP, a, par ailleurs, rappelé le cruel manque de ressources auxquelles fait face le Service de protection des mineurs: «Il y a ce soir à Genève, dans l'un des cantons les plus riches, des enfants qui dorment à l'hôpital ou qui doivent rester dans des familles dysfonctionnelles, faute de places dans des structures. Ce ne sont pas des simples complications organisationnelles, mais des défaillances graves de l'Etat.»

Dans le canton de Vaud, la contribution de crise sur les salaires touchera surtout les employés les plus âgés, une mesure critiquée par les syndicats. Ceux-ci dénoncent également une situation déjà tendue dans les domaines du social et de la santé publique et parapublique, qui connaissent des pénuries de personnel, ou encore un sous-effectif chronique au CHUV, un encadrement insuffisant dans certaines classes ou encore un besoin immense en matière d'accueil de la petite enfance.

A travers la Suisse romande, les secteurs mobilisés se retrouvent dans une vision politique du service public. Santé, social, écoles, petite enfance: celui-ci bénéficie à l'ensemble de la société et y toucher revient à paupériser la population, faisaient valoir à Lausanne syndicats et manifestants, y compris des non-fonctionnaires. Une vision également exprimée cet été lors des rassemblements, à la Vallée de Joux et à Château-d'Œx, contre les économies demandées aux pôles santé

régionaux. Aujourd'hui, syndicats vaudois et genevois demandent le retrait pur et simple de toutes les mesures d'économies impactant les conditions de travail et la qualité des prestations, et l'arrêt des baisses d'impôts pour les plus riches contribuables – ainsi que la suppression du frein à l'endettement côté vaudois.

L'enjeu? Susciter l'adhésion

Pour la fonction publique et la gauche, minoritaire aux parlements vaudois et genevois, l'enjeu est de parvenir à mobiliser et à générer de la sympathie dans la population, alors que les finances sont dans le rouge vif. Fin août, la Fédération des entreprises romandes dénonçait la concurrence exercée par le public – jugée déloyale pour le privé –, en particulier au bout du Léman. Au micro jeudi soir, Davide de Filippo de la Communauté genevoise d'action syndicale a fustigé «le sport favori de la droite», c'est-à-dire

«essayer de diviser les nantis de la fonction publique et les pauvres travailleurs du secteur privé». Les salaires du public tirent ceux du privé vers le haut, a-t-il plaidé.

Le directeur du Centre patronal vaudois Christophe Raymond décrit, lui, un secteur privé qui regarde avec perplexité ces revendications, rappelant que celui-ci ne connaît que peu d'automatismes en matière d'indexation ou d'annuités, hormis dans certaines CCT; «dans certaines activités, il n'a simplement pas les moyens de s'aligner», réagit-il. Geneviève Preti, présidente du Cartel intersyndical genevois, relativise: «Nous ne sommes pas en train de dire qu'il faut dépenser à tout va, mais qu'il faut considérer les besoins. Les personnes privilégiées ont tout intérêt à y réfléchir. Genève est attractive parce que propre, sûre et avec un bon système d'éducation. Pour cela, il faut des prestations publiques de qualité.» ■

MOBILISATION

Faire grève, mais comment?

La grève vaudoise a été jugée légale pour les employés de l'Etat; dans le para-public, des démarches sont en cours. Certains services ne peuvent par ailleurs pas cesser leur activité, et réfléchissent à la bonne manière de montrer les muscles sans couper dans les prestations aux usagers. Dans les écoles obligatoires, un accueil doit être organisé, alors que dans le post-obligatoire, les cours des grévistes seront annulés. Les syndicats s'organisent également pour rembourser les retenues salariales de ceux qui le demanderont. ■ P.R.

Lausanne débloque des millions de francs pour ses commerçants

VAUD Face à la grogne persistante, la ville veut soutenir l'économie locale via des subventions, des exonérations ou encore une campagne pour les Fêtes. Mais les acteurs du terrain jugent ces mesures trop timides face à l'ampleur des difficultés

RAPHAËL JOTTERAND

A force de tirer la sonnette d'alarme, les commerces lausannois sont enfin parvenus à se faire entendre. La ville de Lausanne va déployer un plan à plusieurs millions de francs pour soutenir l'économie locale et rendre le centre-ville plus dynamique. Cette annonce, communiquée vendredi lors d'une conférence de presse, est rendue possible grâce à des réserves destinées à la période covid et qui n'ont finalement pas été utilisées.

Le constat est simple: commerçants et Municipalité mènent une lutte de longue date pour trouver un terrain d'entente. Les entrepreneurs de la capitale vaudoise ont crié leur désarroi à de multiples reprises, dénonçant un climat d'insécurité, des chantiers à répétition et des entraves à la mobilité. «Ces derniers mois, les tensions se sont exacerbées, reconnaît le syndic Grégoire Junod. Elles ne datent pas d'hier, mais émergent souvent de manière plus virulente en période électorale. Nous comprenons certaines critiques, mais nous ne sommes pas d'accord sur tout. Il ne faut pas oublier que le commerce de détail fait face à des enjeux structurels importants, comme le changement des modes de consommation. Notre objectif, aujourd'hui, est de proposer un chemin qui puisse rassembler.»

Un programme axé sur les fêtes de fin d'année

Et justement, l'exécutif de la première ville du canton déploie bon nombre de mesures à une période clé de l'année. D'ici quelques semaines, une vaste campagne pour les Fêtes, qui comprend notamment la gratuité des transports publics pendant trois samedis en décembre, sera déployée pour un montant de 460 000 francs. Cet accord inclut également la création d'un parcours lumineux (300 000 francs) qui comptera huit œuvres pour animer les rues commerçantes et mettre en lumière les bâti-



La rue du Midi en chantier, le 31 octobre 2025 à Lausanne. (JEAN-CHRISTOPHE BOTT/KEYSTONE)

ments lausannois. «Pour rendre le centre-ville attractif, nous investissons également 500 000 francs dans le renouvellement de nos décorations de rue», se réjouit Xavier Company, municipal chargé des Services industriels.

«Notre objectif, aujourd'hui, est de proposer un chemin qui puisse rassembler»

GRÉGOIRE JUNOD, SYNDIC DE LAUSANNE

Parallèlement aux mesures prévues pour les fêtes de fin d'année, la Municipalité entend agir sur les conséquences économiques des chantiers publics pour les commerçants. «Nous avons décidé d'ouvrir la voie à des subventions et à des exonérations de taxes pour l'ensemble des travaux menés par la ville sur le domaine public», indique Pierre-Antoine Hildbrand, municipal chargé de l'Economie. Les exonérations liées aux terrasses et aux prolongations d'horaires seront par ailleurs triplées pour les établissements situés à proximité des chantiers, afin de compenser les nuisances et de soutenir leur attractivité sans frais supplémentaires. Les modalités précises de répartition, ainsi que le coût global de ces

aides, restent à définir, mais devraient représenter «plusieurs millions de francs par année».

D'autres mesures ont été annoncées par la Municipalité, comme la pose de panneaux pour les parkings qui indiquent en temps réel la disponibilité des places.

La ville va aussi étendre la durée de stationnement sur les cases blanches de deux à trois heures sur l'ensemble du territoire. Finalement, Enjoy Lausanne, le programme de fidélisation lancé par la Société coopérative des commerçants lausannois (SCCL) en 2019, va prendre un nouveau tournant. La ville va y injecter 800 000 francs sur quatre ans et la gouvernance va changer pour se transformer en entité juridique indépendante.

Malgré ces avancées, l'exécutif a choisi étonnamment de ne pas aborder la question de l'insécurité, régulièrement dénoncée, notamment du côté de la Riponne. «Certains éléments n'ont pas pu être traités, car cela demande plus de temps», justifie Pierre-Antoine Hildbrand. Peu loquace sur le sujet, la Municipalité fait face à une pression croissante autour de l'espace de consommation sécurisé (ECS), accusé de concentrer dealers et consommateurs.

Des commerçants insatisfaits

Cette semaine, l'UDC en a réclamé la fermeture. Une option jugée «illusoire» par le syndic, qui n'exclut toutefois pas une délocalisation. Un rapport sur les effets et le rôle de cet espace vient d'être remis à la Municipalité, qui devra désormais en tirer les conclusions avant un débat au Conseil communal.

«Ce sont des mesures cosmétiques et électoralistes»

COLLECTIF «STOP! ON EN A MARRE!»

S'il est indéniable que ce programme de soutien mobilise des montants considérables, les principaux concernés demeurent prudents. La présidente de la SCCL, Anne-Lise Noz, salue des mesures «importantes» mais rappelle qu'elles ne constituent qu'un premier pas. A plusieurs reprises, lors de la conférence de presse, elle a qualifié la situation des commerçants de «grave», soulignant qu'ils avaient encore «d'autres demandes dans la poche», dont la Municipalité sera prochainement saisie.

Le collectif «STOP! On en a marre!», lancé ce printemps par l'entrepreneur Claudio Bocchia, va plus loin: «Ce sont des mesures cosmétiques et électoralistes qui ne répondent en rien aux problématiques des commerçants, soit l'accessibilité, la drogue, la diminution des places de parc, les travaux urbains, la mendicité aggressive et les manifestations. La Municipalité ne nous écoute pas. Nous continuons donc à nous battre et à communiquer sur ce que l'on subit.» ■

Bioparc, un mystère à 200 millions de francs

GENÈVE Initialement validé par le canton, le projet qui doit sortir de terre à Thônex fait l'objet de critiques sur son financement et l'utilité discutable de certaines infrastructures envisagées. La présidente lève partiellement les interrogations sur les mécènes

MARC GUÉNIAT

«Le Bioparc pensait avoir un boulevard, il s'est retrouvé face à un mur.» Ainsi s'est exprimée la députée du Centre Christina Meissner, devant le Grand Conseil genevois au début du mois d'octobre. L'élu est aussi présidente de la fondation Bioparc, qui secourt et accueille des animaux en danger. A l'étroit sur son site vétuste de Bellevue, l'institution estimait avoir obtenu le feu vert de l'Etat de Genève pour déménager sur une surface de 3,6 hectares, à Thônex, non loin de l'hôpital psychiatrique de Belle-Idée, lorsque le Conseil d'Etat a validé un Masterplan en février dernier – c'est le «boulevard».

Depuis, les choses se sont corsées et Christina Meissner l'impute au «mur», à savoir le honni Antonio Hodgers, démissionnaire, remplacé depuis vendredi par le nouveau magistrat vert, Nicolas Walder, que le Bioparc espère plus conciliant. La fondation place tant d'espoirs dans ce changement à la tête du Département du territoire (DT) qu'elle s'apprête à lui délivrer, en guise de bienvenue, une pétition forte de plus de 20 000 signatures pour sauver «le Bioparc maintenant». Dans l'argumentaire figure cette question: «Le conseiller d'Etat Antonio Hodgers veut-il tuer le Bioparc avant son départ?» Le DT n'a pas voulu commenter.

Modifications demandées

Les hostilités ont démarré cet été, par le biais d'une passe d'armes épistolaire entre Antonio Hodgers et Christina Meissner, cette dernière accusant le premier d'être mû par une sorte de vindicte politico-personnelle.

Pourtant, les questions que soulève ce projet paraissent légitimes, comme l'a constaté *Le Temps*, à l'aide de nombreux documents officiels liés à la demande d'autorisation préalable déposée en avril, moment à partir duquel les services de l'Etat émettent un préavis. D'abord, pourquoi imaginer un refuge d'une telle ampleur, agrémenté d'un centre de conférence, de suites hôtelières immersives ou d'une villa réservée au directeur? Et surtout, d'où provient la somme astronomique – entre 150 et 200 millions de francs – nécessaire à la réalisation de ce nouveau centre sur un terrain de l'Etat, où l'on pourrait tout aussi bien bâtir des logements? Si l'Etat cède cette parcelle en droit de superficie (DDP), n'est-il pas en droit d'exiger une transparence minimale, ne serait-ce que pour fixer le montant de la rente? Précisons qu'un tel DDP peut prendre la forme d'une subvention non monétaire – c'est-à-dire d'une dette dans le bilan de l'Etat – à condition toutefois que le plan financier soit clair et que des investisseurs n'imaginent pas en tirer profit.



Une vue d'artiste du projet de nouveau Bioparc à Thônex. (BIOPARC)

A ce stade, seules la commune de Thônex et la commission d'architecture se montrent favorables. Les services de l'Etat relèvent tour à tour différents problèmes, tous demandant des compléments d'information et/ou des modifications du projet. Ainsi, l'Office cantonal des bâtiments souhaite que «le projet soit modifié pour être conforme au contexte initial de la demande de déménagement du Bioparc», suggérant un remaniement depuis les premières consultations. D'ailleurs, un habitant de la commune voisine de Vandoeuvres s'est plaint du décalage considérable entre les informations qui lui ont été communiquées lors d'une séance publique le 8 mai, et l'ampleur du projet découvert dans la *Tribune de Genève* au mois de juillet, allant jusqu'à se demander si les riverains ont été «dupés».

Surprise et abandon des suites hôtelières

Les services de l'Etat écrivent que les «activités accessoires» prévues, «ne correspondant pas à la mission initiale du Bioparc, devront être supprimées», comme la maison de fonction ou les

chambres nuptiales d'hôtel. Même remarque du Service de l'environnement et des risques majeurs et de l'Office de l'urbanisme.

D'où provient la somme astronomique nécessaire à la réalisation de ce centre sur un terrain de l'Etat?

Contactée, Christina Meissner se dit surprise «des remarques qui [leur ont été] faites alors qu'elles ne sont pas apparues lors [des] échanges préalables avec l'administration». Elle déclare néanmoins que les suites hôtelières seront renoncées au restaurant, et tant qu'à faire aux toilettes, «ne servira pas nos 100 000 visiteurs annuels».

Ces déclarations n'ont rien au mystère financier. Le 14 août, Antonio Hodgers écrit à la fondation Bioparc pour rappeler les «règles de transparence» qui s'appliquent sur les terrains de l'Etat, impliquant de divulguer «le détail des financements projetés, les sources de financement, ainsi que, le cas échéant, les contreparties prévues». Dix jours plus tard, Christina Meissner réplique, expliquant que les «investisseurs» demandent «de connaître les conditions d'octroi du DDP pour formaliser leurs engagements». Le magistrat répond enfin le 23 septembre que, «conformément à la pratique», ce n'est qu'au moment de l'autorisation définitive de construire que le Conseil d'Etat valide le DDP.

Sur le financement, Christina Meissner se veut rassurante: «Aucune rentabilité n'est attendue de nos donateurs et préteurs, essentiellement constitués de foundations bien connues. Les revenus générés par le restaurant, l'entrée au biodôme et les prestations de zoothérapie ne servent qu'à assurer nos missions.» Quant à la somme envisagée pour construire sur ce «terrain nu», l'élu du

Centre concède qu'elle est «effectivement énorme» et la justifie par la durabilité des matériaux envisagés.

Mais qui sont donc les «investisseurs» capables de mettre 150 à 200 millions de francs dans un tel projet? Naturellement, à Genève, les regards se tournent vers la Fondation Hans Wilsdorf (qui cofinance la Fondation Aventinus, propriétaire du *Temps*), qui injecte des centaines de millions de francs par année dans le canton. D'ailleurs, Christina Meissner assure que l'institution qui recueille et distribue les bénéfices du groupe Rolex est de la partie. Vérification faite, le secrétaire général de la Fondation Hans Wilsdorf, Marc Mauguie, certifie l'inverse: «Notre contribution s'est limitée à participer au financement de la pré-étude. Aucun engagement n'a été pris quant à la poursuite du projet.»

Un roi de la bière belge comme mécène

En contactant différents employés et bénévoles, actuels et anciens, *Le Temps* a appris l'identité d'un mécène. Il s'agit de Marc-Oswald van der Straten-Ponthoz, un comte belge installé à Genève depuis 2017. Féru de moto au point de posséder une écurie, sa fortune est comprise entre 1,5 et 2,5 milliards de francs d'après *Bilan*, qu'il tire des brasseries du groupe Stella Artois. Christina Meissner confirme son implication, sans divulguer le montant qu'il se serait engagé à donner ou prêter. L'année dernière, Marc-Oswald van der Straten-Ponthoz avait fourni une aide de 800 000 francs afin que le Bioparc puisse accueillir tortues, porcs-épics et vaches du Dahomey provenant de John's Kleine Farm, un centre analogue à Berne qui a dû fermer ses portes.

Parmi les autres noms qui circulent figurent la fille du président de l'Azerbaïdjan, Leyla Aliyeva, installée à Genève non loin de l'actuel Bioparc, qu'elle a depuis visité en 2022. «Quand je suis arrivée au Bioparc l'année suivante, la direction disait que c'était une famille fortunée qui pouvait prodiguer une aide précieuse pour le nouveau projet», se souvient une soigneuse bénévole. Leyla Aliyeva est la vice-présidente de la Fondation Heydar Aliyev, nom de son grand-père, qui fut président du pétro-Etat entre 1993 et 2003. De son côté, Christina Meissner réfute son implication dans le financement, expliquant qu'elle n'a fait que dépenser quelques centaines de francs à la boutique du refuge animalier.

Rejetant toutes les critiques, la députée concède que l'Etat n'a pas la volonté de nuire à ce projet, mais souhaite «que le prochain magistrat chargé du Territoire se montrera plus enclin à rechercher des solutions face aux injonctions contradictoires auxquelles nous sommes confrontés». Nicolas Walder aura pu se faire sa propre opinion vendredi dès son entrée en fonction. ■

A Genève, la droite fait une entaille au salaire minimum pour les jobs d'été

TRAVAIL Les petits boulots de moins de deux mois durant les vacances scolaires ne se verront plus rémunérés qu'à 75% du salaire minimum. Cette dérogation sera soumise à un vote populaire, vraisemblablement en mars 2026 déjà

THÉO ALLEGREZZA

Les étudiants travaillant de manière ponctuelle durant les vacances scolaires ne seront plus rétribués au salaire minimum. C'est le sens d'une modification de loi adoptée jeudi par une large majorité du parlement genevois – exception faite du Parti socialiste et des Vert-e-s. Cette dérogation fixe à 75% du salaire minimum (24,48 francs de l'heure en 2025) le montant de leur rémunération, soit 18,36 francs de l'heure. A Genève, l'introduction

d'un salaire minimum avait été approuvée par la population à une nette majorité de 58% en 2020. Ce dispositif a concerné quelque 20 000 employés œuvrant notamment dans la restauration, l'hôtellerie ou les soins de beauté. Si des initiatives similaires sont en cours d'examen dans les cantons de Vaud, du Valais et de Fribourg (lequel vote à ce propos le 30 novembre), le principe est toutefois remis en cause à l'échelon fédéral.

Une mesure «ciblée»

En juin, la majorité bourgeoise du Conseil national a donné corps à la motion d'Erich Ettlin (Le Centre/OW) en inscrivant dans la loi la primauté des conventions collectives de travail (CCT) sur les salaires minimaux. De quoi rendre caduques ces dispositifs. Le Conseil des Etats doit toutefois encore se

prononcer, vraisemblablement lors de la session de décembre, et la nouvelle disposition pourrait ensuite être attaquée en justice au motif qu'elle ne respecterait pas l'autonomie cantonale.

Au bout du Léman, les partis du centre et de la droite n'ont pas attendu de connaître l'épilogue de ce feuilleton pour «prendre les devants et entamer le détricotage du salaire minimum», s'est indigné le PS. En réalité, la problématique des jobs d'été occupe le monde politique depuis de longs mois. Le texte du PLR, qui s'inspire de l'exemple pionnier neuchâtelois, a été déposé au printemps 2024 par la députée Véronique Kämpfen, par ailleurs porte-parole de la FER (Fédération des entreprises romandes) Genève. Il a fait l'objet d'une étude approfondie en commission (sept séances), alors que se tenaient en

parallèle des négociations entre les faîtières économiques et les associations syndicales sous l'égide de la ministre de l'Economie Delphine Bachmann. Elles ont échoué.

La dérogation ne s'adresse qu'aux étudiants immatriculés

«Je ne pensais pas que ce projet de loi, somme toute assez modeste, susciterait de tels débats», s'étonnait encore Véronique Kämpfen au lendemain du vote positif du Grand Conseil. La dérogation se veut «ciblée et strictement encadrée». Elle est limitée dans le temps (soixante jours), ne

s'adresse qu'aux étudiants immatriculés et ne concerne que les vacances scolaires et universitaires. «Elle ne s'applique donc pas à ceux qui travaillent toute l'année en parallèle de leurs études», souligne Véronique Kämpfen, relativisant les craintes d'une «précarisation» des étudiants qui se sont élevées des rangs de la gauche.

Les contrats d'apprentissage, les stages et les jeunes de moins de 18 ans étaient déjà exemptés de l'application du salaire minimum, tout comme les colonies de vacances.

En vigueur dès l'été 2026?

Ne pas inclure dès le départ les jobs d'été parmi ces exceptions aurait eu comme «effet collatéral regrettable» leur raréfaction ces dernières années, selon le député PLR Jacques Béné. Une assertion basée sur un coup de sonde de la

FER auprès d'une centaine d'entreprises, mais dont la gauche conteste le «sérieux». «Il y a toute une série de raisons économiques qui expliquent l'éventuelle disparition de tels jobs. C'est un biais de confirmation», a estimé l'économiste Pierre Eckert. Aux accusations de «dumping salarial», la conseillère d'Etat Delphine Bachmann a répliqué «qu'on ne peut pas diminuer les salaires d'emploi qui n'existent pas».

Alors que la gauche rédigeait déjà les premières lignes de son référendum, la droite a fait voter un amendement pour le rendre automatique. Non pas pour épargner à ses adversaires la récolte des signatures, mais dans l'optique d'accélérer le processus. La votation pourrait déjà avoir lieu le 8 mars 2026. Et, en cas de oui, l'exception entrerait en vigueur dès l'été prochain. ■

Le théâtre d'ombres de la gouvernance

OPINION



BÉATRICE GRAF
MUSICIENNE, MEMBRE DES VERT·E·S ET DU CONSEIL CONSULTATIF DE LA CULTURE

Les institutions ont le devoir de justifier les sommes importantes d'argent public qui leur sont versées

Comédie de Genève, Théâtre de Carouge, Pavillon de la danse, la Bâtie Festival: la liste des institutions culturelles genevoises passées récemment en mains de directions françaises, sans liens forts avec le territoire, interpelle le milieu culturel romand. Beaucoup s'inquiètent que Genève ne soit devenu le nouvel eldorado de nos voisins. Mais, au-delà de leur nationalité, c'est bien leur connaissance et l'attention qu'ils portent ou non au tissu culturel professionnel local qui pose question, tout comme les moyens qu'ils se donnent pour respecter leur cahier des charges et leurs missions.

Les personnalités artistiques formées en Suisse et y vivant doivent pouvoir travailler ici, accéder à des postes à haute responsabilité et être programmées en nombre sur nos scènes, y compris institutionnelles. Nous dépensons des centaines de millions chaque année pour les cursus artistiques en hautes écoles, nous nous devons en retour de proposer des débouchés et des voies pérennes aux professionnels du cru.

Il est intéressant de relever que ces questions se posent également en France. Dans une récente chronique du *Monde*, intitulée «Les lieux culturels financés par de l'argent public doivent-ils présenter en priorité des créateurs français?», le sujet est abordé de front. Elle relève que Martin Bethenod, ancien directeur de la Foire internationale d'art contemporain «ose employer pour les œuvres d'art le gros mot de «quotas» d'œuvres made in France, dans un rapport du ministère de la culture.

Si la politique culturelle française est en grande partie le résultat des années Jack Lang, lequel voulait faire du pays une «terre d'accueil de l'art mondial», il est essentiel, pour comprendre l'état des lieux à Genève et plus largement en Suisse romande, de se pencher sur la composition et sur les compétences des conseils de fondation qui nom-

ment les directions et supervisent nos grandes institutions.

Et à y regarder de plus près, beaucoup n'ont pas les connaissances spécifiques liées au secteur culturel dont ils ont la charge. Parfois, c'est simplement la fonction honorifique qui attire. Beaucoup ne viennent pas voir les spectacles que leurs institutions programmément, se désintéressent de leurs résultats réels, notamment en matière d'emploi. D'autres sont d'anciens fonctionnaires à la retraite, qui semblent y siéger à vie, plus empressés de rester chez eux que de sillonnaient les scènes pour sentir battre le pouls de la création romande. Pour un candidat étranger à un poste de direction, il est alors facile de faire miroiter le rayonnement culturel français pour s'assurer d'une nomination.

Autre écueil, la transparence ne fait pas partie de l'ADN de ce système de fondation. Soumis au secret de fonction, leurs membres ne peuvent relayer à personne, ni même aux partis qu'ils représentent, les dysfonctionnements observés, et ce, que la fondation soit de droit public ou privé. Par ailleurs, les foundations de droit privé rendent leurs comptes selon un standard (Swiss GAAP RPC) nettement moins contraignant et détaillé que celles en droit public (MC2), et souvent – comme au Théâtre Saint-Gervais, à Am Stram Gram ou à la Bâtie-Festival de Genève – ces comptes ne sont publiés nulle part. Ils ne sont présentés qu'aux membres du conseil de fondation et aux magistrats de tutelle: ni les élus, ni les professionnels des arts de la scène, ni les citoyens n'y ont accès, quand bien même la collectivité publique soutient à hauteur de plusieurs millions ces institutions. Cette opacité rend impossible de questionner l'équilibrage des ressources, par exemple entre les domaines administratif, technique et artistique, ou les fonds investis dans le tissu culturel local.

Ces pratiques opaques ne sont plus acceptables. En Suisse alémanique, les conventions, les rapports d'activité et les comptes détaillés des institutions phares sont disponibles sur internet. A Genève, les milieux culturels ainsi que des partis politiques, dont les Vert·e·s, demandent que ces documents, tout comme les grilles salariales et les échelles de traitement soient également rendus publics, et que la présentation des comptes suive un format standardisé permettant des comparaisons. Les institutions ont le devoir de justifier les sommes importantes d'argent public qui leur sont versées. Un maître mot: transparence! ■

Le talent n'a pas de passeport

OPINION



BERTRAND REICH
ANCIEN PRÉSIDENT DU PLR, GENÈVE

L'art se nourrit des échanges, sa qualité n'est jamais liée à son origine géographique ou ethnique

Faut-il impérativement être Genevois pour être chargé à Genève d'un théâtre, d'un orchestre, d'une fondation culturelle, ou être Jurassien, Neuchâtelois, Vaudois ou Valaisan pour diriger une institution culturelle dans chacun de ces cantons? A défaut de la nationalité, la domiciliation est-elle déterminante?

Je ne le crois pas. La compétence, pas plus que le talent, n'a de territoire ou de nationalité. Ce qui est déterminant, c'est la reconnaissance dans ses deux acceptions: objectivement, reconnaître – et donc connaître – ce qui est, identifier et comprendre les caractéristiques, positives ou non, d'une population, d'un territoire, d'un environnement administratif et légal, du microcosme culturel, d'une œuvre aussi; subjectivement, éprouver de la reconnaissance, autrement dit de la gratitude: pour la beauté, sous toutes ses formes, pour la vie, pour celles et ceux qui rendent tout possible, pour la possibilité de contribuer modestement mais avec détermination à rendre le monde meilleur.

C'est donc de l'amour de la culture qu'il est question, et donc de celles et ceux qui font vivre, voire créent, ces moments hors du temps qui nous extraient de notre condition humaine pour nous élever. L'amour des artistes, des techniciens de la scène ou plus largement des arts, des coutumes et des traditions. Et si «amour» paraît excessif, «respect» constitue un socle minimal.

Dès lors, ce qui caractérise une direction compétente dans une institution culturelle, ce sont l'énergie d'emmener des équipes et un public large, une vision claire de l'art, une détermination sans faille mais dénuée d'arrogance, une capacité au dialogue qui n'empêche pas l'aptitude à procéder à des choix éclairés, une volonté d'être utile à l'institution et plus largement à la collectivité. On devrait attendre d'une direction ce que l'on attend d'un élue à un exécutif: servir et non se servir.

Les institutions culturelles de tous les cantons connaissent ou ont connu des dirigeants qui venaient d'autres cantons, voire d'autres

pays: la Comédie, le Musée d'art du Valais, le Théâtre populaire romand, les musées de Pully, le Théâtre du Jura, Voix de fête, pour ne donner que quelques exemples, ont eu ou ont encore à leur tête des personnes qui venaient d'ailleurs.

Evidemment, compte tenu du nombre de talents qui existent en Suisse romande, en termes d'écriture, de mise en scène, de jeu, d'édition, de médiation culturelle, il est beaucoup plus facile de connaître et reconnaître ces talents lorsque l'on habite soi-même la région ou que l'on en vient. Mais c'est avant tout une question d'état d'esprit, parce qu'à s'arrêter uniquement à ceux et à ce que l'on connaît, on passe forcément à côté de talents et de projets de qualité.

A ce propos, lors de la mise en place de la nouvelle Comédie, le rapport du groupe d'accompagnement qui avait été constitué attribuait six missions à l'institution alors en devenir. La première de ces missions était intitulée «Créations»: le pôle «Créations» devait comporter des productions «maison»

entiièrement conçues et réalisées sur place, des productions liées à des compagnies, des artistes (associés) ou des «projets» en résidence et des coproductions. Les résidences et les coproductions devaient «largement profiter aux compagnies genevoises et romandes» et jouir également de la logistique de la nouvelle Comédie. Institutionnellement, la création de la nouvelle Comédie découle notamment d'une volonté de faire rayonner les artistes locaux.

Cette exigence de rayonnement s'inscrit par ailleurs dans un monde ouvert: l'art se nourrit des échanges, sa qualité n'est jamais liée à son origine géographique ou ethnique; les artistes voyagent et ont des ambitions de rencontres avec le public et avec le succès; ils ignorent les frontières, leur public aussi. Pour ne citer que des artistes romands, Stéphane, Sophie de Quay, Raffa Guido, Zedrus, Audrey Vigoureux, Marc Perrenoud, Maria Mettral, José Lillo, Mélanie Chappuis, Cerise Rossier, Brigitte Rosset, Carlo Brandt, Irène Jacob, Jean-Luc Bideau, Jean-François Balmer connaissent ou ont connu le succès aussi parce que leur nationalité ou leur origine n'était pas un enjeu. C'est la beauté de leur voix, la qualité de leur jeu, leur toucher du clavier, leur présence sur scène, la qualité de leurs textes, de leur musique, la créativité de leur mise en scène, leur personnalité qui ont été déterminants.

L'art doit pouvoir déranger. Emerveiller, c'est déranger. Interroger, c'est déranger. L'art n'a pas de limites. Pour autant, blesser l'innocence, nuire aux artistes, n'a jamais été sa vocation.

Diriger une institution culturelle, c'est en quelque sorte être «une fourmi de 18 mètres parlant français, javanais et latin. Ça n'existe pas, ça n'existe pas! Eh, pourquoi pas?» L'histoire des institutions culturelles démontre qu'il existe bien des fourmis de 18 mètres parlant français, javanais et latin. Parlant aux artistes locaux et les écoutant, les mettant en valeur. Ce n'est pas une question de passeport, mais de respect. ■

Le problème, c'est nous

OPINION



MARC PERRENOUD
PIANISTE, CODIRECTEUR DU FESTIVAL LES ATHÉNÉENNES

On peut débattre longuement des méthodes de direction à la Nouvelle Comédie de Genève. Mais si cet épisode secoue autant, c'est parce qu'il révèle un problème plus profond, plus ancien: la Suisse n'a tout simplement pas de vision culturelle. Elle subventionne, elle soutient, elle encourage – avec beaucoup de bienveillance dans les mots – mais sans stratégie, sans hiérarchie, sans trajectoire claire. Résultat: un écosystème dense, mais informe. Une scène locale perpétuellement applaudie, jamais réellement mandatée.

Dans ce vide structurel, confier nos grandes institutions à des directeurs français n'a rien d'illologique. La France a une politique culturelle assumée depuis des décennies: elle forme des artistes, mais aussi des producteurs, des administrateurs, des dirigeants culturels capables de prendre des décisions, de défendre un projet, d'assumer un risque. Les concours sont ouverts, ils les gagnent. Le problème n'est pas là.

Le problème, c'est nous. Nous qui maintenons nos artistes sous un plafond de verre invisible mais implacable. Dans le théâtre comme dans la musique, les Suisses n'accèdent presque jamais aux postes de premier plan. Pas à la tête des grandes maisons. Pas en haut des affiches.

On appelle cela «scène locale» – comme si c'était une identité. En réalité, c'est un mot fourre-tout qui entretient l'ambiguïté. Jeune compagnie amateur, collectif indépendant, artiste confirmé, projet expérimental, vitrine scolaire: tout est mélangé. Pas d'échelle. Pas de modèles. Pas de chemin lisible. On arrose tout le monde un peu, on bouche les trous au lieu de construire, d'investir. La colère face à la situation de la Nouvelle Comédie prend aussi racine dans ce système où personne ne sait où il se situe, ni selon quelles règles les choses se déclinent. Par peur d'être injuste, on finit par être stérile. La France, si souvent et injustement pointée du doigt sous nos latitudes, a professionnalisé la culture avant son armée. Nous n'avons fait ni l'un ni l'autre.

Sur ce point, Séverine Chavrier touche juste: le problème n'est pas qu'il existe des petites productions suisses de merde (PPSDM) – il en faut, comme partout. Le problème, c'est qu'en Suisse, les artistes ne dépassent presque jamais ce stade. On ne leur donne tout simplement pas accès aux grandes scènes, aux gros budgets, aux responsabilités centrales. L'acronyme PPSDM ne décrit pas une anomalie, mais un plafonnement institutionnel.

C'est pourquoi il faut revendiquer – clairement – des GPSDM: des grosses productions suisses de merde. Non pas par goût du ratage, mais parce qu'il faut enfin offrir aux artistes suisses le droit d'entrer dans l'arène à pleine échelle. Pas seulement en marge. Pas seulement «en développement». Au centre. C'est ce que la France a fait, c'est ce que la Belgique a fait et c'est ce que la Suisse pourrait faire.

Ce qui manque aujourd'hui, ce n'est ni l'argent ni les talents. C'est la capacité à accorder un mandat clair, à confier des positions centrales, à assumer qu'une décision engage réellement un paysage. En transposant la politique culturelle sur celle de l'aménagement: la Suisse ne manque pas d'architectes, mais d'urbanistes. Une scène culturelle ne se construit pas dans la précaution, mais dans la responsabilité donnée.

Tant que cette bascule ne sera pas faite, la Suisse continuera de financer la culture comme une infrastructure extérieure à elle-même, observée à distance, sans jamais se l'approprier. ■



Lire aussi
Découvrez l'opinion d'Alia Chaker Mangeat, députée du Centre, en scannant le code QR ci-contre.

12 Carnet du jour



Il faut sauver le Musée du Léman!

CARINNE BERTOLA, ANCIENNE CONSERVATRICE DU MUSÉE DU LÉMAN,
CONSEILLÈRE COMMUNALE, NYON

Depuis 71 ans, le Musée du Léman est le seul en Suisse à se consacrer entièrement à notre lac, à sa nature, à son histoire et à sa culture. Il transmet un savoir scientifique accessible à tous et fait dialoguer patrimoine, science et émotions. Lieu vivant de recherche, de création et de rencontres intergénérationnelles, il incarne la mémoire du Léman et la curiosité de ceux qui l'habitent.

Le Léman peut vivre sans musée, certes, mais lui seul donne au lac une voix permanente, un espace de réflexion et de transmission. Ne pas soutenir aujourd'hui le développement de ce musée reviendrait à le condamner – et, symboliquement, à imposer le silence au lac lui-même, dont dépend toute la région pour son eau potable. C'est impensable. En marge d'une future votation par le Conseil communal de Nyon sur un crédit permettant d'obtenir un permis de construire, l'obstacle ne doit pas être la dette de la ville de Nyon!

En fait, le véritable problème est ailleurs: comment justifier qu'un musée au service de

tout le bassin lémanique repose uniquement sur les finances de cette petite ville? Dépositaire des archives de la limnologie – la science des lacs, née sur les rives du Léman – et de la CGN entre autres, cette institution relève clairement d'un intérêt cantonal, clairement supra-régional.

Aujourd'hui, la ville de Nyon se doit d'investir les 3,155 millions nécessaires et de permettre à la Fondation du Musée du Léman de s'assurer des financements privés permettant la réalisation de cette extension tout en espérant ainsi obtenir la reconnaissance cantonale tant attendue. Ce musée le mérite amplement car son nouveau projet est exemplaire!

Ne condammons donc pas le Musée du Léman à la décrépitude, ni le Léman au silence. Agrandir ce musée, c'est préserver la mémoire et l'avenir du lac, c'est défendre les sciences, la culture, des patrimoines et un lien unique qui unit les habitants à leur environnement. Sauver le projet d'extension du Musée du Léman, c'est sauver un peu de nous-mêmes. ■

ÉCRIVEZ-NOUS ! HYPERLIEN@LETEMPS.CH

CONVOIS FUNÈBRES

VAUD

Fey - 10 h 30: Mme Elvira Di Domizio; église

Morges - 11 h: M. Sylvain Juillard;
église de la Longeraie

CARNET DU JOUR

Pour tout faire-part de décès, l'avis de remerciement de la famille est offert

Tél. +41 22 575 80 50
E-mail: carnets@letemps.ch

LE TEMPS

LE TEMPS IMPRESSUM

Editeur/Rédaction

Le Temps SA
Avenue du Bouchet 2
CH - 1209 Genève
Tél. +41 22 575 80 50
info@letemps.ch

Adjoint: Vincent Bourquin, Célia Héron, Sylvie Logean, Julien Pralong

Rédactrice en chef T Magazine
Rimy Gremaud

Relation clients

Le Temps SA
Av. du Bouchet 2
1209 Genève

Lundi-vendredi
8h00 à 11h30 - 13h30 à 16h30
Tél. 022 539 10 75

E-mail: relationclients@letemps.ch

Tarifs: découvrez nos offres

sur www.letemps.ch/abos

Régionale: Sébastien Cretton

Le Temps SA - Avenue du
Bouchet 2 CH - 1209 Genève

Tél. : 022 575 80 50

Email : publicite@letemps.ch

Impression

DZB, Centre d'impression
Berne SA

Tirage diffusé

35 667 exemplaires (source:
tirage contrôlé REMP 2025)

Audience REMP MACH Basic

2025-1 : 82 000 lecteurs

La rédaction décline toute
responsabilité envers les
manuscrits et les photos non
commandés ou non sollicités.
Tous droits réservés. En vertu
des dispositions relatives au droit
d'auteur ainsi qu'à la Loi contre
la concurrence déloyale et

sous réserve de l'approbation
préalable écrite de l'éditeur

(tél.+41 22 575 80 50; e-mail:
info@letemps.ch) sont notamment

interdites toute réimpression,
reproduction, copie de texte
réactionnel ou d'annonce ainsi

que toute utilisation sur des
supports optiques, électroniques
ou tout autre support, qu'elles
soient totales ou partielles,

combinées ou non avec d'autres
œuvres ou prestations.

L'exploitation intégrale ou
partielle des annonces par des

tiers non autorisés, notamment
sur des services en ligne,
est expressément interdite.

ISSN 1423-3967
No CPPAP: 0413 N 05139

«Entre-Temps»
Notre cahier culture
à découvrir tous
les week-end

LE TEMPS



Accédez à tous nos
contenus en illimité
dès CHF 29.- par mois

LeTemps.ch/abonnements

Grâce à Donald Trump, les Etats-Unis perdent à tous les coups contre la Chine

NOUVELLES FRONTIÈRES

On a beau chercher, on ne trouve pas. Qu'est-ce que Washington a obtenu de plus de Pékin depuis sa guerre tarifaire déclenchée en février? L'accès aux terres rares? La lutte contre le fentanyl? Des importations de soja? Des promesses d'achats du «made in America»? C'est ce dont s'est vanté Donald Trump après sa première rencontre avec Xi Jinping dans le cadre de son deuxième mandat. Le président américain avait promis de faire plier la Chine, d'équilibrer les échanges commerciaux à coups de taxes dont l'explosion revenait à décréter un embargo. Dix mois plus tard, on ne peut que constater un jeu à somme nulle, un retour au *statu quo ante bellum*.

Pékin n'a plié en rien, Washington a cédé en tout. Donald Trump a dû se contenter de déguiser ses reculades en «deal». Xi Jinping n'a eu à recourir à aucune flatterie pour y parvenir. Il a simplement dit que son homologue était un «redoutable négociateur», juste assez pour lui faire croire qu'il avait arraché des concessions. En réalité, après des tarifs revus à des niveaux que les partenaires des Etats-Unis connaissent bien, la Chine ne fait que reprendre les achats dont elle a besoin. Elle n'a même pas eu besoin d'ajouter à la liste l'acquisition d'avions Boeing – habituellement la règle pour enrober l'annonce d'accords à ce niveau.

Trump II est rentré nu de Busan. Et pour sa première véritable rencontre bilatérale avec Xi, annoncée pour avril prochain, il sera l'hôte de la Chine. La présence de l'invitation s'est inversée (en 2017, il avait accueilli le président chinois à Mar-a-Lago),

FRÉDÉRIC KOLLER
JOURNALISTE

Donald Trump est rentré nu de Corée du Sud

comme pour mieux souligner le basculement du rapport de force. Face à la Chine, Donald Trump a beau tonner, il reste l'admirateur un peu bêat de Xi Jinping, premier de ces dictateurs que seuls il respecte comme ses égaux. Ses taxes, auxquelles ont répondu des contre-taxes chinoises, sont en partie levées car elles avaient fini par pénaliser sa propre base électorale. Les cultivateurs de soja, pour qui le marché chinois est primordial, étaient aux abois. Pékin avait parfaitement ciblé sa riposte en fonction de la carte électorale des Etats-Unis et la perspective des élections de mi-mandat l'an prochain.

Mais les terres rares, le fentanyl, ce n'est pas rien, direz-vous? Dans le premier cas, c'est un peu le jeu du «je te tiens, tu me tiens par la barbichette». Pékin négocie son quasi-monopole sur le raffinage de ces minéraux en échange de l'accès aux puces électroniques nécessaires au développement

ment de l'intelligence artificielle dont Washington (et Taipei) contrôle la production la plus avancée. Chacun veut gagner en autonomie, mais la rupture n'est pas possible à ce stade sans des dégâts significatifs pour son économie. La question du fentanyl n'est pas moins fascinante. Xi Jinping s'est déjà engagé auprès de Barack Obama, de Trump I et de Joe Biden à sévir contre la production clandestine de cet opioïde qui décime les Etats-Unis. Le pouvoir chinois ne va toutefois pas se priver de régler le robinet au plus près de ses intérêts tout en gardant en tête la dimension hautement symbolique de cette drogue. Le principal ressort du nationalisme chinois n'est-il pas lié au «siècle d'humiliation» dont les «guerres de l'opium» furent les jalons? Il y a comme un petit goût de revanche.

La Chine n'est pas pour autant en position de force. Son économie flanche, sa démographie alerte, son modèle politique questionne. Mais Donald Trump semble vouloir offrir à Pékin toutes les opportunités imaginables pour lui permettre de se présenter en acteur responsable et dernier rempart contre l'arbitraire états-unien. A chaque coup de boutoir du «maître du deal» contre le système multilatéral, Xi Jinping engrange du crédit au regard du reste du monde, du moins auprès des pays du Sud. Donald Trump, en quelque sorte, ne perd pas une occasion de faire perdre les Etats-Unis. A l'inverse, il maltraite ses alliés en les soumettant à l'humiliant devoir de déclaration d'un soutien au Prix Nobel. Cela s'est encore vérifié au Japon. L'inconstance, ou plutôt l'inconséquence de Washington, au contraire de Pékin, laissera des traces. ■

Le dessin de la semaine

Par Emad Hajjaj
Jordanie

SUDAN WAR

Emad Hajjaj est un dessinateur de presse jordanien né à West Bank en 1967. Il est diplômé de l'Université Yarmouk en design graphique et journalisme depuis 1991 et travaille pour différents journaux locaux et régionaux en Jordanie, au Qatar, aux Emirats arabes unis et en Arabie saoudite.

Choisi par la rédaction

En collaboration avec Cartooning for Peace et la fondation Freedom Cartoonists.



PUBLICITÉ

La marche du monde sur LeTemps.ch

Accédez à tous nos contenus en illimité dès CHF 29.– par mois



Les pleureurs de la liberté d'expression

MA SEMAINE SUISSE

YVES PETIGNAT
JOURNALISTE

I faudrait en rire, si le sujet de la liberté d'expression ne reflétait pas la vague qui est en passe de nous submerger: la distorsion de la réalité. Voici un groupe d'hommes – et une femme – d'âge mûr, qui ont tous exercé le pouvoir au plus haut niveau, venus se lamenter de ne plus pouvoir rien dire sans risquer «d'être rejeté, discriminé, voir cloué au pilori». Ce lundi, à Zurich, autour de l'ancien président de la Confédération Ueli Maurer, prompt à se plaindre des atteintes à la liberté d'expression, il y avait l'auteur à succès Thilo Sarrazin, ancien sénateur (ex-SPD) ministre des finances de Berlin, l'ancien président (ex-CDU) de l'Office fédéral allemand pour la protection de la Constitution (renseignements intérieurs) Hans-Georg Maassen, la députée autrichienne du Parti de la liberté (FPÖ) et ex-présentatrice Marie-Christine Giuliani. Et quelques anciens élus suisses, allemands et autrichiens venus de la droite nationaliste. Tous ont en commun un discours anti-immigration et anti-européen et dénoncent la domination de l'idéologie «wokiste».

Passons sur le fait qu'il est assez cocasse qu'Ueli Maurer, qui se sent plus en sécurité à Pékin qu'à Lausanne, qu'Hans-Georg Maassen, qui avait notamment pour mission de surveiller les mouvements et partis d'extrême droite, ou que Marie-Christine Giuliani, qui veut renouer le dialogue avec la Russie, puissent désormais redouter de ne plus pouvoir s'exprimer librement dans nos démocraties. Sans parler de Thilo Sarrazin, dont les livres, «L'Allemagne disparaît» (Ed. du Toucan, 2013) et «Deutschland auf der schiefen Bahn» («L'Allemagne sur une pente glissante»), non traduit se sont vendus à des centaines de milliers d'exemplaires et qui est l'auteur le plus cité en Allemagne dans les débats sur l'immigration. Ainsi ceux qui ont toujours détenu la parole et continué à occuper l'espace public se meuvent en victimes. Ils emboîtent le pas au vice-président américain J.D. Vance venu tancer les Européens à Munich en raison des présumées «atteintes à la liberté d'expression» sur leur continent. On sait ce qu'il en est sous le règne de Donald Trump aux Etats-Unis.

En réalité, comme le démontre le juriste Thomas Hochmann dans un essai intitulé «On ne peut plus rien dire...» (Ed. Anamosa, 2025), nous sommes en face d'une torsion rhétorique de la réalité. Ceux qui se plaignent peuvent toujours tout dire, mais ils ne peuvent plus rien dire sans être contredits. C'est la contradiction, le rejet de leurs thèses, voire la réprobation morale qu'ils ne supportent pas. Ils voient leur liberté restreinte dès lors qu'on leur conteste leur capture de l'espace médiatique par des contre-vérités. La contestation, la résistance ou les dissensions n'ont rien à voir avec la censure ou l'interdiction. Pas même les appels au boycott. Cela fait aussi partie de la liberté d'expression. Thilo Sarrazin, qualifié de «raciste» par un quotidien suisse en raison de ses thèses sur la menace systémique de l'islam contre la démocratie, peut toujours déposer plainte pénale pour diffamation.

Certes, la liberté d'expression n'est pas le droit d'insulter, de diffamer ou de répandre la haine. On peut tout dire, mais dans le respect du droit. Et c'est d'ailleurs le message que le Conseil fédéral entend faire passer par son projet de régulation des réseaux sociaux «Renforcer les droits des utilisateurs et utilisatrices dans l'espace numérique et contraindre les grandes plateformes de communication à plus d'équité et de transparence». On est encore loin de l'obligation pour celles-ci de supprimer les messages haineux ou les flots de contrevérités et de manipulations qui, elles, menacent vraiment le débat démocratique. ■

LE TEMPS

LeTemps.ch/abonnements

14 Grande interview

«Nous avons profité de la restructuration de notre principal concurrent»

PHILIPP WYSS Le directeur général de Coop déclare que son groupe gagne des parts de marché alors que son rival Migros fait face à la plus grande réorganisation de son histoire. Il réfute l'idée que l'amélioration des marges de l'entreprise se fait au détriment des producteurs

PROPOS RECUÉILLIS PAR LASSILA KARUTA

Il est l'un des grands connaisseurs du commerce de détail suisse. Philipp Wyss, boucher de formation, a gravi tous les échelons de la coopérative bâloise, avant d'en prendre les rênes en mai 2021. C'est dans un des supermarchés du groupe, à Villars-sur-Glâne (FR), que le patron de Coop reçoit *Le Temps* pour un entretien à bâtons rompus. Développement de l'entreprise en Suisse romande, guerre des prix avec la concurrence ou fixation des tarifs dans des secteurs sensibles comme le lait seront abordés. Celui qui fêtera ses trente ans de service chez Coop dans deux ans lève aussi un peu le voile sur sa succession.

Vous avez entamé votre carrière chez Coop en 1997. Quand vous regardez en arrière, de quoi êtes-vous particulièrement fier et quelles sont les choses que vous auriez faites autrement? La restructuration de Coop est un des projets les plus importants auxquels j'ai contribué. Nous avons transformé 14 coopératives et une centrale en une seule coopérative. Je pense que cela nous a tous marqués. Cela a été une étape vraiment importante pour Coop, qui nous a permis d'être ce que nous sommes aujourd'hui. Une entreprise moderne avec une structure simple. Je suis aussi content d'avoir travaillé dans plusieurs départements. J'ai pu développer des marques comme Pro Montana, travailler dans la vente à Zurich où on est confronté quotidiennement à des défis liés au personnel mais où on apprend beaucoup sur le leadership. Passer dans le marketing était également très enrichissant. Je pense qu'aujourd'hui je ne referais pas grand-chose différemment. Ce parcours m'a parfaitement convenu.

Abordons les affaires courantes. Lors d'une rencontre avec la presse début septembre, vous étiez très satisfait de l'évolution de Coop en 2025. Etes-vous toujours aussi optimiste? L'année n'est pas encore terminée mais, à ce stade, je peux dire que nous sommes sur la bonne voie pour enregistrer une croissance dans nos deux principaux secteurs d'activité. Le commerce de détail et le commerce de gros, mais aussi la production. Le secteur alimentaire fonctionne bien depuis des années et nous y gagnons progressivement des parts de marché. Cette année, ce qui me réjouit beaucoup, c'est de voir que nous nous développons aussi très bien dans le non-alimentaire, où la concurrence du commerce en ligne est très forte. Par exemple, nos grands magasins Coop City et Jumbo se sont bien défendus. C'est très positif. Nous avons aussi profité de la restructura-

tion de notre principal concurrent [Migros, ndlr]. Lorsque le nombre d'acteurs dans un segment diminue, et que l'on dispose d'un assortiment attrayant comme nos formats spécialisés, cela aide à gagner des parts de marché et des clients.

Vous l'avez souligné, la concurrence en ligne reste très forte dans le commerce de détail non alimentaire. Qu'est-ce qui vous permet de vous démarquer? Une des choses qui nous aident certainement est notre stratégie omnicanale. Je reste persuadé qu'il est important de continuer d'ouvrir des magasins physiques mais il faut aussi développer la vente en ligne et connecter les deux. Cette combinaison des deux canaux est cruciale. Tout comme les services, tels que la réservation de produits dans le magasin ou la livraison rapide à la maison sont très appréciés. Chez Coop, nous avons constaté que les meilleurs clients online et off-line sont les mêmes.

«Nous avons plein de projets dans le pipeline en Suisse romande»

Quels sont vos projets de développement spécifiques à la Suisse romande? Actuellement, c'est la région la plus dynamique. Cette année, nous y avons rénové au total 14 magasins dont trois à Genève. L'année prochaine, nous allons, pendant plusieurs mois, faire des travaux dans notre supermarché à Crissier (VD), notre plus grand point de vente en Suisse romande. En outre, nous comptons continuer à nous y développer avec notre chaîne Update Fitness, Interdiscount et Coop City. Il y a donc plein de projets dans le pipeline. Sur les presque 1000 supermarchés, plus de 200 se trouvent en Suisse romande. Onze mille collaborateurs et collaboratrices dont 435 apprentis y travaillent.

Comment se développera Coop dans les prochaines années? Quel format allez-vous privilégier? Je pense que c'est une combinaison entre les petits et grands formats. Les petits magasins étaient très importants pendant la pandémie. Ils ont vraiment bien performé. Nous sommes partout. Dans presque toutes les vallées, les stations de montagne et dans les villes. Nous nous sommes principalement développés grâce aux petits points de vente et l'expansion des grandes surfaces remonte à 20-25 ans. La proximité avec notre clientèle, c'est quelque chose qui a été défendus. C'est très positif. Nous avons aussi profité de la restructura-

Donc vous voulez continuer à grandir? Oui, que ce soit en Suisse romande ou dans le reste de la Suisse. Notre objectif est d'ouvrir notre 1000e magasin l'année prochaine.

Vous avez dépassé votre principal concurrent Migros en nombre de points de vente mais pas encore au niveau du chiffre d'affaires. Effectivement, à la fin de 2024, nous avions 970 supermarchés et un chiffre d'affaires de 12,1 milliards de francs [Migros a généré 12,7 milliards de recettes avec 652 enseignes, ndlr].

Pour rattraper la Migros, il y a donc encore de la marge. Mais est-ce qu'il y a encore un potentiel de croissance en Suisse? Oui, il y a du potentiel car la population augmente. Nous sommes aussi à l'affût d'acquisitions mais le marché est assez sec. Nous continuons à croître dans tous les segments de prix et cela continuera à être notre priorité. Il est important pour nous de ne pas nous limiter à la croissance dans le domaine du bio, ce que nous faisons depuis trente ans. Nous avons fait de grands progrès dans le segment d'entrée de gamme avec notre label Prix Garantie, qui comprend une gamme complète de 1500 articles.

Revenons à votre gamme Prix Garantie. Avec la hausse de l'inflation ces dernières années, les clients sont devenus très regardants vis-à-vis des prix. Comment évolue la situation maintenant, avec la déclération du renchérissement? Le prix reste un élément central lors des achats de nos clients. Nous vendons toujours davantage d'articles en promotion et de notre gamme Prix Garantie. Mais d'un autre côté, la demande progresse aussi pour les produits bios et de marque. Contrairement à l'Allemagne, où les articles de marque ont en partie reculé. Il s'agit donc de proposer une excellente offre dans le segment d'entrée de gamme, mais aussi dans celui des marques et des produits bios.

En début d'année, vous aviez annoncé vouloir suivre la stratégie de baisse de prix lancée par les discounters allemands et la Migros. Allez-vous continuer sur cette voie? Au niveau de notre gamme Prix Garantie, nous allons continuer à suivre cette stratégie, à l'image de nos concurrents. Cette année, nous avons déjà investi plus de 80 millions de francs et réduit le prix de 1600 articles au total. C'est une décision logique sinon nous n'aurions pas d'entrée de gamme digne de ce nom. Mais nous avons aussi 500 articles de marque, vendus au même prix que chez les discounters et nous l'indiquons clairement. Là aussi, nous suivons toujours le mouvement et voulons garantir des prix concurrentiels.

PROFIL

11 février 1966
Naissance de Philipp Wyss à Bülach (LU).

1987
Après un apprentissage d'employé de commerce, il entame une formation de boucher auprès de Walter Amrein AG.

1997
Entrée au sein du groupe Coop en tant que Category Manager.

2012
Chef de la direction marketing et achats et entrée dans la direction générale de Coop.

2021
Président de la direction générale du groupe Coop.



Tous les grands détaillants communiquent régulièrement des baisses de prix. Il est cependant difficile en tant que consommateur de les vérifier. Pourquoi est-ce qu'il n'y a pas de liste où on pourrait clairement voir les articles concernés par cette stratégie? Cela augmenterait la transparence. Si vous allez sur notre site internet, vous pouvez entrer le mot clé Prix Garantie et vous aurez une liste d'environ 1000 produits et leurs prix que vous pouvez comparer avec la concurrence. Cela n'a jamais été aussi facile de faire cette évaluation avec le

développement du commerce en ligne. Pour l'entrée de gamme, nous sommes au même niveau, à un centime près. Le pain vendu 99 centimes chez nos concurrents est disponible à 1 franc.

Vous avez dit avoir investi quelque 80 millions de francs dans ces baisses de prix cette année. Allez-vous continuer sur cette lancée? Oui, depuis plusieurs années, nous investissons environ 80 à 100 millions de francs dans la réduction des tarifs. Vous pouvez lire cela dans nos différents rapports annuels.

Grande interview 15



LE QUESTIONNAIRE DE PROUST

Quel est votre loisir préféré?

J'aime passer du temps dans les montagnes suisses, que ce soit en été pour pratiquer l'alpinisme et la randonnée, ou en hiver pour faire du ski et du télémécanique.

Quel est votre plat préféré?

J'adore cuisiner et mon plat préféré change assez souvent. En ce moment, le céviche revient régulièrement au menu.

Quel genre de musique aimez-vous?

J'apprécie la musique pop suisse, qu'elle soit actuelle ou ancienne. Le week-end, j'écoute aussi de la musique classique pendant que je lis ou que je me détends.

Votre auteur préféré?

J'aime particulièrement les récits de voyage. Par exemple, le livre «Je pars» de Hape Kerkeling m'a beaucoup inspiré.

Votre région préférée en Suisse?

Je les aime toutes! Pour moi, chacune de nos régions a quelque chose d'unique. A Valbella, j'aime passer du temps dans la nature avec ma famille et mes amis. Mais j'aime aussi beaucoup me rendre à Jongny, que ce soit pour des raisons personnelles ou professionnelles.



Philipp Wyss avec une employée du centre commercial de Riddes, inauguré en mai 2024.
(20 MAI 2025/ VALENTIN FLAURAUD)



Le patron de Coop en discussion avec du personnel de vente de la filiale de Killwangen, près de Zurich.
(FÉVRIER 2025/ CHRISTOPH KAMINSKI)



Philip Wyss participe à l'emballage de cartons pour l'action «Des paroles aux actes» en 2024.
(LITTAU (LU), HEINER H. SCHMITT/COOP)

chiffre nous sommes tout au plus au milieu, si ce n'est pas dans la partie inférieure de notre branche en Europe. Et très loin des marges de certaines entreprises commerciales. C'est pourquoi cette initiative n'a pas de sens à nos yeux.

Donc vous ne tirez pas profit de votre position?

On ne peut pas dire que nous tirons profit de la situation. Nous sommes une coopérative et nous réinvestissons chaque franc. Nous redistribuons nos gains en faveur de la population suisse en assurant l'approvisionnement en articles de première nécessité. Pas seulement dans les villes. Pas seulement dans 200 magasins, mais dans presque 1000 magasins.

Nous sommes partout, y compris dans les régions touristiques et investissons dans des projets pour les employés et la population.

Je pense que c'est la grande différence par rapport aux autres entreprises. Ce que veut le parlement n'est pas compréhensible.

Nous avons contribué à ce que l'inflation demeure à un niveau bas en Suisse.

font partie les producteurs, et nous respectons toujours ces accords. Personne en Suisse ne paie autant que nous pour les labels de valeur ajoutée aux agriculteurs. Parce que nous avons beaucoup de produits bios, parce que nous avons beaucoup de produits Naturafarm, parce que nous avons des petits labels dont les producteurs reçoivent toujours plus que le prix conventionnel. Il y a 2 ans, nous avions la part de Fairtrade la plus élevée du monde dans notre branche.

que c'est ainsi. Nous nous sommes également exprimés lors de la dernière négociation des prix au niveau de l'organisation sectorielle du lait et nous nous sommes prononcés en faveur du maintien du prix. Nous ne sommes certainement pas ceux qui font baisser les prix. Les prix du lait sont en partie sous pression parce que l'exportation du fromage, notamment vers les Etats-Unis, est en nette baisse mais je n'y peux rien. Coop achète les mêmes quantités que par le passé.

Revenons à votre parcours. Comment envisagez-vous la suite de votre carrière après presque trente ans de service? Avez-vous encore des projets qui vous tiennent particulièrement à cœur avant votre départ à la retraite?

J'aimerais encore rester quelques années pour faire avancer l'entreprise. Je compte notamment contribuer activement à la préparation d'une nouvelle génération de dirigeants. Nous avons beaucoup de jeunes talents au sein de nos équipes. Et ces vingt dernières années, le directeur général de notre coopérative a toujours été choisi à l'intérieur.

Il en sera de même pour votre successeur? Je ne sais pas puisque c'est le conseil d'administration qui décide mais je l'espère. ■

Philip Wyss:
«Nous avons contribué à ce que l'inflation demeure à un niveau bas en Suisse.»
(VILLARS-SUR-GLANE,
15 OCTOBRE 2025/
NICOLAS BRODARD
POUR LE TEMPS)

L'année dernière, les produits alimentaires n'ont pas enregistré de hausse de prix au niveau national. Entre 2008 et 2025, le renchérissement dans cette catégorie d'articles est d'environ 3% en Suisse, ce qui n'est presque rien. Cela est dû entre autres à la force du franc qui nous permet d'importer à moindre coût mais également aux baisses de prix accordées aux clients par Coop. Nous avons fait notre travail, surtout si on observe par exemple la progression des tarifs pour les assurances maladie durant la même période.

L'opacité des marges de Coop et Migros est souvent critiquée, notamment dans le secteur du lait. Une initiative parlementaire demande maintenant une meilleure transparence au niveau de la fixation des prix des denrées alimentaires dans les grandes surfaces. Qu'en pensez-vous? Il n'est pas correct de parler de marges non transparentes. Si vous consultez notre rapport annuel, vous verrez que nous gagnons 1,70 franc sur 100 francs. Sur ces 100 francs, les fournisseurs reçoivent 70 francs. Nous avons une marge de 1,7% et avec ce

pourtant nombre de producteurs ont du mal à survivre avec ce qu'ils gagnent. Les agriculteurs doivent obtenir des prix équitables, et ces prix sont fixés par des organisations sectorielles, dont

FONDS DE PLACEMENT

PUBLICITE

BONHÔTE

bordier¹⁸⁴⁴

Ensemble, trouvons la solution d'investissement qui vous correspond. Consultez la performance de nos fonds sur bonhote.ch/produits.

Fonds immobiliers
Bonhôte-Immobilier SICAV - BIM CHF 2/2 178.60 12.3

BCV

Fonds d'allocation d'actifs

BCV Stratégie Obligation ESG A	CHF 2/ff	85.94	0.8
BCV Stratégie Revenu ESG A	CHF 2/ff	118.21	3.8
BCV Stratégie Revenu ESG Ambition A	CHF 2/ff	106.22	2.6
BCV Stratégie. Equipondéré ESG A	CHF 2/ff	172.16	4.7
BCV Stratégie. Equipondéré ESG Amb A	CHF 2/ff	101.29	3.5
BCV, Stratégie Dynamique ESG A	CHF 2/ff	117.30	6.1
BCV, Stratégie Actions Monde ESG A	CHF 2/ff	147.34	6.4
BCV, Pension 25 A	CHF 1/ff	132.64	2.8
BCV, Pension 40 A	CHF 1/ff	152.53	4.3
BCV, Pension 70 A	CHF 1/ff	184.43	5.8

BBGI GROUP
Global Investments

Autres fonds	CHF 1/ff	157.80	7.6
BBGI - Equit. Sw. Behavior. Value	CHF 1/ff	176.50	33.5
BBGI - Swiss Phys. Gold Cl CHF Hdg.	CHF 1/ff	131.40	44.7
BBGI - Swiss Phys. Gold Cl EUR	EUR 1/ff	243.50	35.1
BBGI - Swiss Phys. Gold Cl EUR Hdg.	EUR 1/ff	152.50	48.1
BBGI - Swiss Phys. Gold Cl USD	USD 1/ff	209.50	50.9
BBGI Commodities (USD) A	USD 1/ff	119.80	12.0

Berninvest

Fonds immobiliers	Good Buildings SREF	CHF 5/5	166.80	6.2
	Immo Helvetica	CHF 5/5	257.00	6.6

BLACKROCK

Fonds en obligations	BGF Fl Glb Ops D2 USD	USD1/ff	18.29	5.7
	BGF Glb Corp Bond D2 USD	USD1/ff	17.10	5.0

Fonds en actions	BGF Syst Glb Eq H2 USD	USD1/ff	27.61	10.7
	Glb Uncon Eq D Acc USD	USD3/3e	205.59	15.6

caceis INVESTOR SERVICES

Fonds en actions	Konwave Gold Equity Fd CHF - B	CHF 2/ff	518.52	112.7
	Konwave Gold Equity Fd EUR - B	EUR 2/ff	541.59	115.2
	Konwave Gold Equity Fd USD - B	USD2/ff	676.92	134.1

carne

Fonds en actions	GENERALI Bond Fund CHF	CHF 2/ff	109.90	0.2
	GENERALI INVEST - Long Term BF	CHF 1/ff	108.65	0.1
	GENERALI Short Term Bond Fund CHF	CHF 1/ff	571.33	0.8

Fonds en obligations	GENERALI Eq Fd Switzerland A	CHF 2/ff	419.00	8.6
-----------------------------	------------------------------	----------	--------	-----

Fonds d'allocation d'actifs	GENERALI INVEST - Risk Control 1	CHF 2/ff	141.31	1.3
	GENERALI INVEST - Risk Control 2	CHF 3/ff	94.95	2.4
	GENERALI INVEST - Risk Control 3	CHF 3/ff	98.76	0.2
	GENERALI INVEST - Risk Control 4	CHF 3/ff	115.48	2.9
	GENERALI INVEST - Risk Control 5	CHF 3/ff	155.40	3.9
	GENERALI INVEST - Risk Control 6	CHF 3/ff	93.87	-0.3
	GENERALI INVEST - Risk Control 7	CHF 3/ff	94.18	-0.2
	GENERALI INVEST - Risk Control 8	CHF 3/ff	94.94	0.3
	GENERALI INVEST - Risk Control 9	CHF 3/ff	90.78	0.2
	GENERALI INVEST - Risk Control 10	CHF 3/ff	95.07	0.3
	GENERALI Multi INDEX 10	CHF 2/ff	103.32	1.7
	GENERALI Multi INDEX 20	CHF 2/ff	115.61	2.4
	GENERALI Multi INDEX 30	CHF 2/ff	128.46	3.4
	GENERALI Multi INDEX 40	CHF 2/ff	143.53	4.3

Fonds en obligations	GENERALI Short Term Bond Fund CHF	CHF 2/ff	660.00	13.4
-----------------------------	-----------------------------------	----------	--------	------

Fonds immobiliers	LA FONCIÈRE	CHF 4/ff	165.00	7.7
--------------------------	-------------	----------	--------	-----

Fonds en obligations	Lienhardt & Partner Core Stra.Fd I-CHF	CHF 2/ff	136.23	8.9
-----------------------------	--	----------	--------	-----

Fonds en obligations	Lienhardt & Partner Core Stra.Fd R-CHF	CHF 2/ff	95.55	8.6
-----------------------------	--	----------	-------	-----

Fonds en obligations	Lienhardt & Partner Core Stra.Fd R-CHF	CHF 4/ff	95.55	0.9
-----------------------------	--	----------	-------	-----

Fonds en obligations	Lienhardt & Partner Core Stra.Fd R-CHF	CHF 4/ff	95.55	0.9
-----------------------------	--	----------	-------	-----

Fonds en obligations	Lienhardt & Partner Core Stra.Fd R-CHF	CHF 4/ff	95.55	0.9
-----------------------------	--	----------	-------	-----

Fonds en obligations	Lienhardt & Partner Core Stra.Fd R-CHF	CHF 4/ff	95.55	0.9
-----------------------------	--	----------	-------	-----

Fonds en obligations	Lienhardt & Partner Core Stra.Fd R-CHF	CHF 4/ff	95.55	0.9
-----------------------------	--	----------	-------	-----

Fonds en obligations	Lienhardt & Partner Core Stra.Fd R-CHF	CHF 4/ff	95.55	0.9
-----------------------------	--	----------	-------	-----

Fonds en obligations	Lienhardt & Partner Core Stra.Fd R-CHF	CHF 4/ff	95.55	0.9
-----------------------------	--	----------	-------	-----

Fonds en obligations	Lienhardt & Partner Core Stra.Fd R-CHF	CHF 4/ff	95.55	0.9
-----------------------------	--	----------	-------	-----

Fonds en obligations	Lienhardt & Partner Core Stra.Fd R-CHF	CHF 4/ff	95.55	0.9
-----------------------------	--	----------	-------	-----

Economie & Finance

12,63 milliards

LA BANQUE NATIONALE SUISSE a engrangé un bénéfice de 12,63 milliards sur les trois premiers trimestres de 2025, contre une perte de 15,3 milliards sur les deux premiers trimestres, a-t-elle annoncé vendredi. La BNS a bénéficié d'une envolée du cours de l'or, dopant son résultat intermédiaire.

JEFF SCHMID

Président de la Fed de Kansas City

Le responsable de la Réserve fédérale américaine a déclaré vendredi qu'il avait voté mercredi contre une baisse des taux directeurs, parce qu'il estime que l'inflation est «trop élevée».



+0,7%

LES CHIFFRES D'AFFAIRES DU COMMERCE DE DÉTAIL hors inflation (nominaux) ont augmenté de 0,7% en septembre, comparé au même mois de l'an dernier, a indiqué l'OFS vendredi. Les revenus en termes réels, soit en tenant compte du renchérissement, ont rebondi de 1,5% sur un an.

SMI 12 234,50 -0,61%	Dollar/franc 0,8038 ↑
Euro/Stoxx 50 5662,04 -0,65%	Euro/franc 0,9265 ↓
FTSE 100 9717,25 -0,44%	Euro/dollar 1,1526 ↓
	Livre st./franc 1,0551 ↑
	Baril Brent/dollar 65,06 ↑
	Once d'or/dollar 3986 ↓

Le WEF sauvera-t-il les exportations suisses?

GUERRE COMMERCIALE Toujours aucune percée sur le front des négociations avec Washington. Selon une ancienne ambassadrice américaine, il faudra en tout cas patienter jusqu'au prochain Forum économique mondial (WEF). En attendant, on s'active en coulisses

ALINE BASSIN

«Guy, mon frère Guy, ne vois-tu rien venir?» De nombreux exportateurs ruminent peut-être amèrement cette adaptation d'une célèbre citation extraite de *Barbe Bleue* de Charles Perrault, évoquant une interminable et angoissante attente. Le choc encaissé, le Conseil fédéral avait en effet dans un premier temps fixé comme échéance fin octobre pour arracher à Donald Trump une baisse des droits de douane de 39% infligées début août aux exportations helvétiques (hors pharma et or). Avant de se résigner à repousser ce délai jusqu'à nouvel avis.

«Les échanges diplomatiques et politiques se poursuivront afin d'obtenir une réduction rapide des droits de douane supplémentaires», a commenté le 17 octobre auprès de la RTS Guy Parmelin. Désormais en charge des négociations, le ministre de l'Economie a ajouté que la Confédération «attend un signal des Etats-Unis». Une nouvelle offre a été

transmise à la Maison-Blanche début septembre pour ramener le président américain à de meilleurs sentiments.

Sans résultat apparent pour l'heure. Et les entreprises touchées commencent à trouver le temps bien long. «Le seul qui peut débloquer la situation, c'est Donald Trump», constate Philippe Cordonier, directeur romand de Swissmem, l'organisation faîtière de l'industrie des machines, des équipements et des métaux. Nous savons qu'il a de nombreux dossiers sur la table et que nous ne sommes pas sa priorité».

Une délégation aux Etats-Unis

Un avis partagé par l'ancienne ambassadrice américaine Suzi LeVine, qui ne croit pas à une percée immédiate à moins d'un événement «dramatique». Pour la démocrate qui a officié en Suisse sous Barack Obama, le prochain Forum économique mondial qui aura lieu du 19 au 23 janvier à Davos représente une

opportunité pour mener de nouvelles discussions avec les autorités américaines. «Avec le WEF, la Suisse a une scène et [le président américain Donald] Trump aime les scènes», relève-t-elle dans un entretien diffusé vendredi par les journaux du groupe CH Media. Il y a une semaine, le même média annonçait que le républicain se serait invité à l'événement.

«Nous avons beaucoup trop peu de contacts dans l'entourage de Donald Trump»

SIMON MICHEL, PATRON D'YPSOMED ET CONSEILLER NATIONAL (PLR/SO)

«Il faut un «showtime» et le WEF est en effet parfait pour cela», estime le conseiller national Simon Michel (PLR/SO). A la tête de la société bernoise Ypsomed, active dans les dispositifs pour traiter le diabète, l'entrepreneur n'attend pas non plus un règlement avant cette échéance, qu'il s'agit de préparer en amont.

La semaine prochaine, avec d'autres membres de l'Association parlementaire Suisse-Etats-Unis, Simon Michel s'envolera outre-Atlantique. La délégation entend fournir un intense travail de lobbying. «Nous avons beaucoup trop peu de contacts dans l'entourage de Donald Trump», déplore l'élu libéral-radical qui commencera son voyage par la Caroline du Nord. C'est là que sera érigée son usine américaine, un projet à 200 millions qui était déjà dans les tuyaux mais qu'il entend accélérer. A cette occasion, il échangera notamment avec le gouverneur de cet Etat en mains républicaines. Selon lui, de telles rencontres sont aussi clés et doivent être davantage soignées.

La balle est de toute manière dans le camp de Donald Trump. Et de lui seul. Le président républicain a-t-il seulement lu la deuxième copie que le Conseil fédéral lui a transmise? Qualifiée d'«offre optimisée» par ses auteurs, cette mouture fait l'objet de nombreuses spéculations. Au début du mois, l'agence Reuters évoquait des engagements pour environ 6 milliards de dollars de la part de différents acteurs énergétiques suisses, dont la société d'investissement Partners Group et le négociant en matières premières genevois Mercuria. Les principaux intéressés n'ont pas confirmé.

Les raffineurs d'or ont l'activité à creusé le déficit américain entre novembre et avril figurent à cet égard en première ligne.

En septembre, le Genevois MKS avait confirmé au *Temps* il y a un mois être ouvert à déplacer une partie de ses activités aux Etats-Unis. Interpellé il y a une semaine, le responsable de la filière du secteur confirmait que des propositions avaient été faites au Conseil fédéral, rappelant que toute concession devait aussi avoir un sens économique pour les entreprises concernées.

Faudra-t-il se résigner à attendre le WEF? «Pour moi, c'est beaucoup trop tard, car il y a des sociétés qui souffrent énormément. Sans oublier que la présence de Donald Trump n'a pas été confirmée officiellement», répond Rahul Sahgal, président de la chambre de commerce Suisse-Etats-Unis. Philippe Cordonier ne le détrouve pas, lui qui a l'impression que la classe politique n'a pas compris l'urgence et la gravité de la situation et dont l'organisation attend une «amélioration des conditions-cadres pour les entreprises».

«Le Conseil fédéral a chargé les départements d'examiner les mesures administratives et réglementaires susceptibles d'alléger la charge pesant sur l'économie afin de renforcer la place économique suisse», rappelle un porte-parole du Département de l'économie. Selon lui, «le Conseil fédéral devrait se pencher une première fois sur les résultats avant le début de l'hiver».

L'infection de grippe aviaire en Allemagne tourne parfois au «cauchemar»

ÉPIDÉMIE Le pays est particulièrement touché par le virus H5N1 et a déjà dû abattre un demi-million de volailles. Les mesures de confinement se multiplient. Le secteur demande des mesures unifiées sur l'ensemble du territoire

DELPHINE NERBOLLIER, BERLIN

La ferme de Kremmen, à une heure au nord de Berlin, le regrette «infiniment», mais elle a dû faire abattre ses 5000 oies et 3600 canards en raison de la découverte du virus H5N1, connu sous le nom de grippe aviaire. Sur son site internet, l'exploitant raconte avoir découvert au milieu de ses oies «une grue infectée», «littéralement tombée du ciel». «Malgré une surveillance très attentive et l'élimination immédiate de la carcasse par nos employés, la propagation de l'agent pathogène à l'ensemble du cheptel d'oies n'a malheureusement pas pu être évitée», reconnaît le propriétaire, dépité, qui évoque un «cauchemar».

A l'image de cette ferme du Brandebourg, plus de 500 000 oies, canards, poules et dindes ont déjà été abattus en Allemagne – sur les 167 millions de bêtes que compte le cheptel allemand – après la découverte de plus de 35 foyers d'infection dans des élevages commerciaux, essentiellement dans l'est et le nord du pays. Le Centre de recherche sur les maladies animales (FLI) parle d'un risque «élévé» et d'une «infection très dynamique» qui pourrait prendre une ampleur aussi importante que celle de 2021, lorsque deux millions de bêtes avaient dû être abattues. L'Allemagne est le pays euro-



Des volontaires ramassent les cadavres d'oiseaux morts de la grippe aviaire dans un lac à Linum, dans le Land de Brandebourg, le lundi 27 octobre 2025. (EBRAHIM NOROOZI/AP PHOTO)

péen le plus touché actuellement par cette «pest aviaire», avec l'Espagne et le Royaume-Uni. En Suisse, si aucun cas n'a été confirmé, les autorités se disent «vigilantes».

Contaminations d'un élevage à l'autre

Selon ce même centre FLI, le virus est cette année principalement véhiculé par les milliers de grues qui traversent l'Allemagne

pour rejoindre les zones plus chaudes. Peu touchés par les précédentes vagues de grippe aviaire, ces oiseaux migrateurs seraient «peu immunisés» contre le H5N1. Depuis plusieurs jours, des dizaines de volontaires vêtus de combinaisons blanches se relaient pour repérer, récupérer et incinérer les oiseaux sauvages morts de la maladie.

Pointées du doigt pour les infections dans les élevages en plein air,

les grues ne sont toutefois qu'indirectement responsables des infections au sein des structures fermées. «Dans les élevages fermés, c'est l'homme qui véhicule le virus», rappelle l'Association de protection des grues, en évoquant des chaussures et du matériel agricole infectés. Le Centre allemand de recherche sur les maladies animales confirme et se donne pour objectif d'«éviter les contaminations d'un élevage à un autre».

«Si des centaines d'exploitations devaient être soudainement touchées, il deviendrait impossible de contrôler la propagation de l'infection», commente le directeur du FLI, Martin Beer.

Demande de confinement généralisé

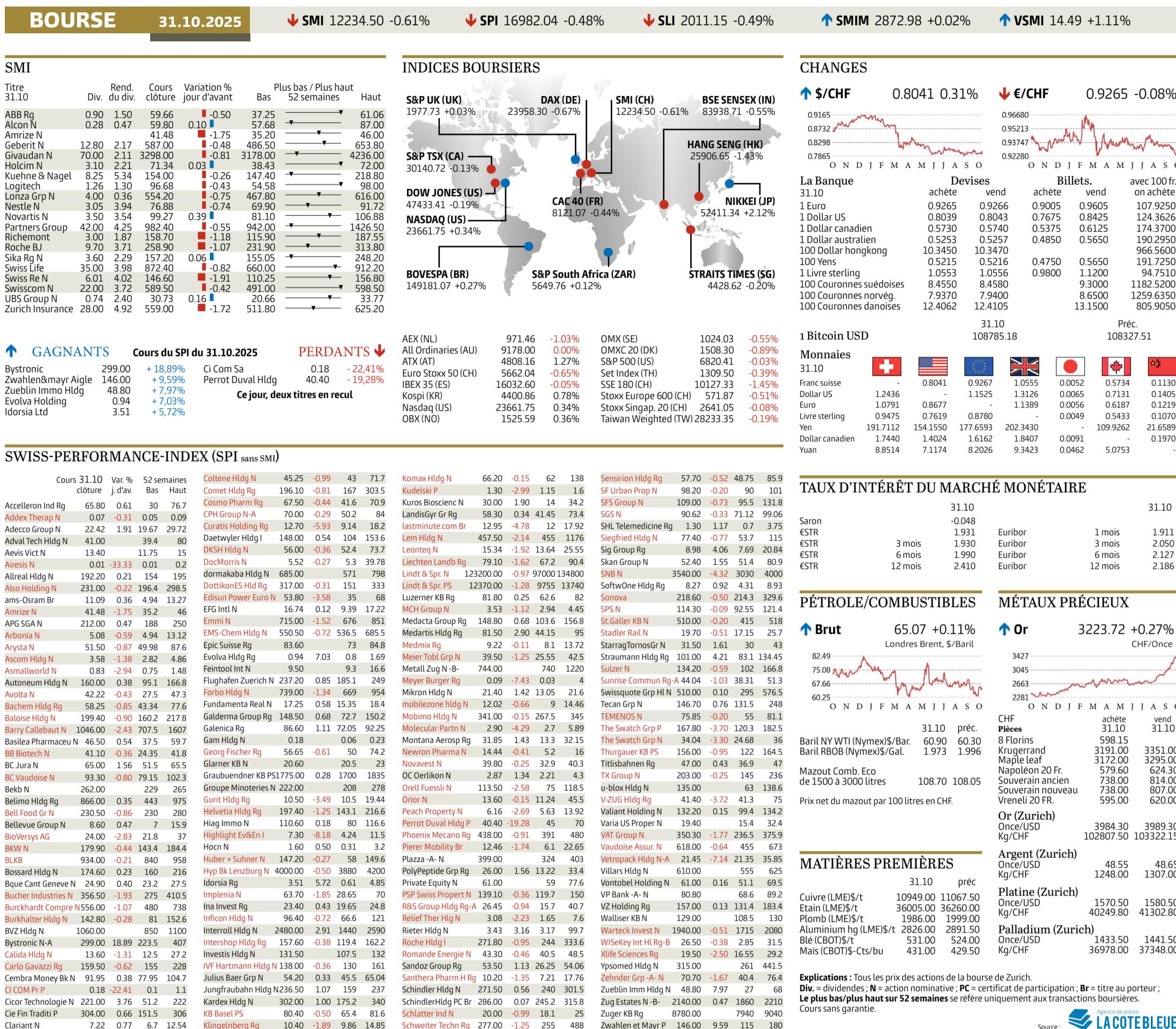
Face à l'ampleur de l'épidémie, chaque région, voire chaque communauté de communes, réagit de manière différente. Ainsi,

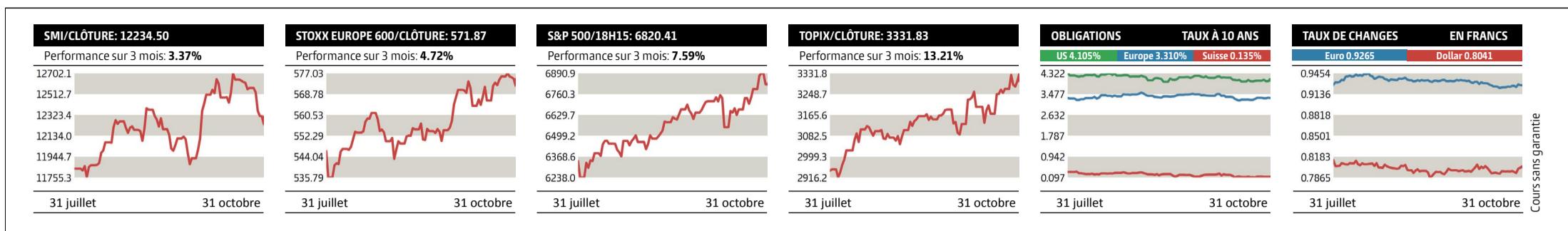
des obligations de confinement ont été mises en place cette semaine dans certaines localités, parfois aussi pour les particuliers qui possèdent quelques poules. La Sarre et Hambourg vont désormais plus loin en imposant un confinement des élevages commerciaux.

Cette multiplication des réglementations soulève toutefois l'incompréhension de la Fédération allemande des élevages de volailles, qui demande une harmonisation des mesures et un confinement généralisé afin que les animaux non infectés n'aient pas à être abattus». Jeudi, le ministre fédéral de l'Agriculture, Alois Rainer, a réitéré son opposition, jugeant la mesure prématurée. Il plaide en revanche pour que l'Union européenne augmente les indemnités accordées aux éleveurs, de 50 euros par bête actuellement à 110 euros. Certains élevages, notamment dans le Brandebourg et la Basse-Saxe, très touchés estiment entre 30 à 40% les pertes liées à l'abattage de leurs bêtes.

A deux mois des fêtes de fin d'année, l'ampleur de la grippe aviaire suscite en tout cas des craintes chez les consommateurs. L'approvisionnement en volaille et en œufs reste-t-il assuré, et à un prix accessible? Les divers représentants du secteur tentent de rassurer. Ils évoquent de possibles tensions à court terme mais arguent que les réserves sont pleines, et rappellent l'importance des importations de volailles, notamment d'oies et de canards, en provenance de la Pologne, peu touchée par la grippe aviaire. ■

18 Bourses





PROPOSÉ PAR BCGE

Recul sur un large front

BOURSE La bourse suisse a démarré la dernière séance du mois d'octobre en très légère progression de 0,10% à 12321,56 points. Dans l'après-midi, Wall Street a ouvert en hausse dans le sillage des résultats trimestriels solides des géants technologiques Microsoft, Alphabet, Amazon et Apple. Dans la zone euro, le renchérissement a ralenti à 2,1% au mois d'octobre, contre 2,2% le mois précédent. Christine Lagarde, la présidente de la BCE, avait jugé la veille les perspectives de l'inflation très incertaines à moyen terme. Le SMI a clôturé en recul de 0,61% à 12234,50 points et le SPI de 0,48% à 16982,04 points. Du côté des perdants de la séance, Swiss Re a abandonné 1,91% à 146,60 francs, Amrize 1,75% à 41,48 francs, Zurich Insurance 1,72% à 559 francs et Richemont 1,18% à 158,70 francs. De son côté, Logitech (-0,43% à 96,68 francs) a digéré la belle progression de près de 5% enregistrée la veille. Aux poids lourds, Nestlé a baissé de 0,74% à 76,88 francs. Après Nestlé Waters et son recours rejeté par le Tribunal administratif fédéral, ce sont maintenant des organisations non gouvernementales qui ont déposé une plainte contre plusieurs fournisseurs de café, dont la multinationale veveysoise, qu'elles accusent de violation des droits humains devant l'Office fédéral allemand pour le contrôle des exportations. Aux poids lourds, Roche a reculé de 1,07% à 258,90 francs. En revanche, Novartis (+0,39% à 99,27 francs) a affiché la meilleure performance du SMI. Malgré le ralentissement de la croissance du géant bâlois au troisième trimestre, les analystes de HSBC et Morgan Stanley ont relevé leur objectif de cours sur la valeur. UBS (+0,16% à 30,73 francs), Alcon (+0,10% à 59,80 francs), Sika (+0,06% à 157,20 francs) et Holcim (+0,03% à 71,34 francs) ont complété le tableau des rares et maigres progressions du jour au sein du SMI. — BCGE, SALLE DES MARCHÉS

LE TITRE VEDETTE

francs) a affiché la meilleure performance du SMI. Malgré le ralentissement de la croissance du géant bâlois au troisième trimestre, les analystes de HSBC et Morgan Stanley ont relevé leur objectif de cours sur la valeur. UBS (+0,16% à 30,73 francs), Alcon (+0,10% à 59,80 francs), Sika (+0,06% à 157,20 francs) et Holcim (+0,03% à 71,34 francs) ont complété le tableau des rares et maigres progressions du jour au sein du SMI. — BCGE, SALLE DES MARCHÉS

CHARTER ÉDITORIALE WWW.LETEMPS.CH/PARTENARIATS

MAIS ENCORE**L'Italie demande à la BCE un euro plus faible pour mieux exporter**

Le chef de la diplomatie italienne, Antonio Tajani, a demandé vendredi à la Banque centrale européenne (BCE) d'abaisser ses taux pour «réduire la force de l'euro» afin de faciliter les exportations. «Un dollar de plus en plus faible et un euro de plus en plus fort mettent en difficulté nos exportateurs, en plus des droits de douane», a-t-il déclaré. (AFP)

TECHNOLOGIE De nombreux utilisateurs recourent à des services en ligne tels que ChatGPT pour obtenir un soutien émotionnel. Un usage qui met en lumière l'évolution des relations entre les individus et les dispositifs technologiques

GRÉGOIRE BARBEY

«Il n'y aura jamais un âge de l'intimité artificielle», écrivait en août 2018 la sociologue américaine Sherry Turkle dans le *New York Times*. C'était quatre ans avant le lancement de ChatGPT, et avec lui l'essor des agents conversationnels basés sur l'intelligence artificielle générative. Depuis, de nombreux utilisateurs recourent à de tels services en ligne pour leur confier leurs états d'âme et obtenir en retour un soutien émotionnel.

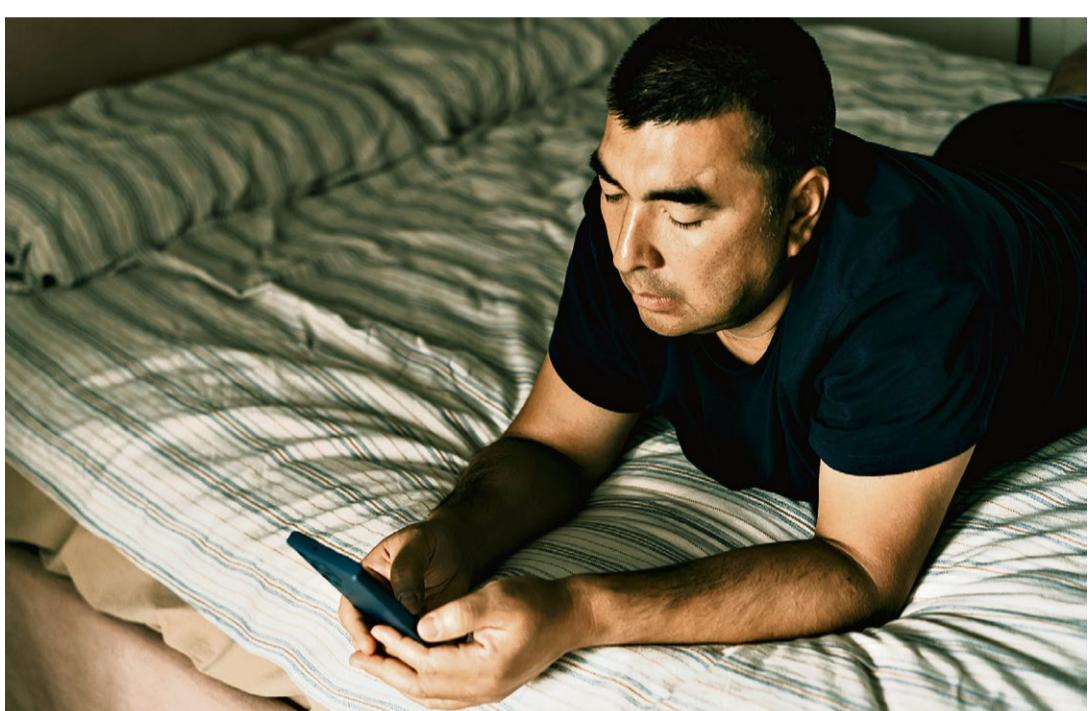
OpenAI, l'éditeur de ChatGPT, a publié en septembre 2025 une étude révélant que son système est principalement utilisé à des fins personnelles (70%) plutôt que professionnelles (30%). Que cela soit pour demander des conseils, obtenir des guides pratiques, reformuler des messages ou rechercher des informations, ChatGPT s'imposerait peu à peu comme un interlocuteur de choix dans la vie quotidienne de ses centaines de millions d'utilisateurs – 800 millions par semaine selon OpenAI.

Caractéristiques préférables

Il n'existe pas de chiffres en Suisse permettant d'évaluer l'amplitude du phénomène, mais tous les professionnels avec lesquels *Le Temps* s'est entretenu en sont convaincus: de plus en plus de personnes se confient à des agents conversationnels, ChatGPT en tête. Pour se rassurer face à des angoisses, pour gérer une rupture amoureuse ou simplement échanger. OpenAI estime qu'environ un million d'utilisateurs de son service montreraient des tendances suicidaires et se confieraient à ce sujet, selon des données communiquées par l'éditeur lundi 27 octobre. Il existe en outre des services spécialisés, comme Character.ai ou Replika, qui permettent de créer un compagnon numérique sur mesure.

Pour Sherry Turkle, qui étudie les relations entre les êtres humains et les dispositifs technologiques depuis plus de quarante ans, les robots ne suffiront jamais à remplacer de véritables échanges entre individus. Contactée par *Le Temps*, elle explique: «Les agents conversationnels sont dotés de caractéristiques qui peuvent sembler préférables aux êtres humains. Ils sont en effet toujours disponibles pour nous, toujours prêts à nous soutenir, et ces relations sans friction nous séduisent.»

Aux yeux de la chercheuse, ces dispositifs créent l'illusion d'un choix: celui de pouvoir tisser des relations sociales dont la conflictualité serait totalement absente. Or, cela pourrait aussi réduire la capacité à éprouver de l'empathie. Elle alertait déjà à propos de ce risque dans son article publié il y a 7 ans par le *New York Times*, alors même que les agents conversationnels les plus performants



De plus en plus de personnes se confient à des agents conversationnels, ChatGPT en tête. (MOMENT RF/GETTY IMAGES)

étaient très loin d'égaler les capacités actuelles de ChatGPT et ses concurrents.

Le phénomène n'est en réalité pas nouveau. La fascination exercée par des dispositifs informatiques a pu être observée de près à partir des années 1960. «Le programme Eliza reformulait les questions posées par les utilisateurs selon l'approche centrée sur la personne popularisée par le psychologue américain Carl Rogers», indique Yann Leroux, psychothérapeute et psychanalyste auprès d'enfants et d'adolescents en France.

«Un agent conversationnel n'encourage pas à aller au-delà de soi-même»

YANN LEROUX, PSYCHOOTHÉRAPEUTE ET PSYCHANALYSTE

but de retenir les utilisateurs le plus longtemps possible, afin de les inciter à s'abonner. Ce n'est donc pas surprenant si ces dispositifs sont aussi réputés pour leur fâcheuse tendance à flatter les utilisateurs, quitte à les conforter dans leurs opinions. Les anglophones ont d'ailleurs un terme pour qualifier ce phénomène: *sycophancy*, qu'on pourrait traduire par «flagornerie».

«En principe, un psychothérapeute va tenter de pousser ses patients à exprimer les idées et les émotions qu'ils ont tendance à réprimer», souligne Yann Leroux.

déférants assistants conversationnels. Un travail qui leur a permis d'objectiver la tendance de ces dispositifs à conforter les utilisateurs dans leurs croyances. Par ailleurs, les mécanismes de sécurité mis en place par les éditeurs pour protéger les utilisateurs semblent perdre en efficacité à mesure que les échanges durent dans le temps, alors même que la vulnérabilité des utilisateurs augmente.

«Les entreprises ont la possibilité d'agir», estime Giada Pistilli. Mais la dépendance crée de l'engagement, ce qui peut être bénéfique pour leurs affaires. C'est donc difficile d'imaginer qu'elles mettront en place des mesures correctives de leur plein gré.» Un point inquiète en outre la chercheuse: l'attachement des utilisateurs pour ces dispositifs se manifeste de manière inconsciente.

«C'est un phénomène complexe à documenter, mais nous avons pu observer que ces liens émotionnels sont la plupart du temps accidentels», note-t-elle. Giada Pistilli estime qu'il y a pour l'heure un manque de recul pour évaluer les véritables conséquences des agents conversationnels sur la société. Ce d'autant plus qu'ils peuvent avoir des effets bénéfiques dans certains cas de figure – la chercheuse cite par exemple les troubles de l'autisme.

Pour l'heure, elle considère que les mesures déployées par les éditeurs pour limiter les risques de leurs systèmes sont encore insuffisantes.

Que cela soit l'âge de l'intimité artificielle ou non, une chose est sûre, la manière dont les êtres humains entrent en relation avec les agents conversationnels va continuer d'alimenter les discussions. Pour Giada Pistilli, le plus important, c'est de ne pas dévaloriser les émotions ressenties par les utilisateurs. «Celles-ci sont réelles, elles ne sont pas simulées», estime-t-elle. Si problème il y a, il serait à régler du côté des concepteurs de ces dispositifs. Ceux-ci sentent d'ailleurs le vent du boulet. Character.ai a annoncé ce jeudi 30 octobre sa décision d'interdire l'accès à sa plateforme aux mineurs. ■

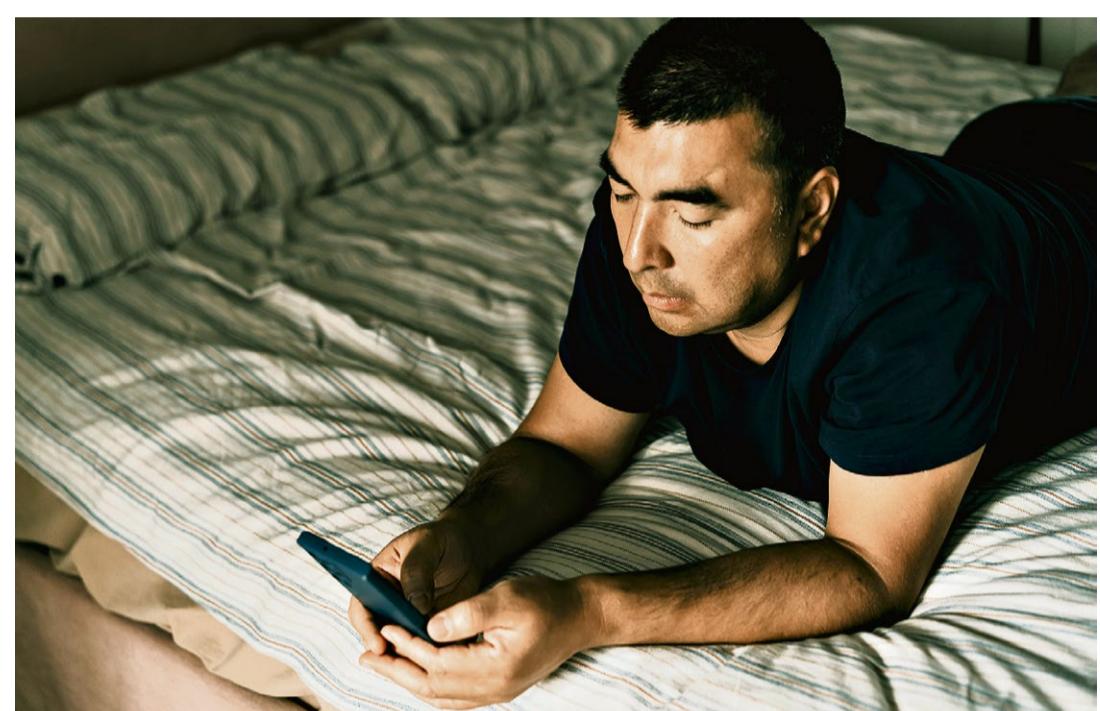
EN BREF**En zone euro, l'inflation a ralenti en octobre**

La hausse des prix dans la zone euro est ressortie à 2,1% en octobre sur un an, contre 2,2% en septembre, a indiqué vendredi Eurostat. Les analystes interrogés par Bloomberg tablaient sur un ralentissement de l'inflation à ce niveau. L'inflation sous-jacente – corrigée des prix volatils de l'énergie et de l'alimentation –, qui fait référence pour les experts, est, elle, restée stable à 2,4%. Au sein de la zone euro, l'inflation s'est calmée depuis le record de 10,6% sur un an atteint en octobre 2022, dans le contexte d'une flambée des prix de l'énergie liée à la guerre en Ukraine. AFP

Lidl Suisse veut atteindre les 300 points de vente

Le discounter allemand Lidl veut poursuivre son développement en Suisse à un rythme effréné. La filiale helvétique du groupe ambitionne de passer à 300 magasins, contre 190 actuellement, au cours des sept à dix prochaines années, a indiqué Nicholas Pennanen, directeur général, dans une interview vendredi au quotidien alémanique *Blick*. ATS

Quand les agents conversationnels deviennent des psys et des confidents



De plus en plus de personnes se confient à des agents conversationnels, ChatGPT en tête. (MOMENT RF/GETTY IMAGES)

Contrairement aux agents conversationnels les plus récents, capables de générer du texte à la volée, Eliza se contentait d'afficher des réponses prédefinies, bien souvent formulées de façon interrogative. Un artifice qui pourtant suffisait déjà à susciter, chez certains utilisateurs, une forme d'attachement émotionnel. On parle d'ailleurs depuis lors d'*«effet Eliza»* pour qualifier le fait d'attribuer un sens ou des émotions dans un texte produit par un ordinateur.

Une tendance à la flagornerie

Yann Leroux se veut optimiste. «Je vois d'un bon œil que les gens puissent avoir à disposition un outil qui permet de les apaiser et de répondre à leurs interrogations», indique-t-il. Le spécialiste rappelle malgré tout qu'un agent conversationnel comme ChatGPT n'est pas un psychologue. Selon lui, si un tel dispositif peut remplacer un psychothérapeute, c'est que le trouble de l'utilisateur n'est pas suffisamment important pour nécessiter une véritable prise en charge.

Aux yeux de la chercheuse, ces dispositifs créent l'illusion d'un choix: celui de pouvoir tisser des relations sociales dont la conflictualité serait totalement absente.

Or, cela pourrait aussi réduire la capacité à éprouver de l'empathie. Elle alertait déjà à propos de ce risque dans son article publié il y a 7 ans par le *New York Times*, alors même que les agents conversationnels les plus performants

auraient très loin d'égaler les capacités actuelles de ChatGPT et ses concurrents.

Immo

AVEC LE SOUTIEN DE **immobilier.ch**

Les besoins de stockage explosent

GARDE-MEUBLES Alors que de nouveaux acteurs surgissent, tel Parabox qui vient d'ouvrir un site de 1000 m² en plein centre de Genève, d'importants projets sont en train d'émerger

SERGE GUERTCHAKOFF (IMMOBILIER.CH)

Le groupe genevois Paragon se diversifie et vient d'ouvrir mi-septembre son premier Parabox, 2000 m² de surface de stockage situés à quelques mètres à peine de la gare Cornavin. Son concurrent placeB nous a confié être sur le point d'ouvrir début 2026 deux sites supplémentaires à Vernier et à Renens. Enfin, le leader du marché genevois, Secur'Storage, vient de déposer une demande d'autorisation de construire un bâtiment dédié au stockage de six niveaux (dont deux en sous-sol) à la rampe Quidort à Genève.

Evolution sociétale

Pourquoi un tel engouement pour cette activité? A ne pas confondre avec les garde-meubles gérés par des entreprises de déménagement, le *self storage* (ou self-stockage) a notamment l'avantage d'être accessible en tout temps. A l'heure où les divorces, les déménagements, les changements professionnels ou encore le décès d'un parent se multiplient, les besoins en surface de stockage prennent l'ascenseur.

AVEC LE SOUTIEN DE

Contenu soutenu financièrement par un partenaire. Réalisé par la rédaction du «Temps» ou sous sa responsabilité, avec une totale indépendance journalistique.

Voir notre charte des partenariats.



Il faut dire que l'espace devient une denrée rare. Les greniers sont une espèce menacée, tandis que les caves ont également la fâcheuse tendance à disparaître. Bref, comment faire quand on ne veut pas aller jeter à la déchetterie un beau meuble, ou que l'on n'a plus la place pour stocker des cartons de livres ou de DVD, par exemple?

Il semble que le premier *self storage* ait vu le jour en 2001 à Ecublens, à l'initiative d'Extra Self-Storage, suivi rapidement par Easystock à Denges, Zebrabox à Lausanne, Selfbox.ch à Etoy ou encore Secur'Storage à Genève. Aujourd'hui, il existe même une association spécialisée, la Swiss Self-Storage Association (3SA). Il faut dire que de nombreux acteurs sont apparus depuis.

Dernier en date, Parabox ouvert à la mi-septembre en bas du quartier des Grottes (rue des Quatre-Saisons). Deux niveaux de parking en sous-sol (-4 et -5) peinent à être loués, de quoi aiguiser l'intérêt du Groupe Paragon, actif dans la reconversion de bâtiments industriels.

Parabox mise à fond sur la numérisation et la sécurité. Le client reçoit un code pour télécharger l'application ad hoc qui va ensuite lui permettre d'ouvrir les différents portails, portes et sas, y compris celui de son box. «Si quelqu'un tente de forcer l'ouverture de votre box, vous recevez une alarme et nous également», explique Yan Grandjean, à l'origine de la mue de ce site. La mise aux normes anti-feu a pris du temps dans ce bâtiment qui avait été construit voici trente ans déjà. 400 box sont réparties sur deux niveaux, d'une

Dernière ouverture de garde-meubles en date: Parabox a ouvert à Genève un espace de 400 box à la mi-septembre en bas du quartier des Grottes. (DR)

taille qui varie entre 1 m² et 25 m². «Plus de 10% des box sont déjà louées alors qu'aucune publicité n'a été faite», se réjouit Mike Wolfson, le fondateur et directeur général du Groupe Paragon. Et les prix? «Nous pratiquons quasiment les mêmes prix que la concurrence car nous ne voulions pas lancer une guerre des prix», argue-t-il. Une surface de 5 m² coûte généralement entre 100 et 200 francs par mois, selon l'emplacement.

A chaque fois, les sites de *self storage* proposent des places de parking pour la clientèle qui transporte souvent des meubles ou des cartons. Des distributeurs de chariots sont aussi à disposition pour éviter de se froisser inutilement une vertèbre. Autre avantage de ces sites: la stabilité du taux d'humidité et de la température, de quoi attirer aussi ceux qui veulent stocker des caisses de vin.

Concurrence accrue

Parmi les nombreux acteurs du *self storage*, citons placeB qui avait été fondé à Zurich par l'ancien directeur opérationnel de Zebrabox, Terry Fehlmann. Cet acteur dispose de 56 sites à l'heure

actuelle et va en ouvrir un à Vernier (2500 m²) en mars prochain et un autre à Renens (980 m²) au printemps prochain. De quoi porter sa capacité globale à plus de 60 000 m³ (30 000 m²) de surface, ce qui correspond à 6500 box.

«Idéalement, nous cherchons des surfaces avec une hauteur sous plafond de 3 mètres, puis nous aménageons les box ensuite. Il faut que les lieux soient accessibles en voiture. Nous cherchons la centralité, en ville, pour être le plus proche possible du client», résume Tobias Kaufmann, directeur de placeB.

Comme Parabox, placeB a également développé une application qu'il suffit de télécharger pour gérer les ouvertures des portes et portails. Une façon intelligente de diminuer au maximum les frais de personnel. Parmi les nombreux atouts de la formule du *self storage*, le fait de pouvoir louer à partir d'une semaine avec certains prestataires, de pouvoir aussi changer de box très rapidement, afin d'adapter la surface à ses besoins qui peuvent évoluer très vite. Enfin, des possibilités de rabais existent entre 5 et 15% selon la durée du contrat.

Relevons que les sites sont généralement occupés à 85% deux ans après leur ouverture. Dès lors, dans ce marché encore en croissance, une consolidation des acteurs en présence est à prévoir. Des rumeurs parlent d'un possible rapprochement entre le n°1 du pays, Zebrabox, et le leader à Genève, Secur'Storage. Il faut dire que ce dernier a déposé une demande d'autorisation de construire le 16 juin dernier pour un grand bâtiment de stockage de six niveaux: quatre en surface et deux en sous-sol, pour une surface

totale de près de 5000 m². On parle d'un investissement de plus de 8 millions de francs. Il faut dire que Secur'Storage dispose à l'heure actuelle de cinq sites, majoritairement situés dans la zone du PAV (Praille-Acacias-Vernets), destinée à se transformer en nouveaux quartiers majoritairement dédiés au logement d'ici trente ans. Bref, il y a fort à parier que la vingtaine d'acteurs qui occupent ce marché finissent par fusionner progressivement, avant même, pourquoi pas, d'entrer en bourse. ■

ENTREPOSAGE

Un marché très fragmenté

Le leader suisse, Zebrabox, gère 7750 espaces de stockage répartis sur 15 sites, dont Bussigny, Lausanne, Neuchâtel, Villeneuve. Cela représenterait des surfaces de stockage d'environ 45 000 m². Juste derrière, on trouve placeB avec 56 sites en Suisse répartis dans plus de 6900 espaces de stockage. D'après leurs informations, ils escomptent disposer de près de 30 000 m² d'ici à fin 2025. Secur'Storage à Genève exploite cinq sites, soit près de 1500 box qui représentent environ 22 000 m² de surface de stockage. Autre géant en Suisse romande: le Français Flexbox qui dispose de huit sites à Lausanne et Genève, avec 20 tailles de box différentes. Il gère environ 2300 box. ■ S. G.



Retrouvez nos pages spéciales



Immobilier

avec le soutien d' **immobilier.ch**

LE TEMPS

Samedi 8 novembre

dans votre journal et sur letemps.ch/immobilier

bilier

Les courtiers se muent en influenceurs

RÉSEAUX SOCIAUX Les agences immobilières adoptent prudemment le marketing d'influence pour ne pas bouleverser un secteur résidentiel suisse attaché à la discréction. Cette évolution traduit une tendance: vendre un mode de vie, pas seulement des mètres carrés

GREGORY TESNIER (IMMOBILIER.CH)

La séduction immobilière se joue sur les réseaux sociaux. «Le marketing immobilier s'est longtemps limité à des éléments descriptifs: surface, emplacement, prix. Désormais, les agences cherchent à faire ressentir une expérience de vie: on ne se contente plus de montrer un espace, on raconte la manière dont on pourrait y habiter», observe Julien Intartaglia, professeur de marketing à la Haute Ecole de gestion Arc (HEG Arc).

Ce glissement du produit vers l'émotion correspond au «passage d'une logique de vente à une logique de désir», comparable aux phénomènes observés dans les secteurs du luxe ou du tourisme. «L'acheteur ne cherche plus seulement à acquérir une maison, mais un symbole de réussite, d'équilibre ou d'évasion», souligne l'enseignant. Dans cette perspective, chez Naef Immobilier, le directeur des ventes, Yves Cretegny, constate une nette progression de la créativité numérique. «Nos courtiers réalisent davantage de vidéos scénarisées et de prises de vues aériennes, ce qui permet de mieux valoriser les biens», explique-t-il. «La vidéo permet de percevoir un lieu avant même la visite et d'aider l'acheteur à se projeter.» Julien Intartaglia voit dans ces changements une évolution naturelle: «L'agent immobilier devient aussi créateur de contenu. Il donne un visage à la marque et met en scène son expertise.» Cette réflexion s'inscrit d'ailleurs dans un mouvement que la HEG Arc illustrera lors de sa 3e Journée du marketing expérientiel, le 4 décembre à Neuchâtel, consacrée au pouvoir du récit et de l'influence.

Le groupe Barnes Suisse, actif dans l'immobilier de prestige, mène, pour sa part, une communication continue sur les réseaux. «Nous publions quotidiennement sur LinkedIn, Instagram, Facebook et TikTok», indique Nicole Müller,



Le marketing d'influence devient de plus en plus courant dans la communication immobilière. (SIMONKR/EI/GETTY IMAGES)

«L'agent immobilier devient aussi créateur de contenu. Il donne un visage à la marque et met en scène son expertise»

JULIEN INTARTAGLIA, PROFESSEUR DE MARKETING À LA HAUTE ÉCOLE DE GESTION ARC

directrice marketing et communication de l'entreprise. «Nos courtiers disposent d'outils pour réaliser des vidéos immersives, des présentations scénarisées ou des visites virtuelles à 360°, utilisées selon la nature du bien, le public à atteindre et les besoins du mandataire.» Cet été, Barnes Suisse a aussi collaboré avec l'influenceur Zacharie Maille, suivi par plus de 400 000 personnes. Résultat: «La vidéo produite est devenue virale en moins de quarante-huit heures et a totalisé plus de 2,4 millions de vues sur Instagram et TikTok. En trois jours, notre communauté a progressé de 20%, et cette visibilité a même été reprise par la presse: un vrai coup de projecteur pour notre image.»

avec prudence. «Dans l'immobilier, la confiance reste la clé: la visibilité ne suffit pas si elle ne s'appuie pas sur de la crédibilité.» Selon lui, la transition numérique du secteur se fait d'ailleurs très progressivement: «Les jeunes courtiers ont grandi avec les codes des réseaux sociaux, tandis que les plus expérimentés s'y intéressent à leur tour. Tous les adoptent dès lors qu'ils renforcent la relation humaine plutôt que de la remplacer.» Chez Naef Immobilier, Yves Cretegny priviliege le reste la retenue et la justesse: «Nous choisissons le moyen de communication le plus adapté à chaque bien.» «Le marché suisse, ajoute-t-il, exige un accompagnement personnalisé et une vraie proximité: chaque mandat est unique; il faut tenir compte du type de bien, de la clientèle et de la région.»

Alexis Delmege prône aussi une approche pragmatique, estimant que le marché suisse «n'appelle pas une expansion démesurée du marketing d'influence». En effet, «les volumes de transactions, les budgets et la taille des communautés y sont bien plus modestes qu'en France ou aux Etats-Unis». Et de conclure: «Ici, le bouche à oreille, la réputation locale et la qualité du service demeurent des leviers bien plus puissants que la course à la visibilité.»

«Nous sommes loin d'un basculement total vers le marketing d'influence», confirme Julien Intartaglia. «Le secteur immobilier suisse reste conservateur, mais une nouvelle génération d'agents intègre naturellement les codes de la communication digitale, avec la volonté de redonner du sens aux lieux de vie qu'ils commercialisent. Dans une époque où les repères se déplacent, l'immobilier devient plus que jamais une scène symbolique: on ne cherche plus seulement un toit, mais un récit auquel s'identifier.» Décrire un bien, c'est déjà ouvrir les portes à l'imaginaire. Et, dans un marché où l'émotion guide en partie la décision, la frontière entre courtier et conteur n'a jamais été aussi poreuse. ■

PUBLICITÉ

immobilier.ch



L'adresse de votre adresse

Pour les futurs propriétaires qui ne veulent rien manquer.

MARIE-PIERRE GENECAND

Il avait pour habitude de dire: «Dur, mais juste.» C'est d'ailleurs l'épitaphe que ses parents et ses deux frères ont choisie pour orner sa tombe. Santiago, 20 ans, travaillait dans une école pour enfants autistes, avait plein d'amis et jouait au rugby. Un garçon solaire, bien dans sa peau et volontiers taquin avec les siens. Dans la nuit du 30 au 31 mai 2020, en rentrant chez lui, à Céliney, le jeune homme, fatigué et alcoolisé, a perdu la maîtrise de son scooter et percute un panneau de signalisation. Malgré une opération de plusieurs heures aux HUG, le jeune homme n'a pas survécu.

Dans *Sans se dire au revoir*, un ouvrage publié à compte d'auteur et disponible dans plusieurs librairies locales*, son père, Luis Mariné, raconte le long chemin du deuil qui a suivi cette brutale disparition. Et si ce témoignage est particulier, c'est que le conseiller financier ne jargonne pas. Il rend hommage à ce qui l'a aidé: les larmes, l'humour, la cohésion familiale, les amis les plus proches appelés «les Topissimes», l'intimité conjugale et, surtout, l'idée qu'il faut toujours avancer, ne pas se victimiser. Mais il évoque aussi - et parfois crûment - ce qui ne l'a pas aidé: les commentaires inappropriés, l'idée d'une justice divine et sa banque qui l'a viré. Plus que la vérité universelle sur la mort d'un enfant, ce père ravagé énonce «sa» vérité et son récit frappe par sa sincérité.

Le dimanche le plus long

Bon à savoir. Ne jamais dire à des parents endeuillés: «Le pire dans la vie, c'est de perdre un enfant» ou «ce qu'il y a de plus terrible, c'est que ton enfant meure». Même si ces phrases semblent légitimes, elles ont flingué Luis. «Pourquoi me dire ça à moi qui viens précisément de perdre mon fils? Quel intérêt? Je suppose que ces gens essaient d'exprimer de l'empathie, mais en réalité, tout ce qu'ils font, c'est me renvoyer violemment à l'horreur que je vis déjà.»

L'horreur, oui, d'un dimanche matin ensoleillé et serein à Céliney, le 31 mai 2020, qui se transforme en cauchemar dès l'appel du médecin. Sans parler de mort - Santiago est encore sur la table d'opération -, les mots du spécialiste disent déjà la gravité extrême de l'accident et Soledad, épouse de Luis et mère de Santiago, s'effondre instantanément. Il a pourtant fallu se recomposer, se rassembler, se rendre à Genève, à l'hôpital situé à 16 kilomètres du domicile, un trajet en voiture émaillé d'une crise que Luis qualifie de «folie pure», appeler les frères aînés de Santiago, attendre le verdict final en famille, puis prévenir les amis avec tact, ces amis qui sont les derniers

Les larmes

Deuils en pagaille, donc, mais aussi flots de chaleur humaine qui amènent Luis à constater: «Ces jours ont été extraordinaires.

L'amour flottait partout dans l'air. C'est la première fois de ma vie où je me suis senti entièrement libéré de toutes les préoccupations inutiles.»

C'est que les meilleurs potes de Santiago ont aussi spontanément organisé un cortège sur les lieux du drame. Et enfin la petite amie, inconnue au bataillon, car trop récente dans l'histoire du jeune homme, s'est jointe aux pleurs de la famille.

qui exercent la souffrance, la tristesse, le chagrin. Après une bonne séance de larmes, on se sent vidé, apaisé, comme si on avait tout donné de l'intérieur.»

De la même manière, incarnée, le père de famille a très vite eu recours à l'humour, «cette bouée de sauvetage partagée entre tous qui nous aidait à relativiser». Quand, une des premières nuits après l'accident, sa femme, bouleversée, est allée se coucher dans

niel!» Avec Sole, nous avons ri devant l'absurdité de cette image.»

Rester acteurs du drame

L'occasion de relever que, vu les immenses dégâts causés par l'accident, la famille n'a pas vu Santiago mort. Une décision prise à l'unisson, mais qui n'a pas aidé le père dans la gestion de ses hallucinations. «Pendant longtemps, endormi ou réveillé, je voyais Santiago partout.» On l'a dit, ce récit a le mérite d'être cash, de ne rien censurer. Car, plus que tout, Luis et les siens ont voulu rester acteurs du drame et vaillants face à l'adversité. Donc lucides aussi et parfois sans pitié.

Comme en témoigne le chapitre intitulé «Perles noires» et consacré aux phrases assassines ou aux attitudes sans gêne. Ce voisin qui, apportant un plat de soutien, déclare, plein de consommation: «Le pire est à venir.» Ou ces convives un peu trop détendus qui, les jours après le décès, ont ri et blagué à la maison, comme si de rien n'était.

Ou encore les connaissances croyantes qui invitent la famille (très athée!) à s'en remettre à Dieu en invoquant, parfois, la justice

divine. Ce qui a eu le don de rendre Luis fou. Pour lui, il n'y a «ni justice, ni volonté divines» et «non, le temps ne fait pas son œuvre». Sa réparation et la réparation des siens, l'auteur l'attribue à une attitude combative - un pied devant l'autre - et à des thérapies, individuelles ou collective.

Mais aussi à Soledad, son épouse, psychologue et thérapeute. «Je suis profondément reconnaissant d'avoir pu compter sur son soutien pour affronter une douleur d'une telle ampleur. Au début, personne ne peut consoler personne, mais nous avons souffert ensemble.» Puis, très vite, le couple a retrouvé le chemin de l'intimité. «Dans tout ce que j'ai lu, écouté ou vu sur le deuil, personne ne parle de sexe. Je voudrais partager l'importance qu'a eue, pour notre couple, le fait de retrouver la sexualité. Le sexe est la vie, il nous connecte à elle. Il s'oppose à la tristesse, à la souffrance, ou pire encore, à la dépression, qui sont toutes des pulsions de mort.»

Licencié en plein chagrin

Mais ce fut un défi. «Souvent, nous finissions tous les deux en pleurs, il semblait impossible de se connecter au plaisir. C'était comme un manque de respect, une trahison.» Et puis, le couple s'est ressoudé autour d'une volonté de vivre et de reprendre en main les rênes du présent. «Cette mer de chagrin» a été encore alimentée par deux coups durs, poursuit Luis. Le licenciement que la banque lui a intimé en 2022, alors qu'il avait repris le travail deux semaines après l'accident. Et un contrôle de police pour alcoolémie inutilement violent et qu'il raconte très bien.

Néanmoins, l'auteur, qui cherche toujours l'équilibre, relève aussi deux sujets de gratitude dans cette douloureuse traversée. Le premier, il le dit sans fard, c'est que l'accident de son fils n'a pas été provoqué par un tiers. Si Santiago avait été tué par un chauffard, le père aurait encore ajouté la colère à son tsunami intérieur. Et le second sujet de relative réjouissance, c'est que la disparition de son fils l'a rapproché de la mort. «Tu as rendu la mort plus douce, plus naturelle, presque bienveillante», écrit Luis dans un poème qu'il a adressé à son fils en août 2023. Il précise sa pensée à la fin de l'ouvrage. «Aujourd'hui, je dirais que je ressens même une attirance pour ce mystère. Cela ne signifie pas que j'envisage de partir volontairement, loin de là. Mais cette proximité nouvelle m'apaise.» Une proximité qui est le dernier cadeau de ce fils décédé à un père transformé. ■

* Luis Mariné, «*Sans se dire au revoir*, 2025. L'ouvrage est disponible aux librairies du Boulevard et Delphica à Genève, à Payot à Nyon et à la librairie Un Jour, Une Veille, à Saint-Julien-en-Genevois (France).



(ELORRI CHARRITON POUR LE TEMPS)

Après la mort de Santi, 20 ans, un deuil sans fard

LIVRE En mai 2020, Santiago Mariné meurt dans un accident de scooter à Céliney, aux confins de Genève. Cinq ans après, à l'occasion de la Toussaint, Luis, son père, publie un récit où, dans cette terrible épreuve, il établit ce qui a aidé sa famille et ce qui ne l'a pas aidée

Le dimanche le plus long

Bon à savoir. Ne jamais dire à des parents endeuillés: «Le pire dans la vie, c'est de perdre un enfant» ou «ce qu'il y a de plus terrible, c'est que ton enfant meure». Même si ces phrases semblent légitimes, elles ont flingué Luis. «Pourquoi me dire ça à moi qui viens précisément de perdre mon fils? Quel intérêt? Je suppose que ces gens essaient d'exprimer de l'empathie, mais en réalité, tout ce qu'ils font, c'est me renvoyer violemment à l'horreur que je vis déjà.»

L'horreur, oui, d'un dimanche matin ensoleillé et serein à Céliney, le 31 mai 2020, qui se transforme en cauchemar dès l'appel du médecin. Sans parler de mort - Santiago est encore sur la table d'opération -, les mots du spécialiste disent déjà la gravité extrême de l'accident et Soledad, épouse de Luis et mère de Santiago, s'effondre instantanément. Il a pourtant fallu se recomposer, se rassembler, se rendre à Genève, à l'hôpital situé à 16 kilomètres du domicile, un trajet en voiture émaillé d'une crise que Luis qualifie de «folie pure», appeler les frères aînés de Santiago, attendre le verdict final en famille, puis prévenir les amis avec tact, ces amis qui sont les derniers

Les larmes

Deuils en pagaille, donc, mais aussi flots de chaleur humaine qui amènent Luis à constater: «Ces jours ont été extraordinaires.

«Pleurer a été et reste une façon de relâcher cette pression insupportable qu'exercent la souffrance, la tristesse, le chagrin»

LUIS MARINÉ, PÈRE DE SANTI

Les larmes. C'est un sujet récurrent dans le témoignage. Luis confie avoir pleuré «tous les jours pendant deux mois et demi» après l'accident. Sous la douche, dans la voiture, entre deux séances de travail. Et même en dormant. «Pleurer a été et reste une façon de relâcher cette pression insupportable

le lit de Santiago, son époux, au réveil, lui a lancé: «Je savais bien qu'un jour je te trouverais dans le lit d'un autre homme!» Pareil dans la crypte glacée. «Je me suis adressé au cercueil et j'ai dit: «Santi, je t'en supplie, arrête de nous assommer avec ce froid, tu vas tous nous tuer d'une pneumo-

Rachida Dati fustige la «sous-estimation» des risques d'intrusion au Louvre

PARIS La ministre de la Culture a critiqué les protocoles «obsolètes» du musée vis-à-vis de la sécurité et promis des «mesures d'urgence»

AFP

Des protocoles «obsolètes» et une «sous-estimation chronique» des risques: Rachida Dati a dévoilé hier les premières conclusions de l'enquête administrative lancée après le casse du Louvre et promis des «mesures d'urgence» avant la fin

de l'année pour tenter de sécuriser les abords du musée. «Ça fait plus de vingt ans que les risques d'intrusion et de vol ont été structurellement sous-estimés» au Louvre, a estimé la ministre de la Culture sur TF1, près de deux semaines après le spectaculaire cambriolage du musée le plus visité au monde. «On ne peut pas continuer comme ça», a-t-elle ajouté.

Rachida Dati a expliqué fonder son diagnostic sur les premières conclusions de l'enquête administrative lancée au lendemain du cambriolage, au cours duquel huit

joyaux de la Couronne d'une valeur estimée à 88 millions d'euros ont été dérobés en plein jour par un commando de quatre malfrateurs. Les bijoux restent introuvables. Selon la ministre, ce rapport provisoire de l'Inspection générale des affaires culturelles (IGAC) a mis en lumière une «sous-estimation chronique, structurelle, du risque intrusion et vol» par le musée, «un sous-équipement des dispositifs de sécurité», une gouvernance «pas adaptée» et des protocoles de réaction aux vols et intrusions «totalement obsolètes». Tout en

réaffirmant que les dispositifs de sécurité à l'intérieur du Louvre avaient fonctionné le jour du casse, la ministre a annoncé des mesures pour répondre à une «faille sécuritaire majeure» à l'extérieur du musée.

«Nous allons mettre des dispositifs anti-voitures-béliers, anti-intrusion», a-t-elle annoncé sans plus de détails, assurant que ces nouvelles installations seraient en place «avant la fin de l'année». Le jour du casse, les quatre malfrateurs avaient pu garer un camion-élévateur au pied du musée, permettant à deux d'entre eux de

se hisser avec une nacelle jusqu'à la galerie d'Apollon où sont conservés les joyaux de la Couronne. Sous une intense pression depuis ce cambriolage à la portée planétaire, la présidente du Louvre, Laurence des Cars, avait expliqué la semaine dernière que le renforcement de la sécurité extérieure du Louvre était déjà dans les tuyaux et que le premier des équipements «anti-béliers» préconisés fin 2023 par la Préfecture de police était en cours de pose. Elle avait aussi proposé d'empêcher le stationnement des véhicules aux abords du musée. ■

CONTENU PARTENAIRE Zürich,
Switzerland.

Zurich, l'art du temps partagé

Entre lac et ruelles pavées, Zurich s'impose comme une destination idéale pour vivre une parenthèse entre amis. A mi-chemin entre effervescence urbaine et douceur de vivre, la métropole alémanique invite à se reconnecter à l'essentiel

Il y a les lunes de miel classiques, faites de cocotiers et de plages lointaines. Et puis il y a les Frienymoon – ces escapades organisées dans l'idée de célébrer les liens de l'amitié, le temps d'un voyage à deux ou à plusieurs. Cette manière nouvelle de voyager repose sur une envie simple: se retrouver entre amis pour rire, bien manger, flâner. En quelques mots, pour profiter de la vie. Et dans cette optique, Zurich, capitale économique de la Suisse mais aussi et surtout ville d'eau et de lumière, en est le terrain parfait.

Ici, le quotidien est rythmé par une douce effervescence qui invite le visiteur à profiter autant des animations de la vie citadine, de la nature omniprésente dans l'urbanisme de la ville que de ses multiples atouts culturels et gastronomiques. Toujours à proximité, le lac scintille à quelques pas des rues commerçantes tandis que les terrasses s'animent dès la fin de l'après-midi pour profiter d'un verre entre amis. Dans une ambiance à la fois cosmopolite et chaleureuse, Zurich incite à savourer un art de vivre qui mêle design, nature et plaisir des sens.

La ville où tout se partage

Autre qualité essentielle de Zurich à mentionner d'emblée, la ville fait partie de ces destinations qui se découvrent à pied, au fil de ses quartiers contrastés. Dans la vieille ville, les ruelles pavées débouchent sur des places intimes bordées de cafés. A deux pas, la Bahnhofstrasse déroule ses vitrines élégantes et ses enseignes raffinées. Plus loin, les anciennes zones industrielles se sont transformées en espaces de création, de gastronomie et de vie nocturne à découvrir absolument.

Zurich incite à savourer un art de vivre qui mêle design, nature et plaisir des sens

Pour un week-end de Frienymoon, la clé réside dans la légèreté: se promener sans plan précis pour se laisser surprendre, flâner au bord de la Limmat, s'arrêter pour un café face au lac. Si Zurich invite à la baignade en été et aux croisières au couver du soleil, la ville séduit également en automne et en hiver grâce à son offre culturelle. Autant d'expériences qui participent à son charme unique.

Saveurs complices

Voyager à deux ou entre amis, c'est aussi et surtout partager une bonne table. Et dans ce sens, Zurich brille par sa diversité gastronomique, entre tradition et audace. On y trouve aussi bien des restaurants cultes, qui racontent l'histoire de la ville, que des adresses typiquement zuri-choises où déguster des spécialités locales dans une ambiance conviviale, mais aussi des tables étoilées Michelin pour célébrer une occasion particulière. Parmi les restaurants branchés, on se régalerai notamment chez Alba Sourdough Pizza, The Artisan, Bauernschänke ou encore Osso. Tandis que The Restaurant, Igniv Zurich mais aussi Widder Restaurant comptent chacun deux étoiles au Guide Michelin.

Pour les amateurs de découvertes, les cafés chaleureux et les brunchs gourmands offrent une parenthèse des plus appréciées entre deux balades par exemple. Certains lieux combinent par ailleurs art, musique et cuisine, tandis que d'autres misent plus sur un aspect culinaire authentique



Zurich, capitale économique de la Suisse mais aussi et surtout ville d'eau et de lumière. (MAXIM MOSKALENKO/ZÜRICH TOURISME)

pour déguster un pain grillé et un café soigneusement torréfié. Durant l'approche de la saison froide, Café & Conditorei 1842, Sprüngli ou encore Henrici constituent autant de bonnes adresses dans lesquelles se retrouver autour d'une boisson chaude et de confiseries.

Le soir venu, les bars à vins et les bars à cocktails s'animent pour prendre le relais. Autant de lieux dans lesquels venir savourer des grands crus suisses, des créations audacieuses ou encore des cocktails classiques revisités, le tout dans une atmosphère détendue et élégante. Bar am Wasser, pour son style charmant, Cinchona Bar, pour son atmosphère urbaine, ou encore Clouds Bar, pour sa vue époustouflante, ne représentent qu'une infime sélection de lieux parmi la vaste offre que compte la ville en matière de bars branchés.

Et pour celles et ceux qui privilient une approche responsable, voire engagée, Zurich abrite aussi une scène végétarienne et végétalienne foisonnante, ainsi qu'une offre durable et locale en pleine expansion. L'art de bien manger s'y conjugue désormais avec celui de consommer autrement, en adéquation avec les promesses d'une gastronomie durable qui prend en compte la dimension écologique et environnementale. Parmi ce type d'établissements, Roots, Veganitas ou encore Swing Kitchen permettent aux gourmands soucieux de l'environnement de déguster des burgers végans et d'autres plats frais végétaliens.

Bien dormir, mieux se retrouver

Parce qu'un séjour réussi passe aussi par un certain niveau de confort, Zurich propose également une vaste palette d'hébergements à la mesure de toutes les envies.

Les hôtels design séduisent par leur esthétique soignée et leur attention au détail; outre les établissements 25hours Hotel, on peut aussi mentionner l'Hotel Greulich dans ce créneau. Les boutiques-hôtels, souvent installés dans d'anciens bâtiments rénovés, offrent un charme plus intime et personnalisé comme l'Alma Hotel et l'Hotel Helvetia. Enfin, pour celles et ceux qui souhaiteraient vivre une expérience tout en douceur, les hôtels bien-être et les spas invitent à ralentir le rythme, entre massages, piscines panoramiques et petits-déjeuners servis au bord de l'eau. Le B2 Hotel ou The Dolder Grand offrent ce type d'expériences.

Et si l'on préfère voyager léger, la ville compte également des hébergements plus abordables, sans sacrifier le confort ni la convivialité. Chacun peut y trouver son équilibre, selon l'esprit et l'ambiance de son voyage.

Petits plaisirs à deux

Au-delà des visites et des repas, Zurich se savoure et se découvre dans sa multitude de petits détails à ne pas manquer. Un détour par les magasins durables et les labels zurichoises permet par exemple de rapporter un souvenir éthique et élégant – vêtements, artisanat local ou produits gourmets. La promenade du bord du lac, les parcs ombragés, les musées d'art moderne ou les apéros en terrasse tissent le fil d'un séjour rythmé par une douceur de vivre alémanique qui n'a rien à envier à la dolce vita latine. Parmi la vaste offre culturelle et les nombreuses expositions

actuelles à ne pas manquer, mentionnons notamment le Museum für Gestaltung, le Pavillon Le Corbusier, sans oublier le Kunsthaus Zurich.

La ville invite à vivre le moment présent, à se laisser surprendre par un point de vue, une ambiance, une adresse. C'est une destination où la qualité du temps prime sur la quantité d'activités. Et c'est sans doute là que Zurich révèle son vrai visage: une ville qui inspire la connexion, la simplicité et la joie d'être ensemble.

En conjuguant dynamisme urbain, gastronomie inventive, bien-être et conscience durable, Zurich incarne l'équilibre parfait entre vitalité et sérénité. Que l'on y vienne pour célébrer une amitié, un amour naissant ou simplement une parenthèse dans le quotidien, la ville offre un cadre idéal pour une Frienymoon réussie. Plus qu'une destination, Zurich devient une expérience: celle de se retrouver, de partager et de savourer l'instant. Ici, le temps n'est pas un luxe, c'est un art de vivre. ■ Thomas Pfefferlé

Gagnez un week-end Frienymoon à Zurich

Pour profiter des charmes de Zurich entre amis, Zurich Tourisme organise un concours permettant de gagner une nuitée pour deux personnes, petit-déjeuner compris, parmi deux établissements du groupe 25hours Hotels, un repas au restaurant Osso, des entrées au Keen Wellbeing ainsi que des Zurich Card donnant accès gratuitement aux transports publics avec des entrées dans de nombreux musées. ■

Participation et modalités sur zuerich.com/amis



CONTENU PARTENAIRE

Contenu produit et commercialisé pour un partenaire.
Réalisé indépendamment de la rédaction du «Temps». Voir notre charte des partenariats.



«Quand on ne gagne pas, ça fait toujours des vagues»

HOCKEY Patron du CP Berne depuis 1998, où il a fêté six titres nationaux, Marc Lüthi est l'un des plus puissants dirigeants du sport suisse. Il évoque son brillant parcours personnel et l'insuccès tenace dans lequel est tombé son club

PROPOS RECUEILLIS PAR SIMON MEIER, BERNE

Les monuments sont aussi faits pour vaciller. Le grand CP Berne a des patins d'argile, végète au fond du classement de National League de hockey sur glace, et même son guide, qui vit sa 28e saison de CEO, ne semble plus trouver la solution – alors il délègue, en vain pour l'heure. Marc Lüthi, rencontré cette semaine, garde espoir et bonne humeur. Dans un excellent français, avec les sombres gradins de l'ex-Allmend en toile de fond, le dirigeant met des mots sur la traversée du désert: depuis le dernier de ses 16 titres de champion en 2019, son «SCB» n'a plus remporté la moindre série de play-off. Insupportable, à l'échelle d'une telle institution, que ne toise que le HC Davos dans les annales de la discipline. Mais Marc Lüthi donne l'impression de tout supporter.

On a trouvé du positif dans la sinistrose: on ne doit plus trop vous appeler le «roi de Berne», ces temps... Non, en effet. Et c'est vrai que je n'ai jamais aimé ce surnom. Mais je n'ai rien contre le succès et j'aimerais bien que nous retrouvions cette notion, surtout sur la glace. Pour le moment, les choses ne se passent pas du tout comme nous l'avions espéré, cette saison. Et quand le CP Berne ne gagne pas, ça fait toujours des vagues.

Il faudrait plutôt parler d'un tsunami, depuis 2019, non? Il ne faut jamais oublier les effets de la pandémie de

INTERVIEW

2020. Contrairement à d'autres clubs, qui ont des mécènes derrière eux, notre organisation a pour ainsi dire dû se mettre en mode survie. Grâce à la restauration, notre chiffre d'affaires s'élevait à 65 millions. Mais depuis, avec le télétravail qui fait que les gens sortent moins manger à midi, nous ne pouvons plus dégager les mêmes sommes – on en est à 58-59 millions et, en termes de bénéfices, il nous en manque un, de million. Depuis trois ans, on devrait être de retour, mais les choses prennent plus de temps que nous le pensions. Avec [l'entraîneur] Jussi Tapola, nous avons été cinquièmes puis troisièmes du championnat ces deux dernières années, mais nous avons perdu en quarts de finale des play-off. En ce début de saison, rien n'a fonctionné, et l'entraîneur a malheureusement perdu l'équipe [il a été licencié et remplacé par le Danois Heinz Ehlers]. De toute façon, il ne faut jamais arrêter de travailler, et continuer à croire que nous retrouverons les sommets. Moi, j'en suis convaincu.

Revenons au «roi de Berne». Ça fait quoi d'être à ce point la figure d'un club? Ce que les journalistes écrivent sur moi, ça m'est vraiment égal, même si c'est négatif. Mais je n'aime pas du tout qu'on dise ou qu'on écrive que notre organisation est bête ou pas assez performante. Moi, je ne suis pas important. Le club, oui. Qu'on me traite de roi ou d'idiot, j'essaie de ne pas prendre les choses au sérieux. Il faut conserver sa ligne et faire en sorte de pou-



Une effigie géante de Marc Lüthi brandie par les supporters du SCB pour le remercier de ses services en tant que directeur général. (BERNE, 16 SEPTEMBRE 2022/PETER KLAUNZER/KEYSTONE)

voir se dire bonjour sans voir un sale type, le matin, en se regardant dans la glace.

Le «SCB» a longtemps été vu comme une monarchie, où une seule personne prenait toutes les décisions... Ça a sûrement été le cas. Mais depuis... quelques années, nous sommes vraiment entrés en démocratie. Moi, je vais arrêter un jour, il faut de nouvelles personnes pour prendre les responsabilités. L'idée est que ces gens aient maintenant la possibilité de commettre des erreurs dans mon ombre. C'est ce que nous sommes en train de faire. Nous ne commettons pas de grandes erreurs, mais il y en a.

Laquelle regrettez-vous le plus, depuis 2020? Notre plus grande faute, c'est de ne pas avoir été capables de pro-



«Au départ, c'était du pur business, mais j'ai appris à adorer le jeu»

longer le contrat d'Austin Czarnik [meilleur compteur du CP Berne lors de la saison régulière 2024-2025], parti à Lausanne.

A propos, quel regard portez-vous sur la montée en puissance des clubs romands, depuis une décennie? Avec la Fondation Wilsdorf et son savoir-faire, Genève travaille bien. A Lausanne, depuis que Monsieur Finger [Gregory, actionnaire unique] a eu la décence de mettre [l'ancien actionnaire minoritaire et chef opérationnel] Petr Svoboda dehors, il y a de beaux progrès. Ces deux organisations ont suffisamment d'argent pour régater, à l'image de Fribourg, qui a aussi très bien travaillé ces dernières années. Cela dit, l'an passé contre Gottéron, je ne comprends toujours pas comment nous avons pu être d'une telle bêtise. Quand tu

es mené 3-1 en quarts de finale et que tu reviens à 3-3, tu n'as pas le droit de réaliser ton pire match de la saison lors de l'acte VII.

La séparation des pouvoirs que vous évoquez vous en a-t-elle fait perdre? Du pouvoir? Moi? Non, je ne pense pas.

Et après avoir été tant adulé, manquez-vous d'amour? (Il éclate de rire.) Non, j'ai le sentiment que ma femme m'aime toujours – c'est l'essentiel. Au sein de l'organisation, je ne suis pas là pour être aimé, mais pour avoir du succès.

Les 17 000 personnes – un peu moins en ce moment – qui garnissent les tribunes, qu'est-ce que ça fait de les avoir sur le dos? Ça critique, c'est normal. Quand j'ai commencé en

PUBLICITE

NEWSLETTER

Le Vestiaire

Le sport sous toutes ses coutures à découvrir dans notre newsletter hebdomadaire.

Tous les lundis, nos journalistes racontent le sport dans une newsletter dédiée. Enquêtes, analyses, reportages... Le Temps vous propose son regard sur l'actualité sportive suisse et internationale.



Inscrivez-vous dès maintenant en scannant le code QR ou sur [LeTemps.ch](#)



LeTemps.ch



c'est faux. A mes yeux, c'est un grand tacticien, très expérimenté, qui sait trouver la bonne formule en fonction de son effectif. Et pour le moment, personne ne s'intéresse à la notion de spectacle. Tout le monde veut des points.

Avez-vous songé à partir, un jour? La première fois où j'ai pensé qu'il fallait partir, c'était en 2002, je pense. Il y a toujours des situations où tu as l'impression qu'il est temps de tourner la page. Maintenant, les choses sont claires. J'ai 64 ans et j'aimerais me retirer dans deux ou trois ans, après avoir préparé la relève pour les vingt prochaines années. Après, je vais sûrement rester dans le club, mais au conseil d'administration, avec un dernier projet qui sera peut-être la nouvelle arena.

Où en êtes-vous de ce projet? L'objectif est de l'avoir pour le centième anniversaire du club, en 2031. L'idée devrait consister à reconstruire une patinoire de 15000 places à l'intérieur des murs déjà existants, un peu comme ils l'ont fait à Fribourg.

Quelle est votre participation financière dans le club? C'est secret. Je suis actionnaire, mais à quelle hauteur, je n'en parle pas.

Si vous repensez au jeune homme arrivé ici en 1998, qu'est-ce que ça vous inspire? C'est en qualité d'associé avec Erwin Gross, d'IMS Marketing, alors l'agence du «SCB», que j'ai eu l'occasion d'y entrer. Le président ne pouvait plus nous payer et nous a alors demandé si l'un de nous pouvait diriger le club. Cela a été moi, et Erwin a gardé la boîte. Au début, c'était l'horreur, on était presque morts, avec plus de 10 millions de dettes. On a bossé et trouvé des solutions pour grandir.

L'économie, c'est votre domaine. Mais l'amour du hockey, d'où vous vient-il? Quand j'ai commencé à travailler au CP Berne, j'avais vu un seul match de toute ma vie. Aujourd'hui, j'en suis à un peu plus de 2000. Au départ, c'était du pur business, mais j'ai appris à adorer le jeu.

Economie et passion, en général, ne font pas bon ménage. La fièvre a-t-elle un jour menacé de vous faire perdre la tête? Non. J'ai toujours dit: si tu perds dans le sport, tu es déçu, les fans aussi, mais personne n'est mort. Si tu perds ton argent comme un idiot, si tu es dans les chiffres très rouges, alors là, tu es mort. En sport, on peut toujours corriger les choses. Avec les chiffres, non – ou alors c'est beaucoup plus compliqué. J'ai donc toujours considéré qu'il y avait d'abord le business. On fait tout sur ce plan-là pour nous permettre de jouer le mieux possible au hockey sur glace. Vous vous souvenez, à l'époque, quand les amis de Credit Suisse ont essayé de reprendre GC? Ils ont perdu 60 millions en trois ans. Je ne veux plus jamais connaître la situation de 1998, où nous étions presque en faillite.

Votre plus grande fierté, en 28 saisons? Même si on ressemble un peu au Titanic en ce moment, même si le club n'a plus la même agilité que par le passé pour trouver des solutions, la grande fierté, pour moi, c'est la cohésion avec laquelle tout le monde a toujours travaillé.

Pour finir, levons un mystère. Vos parents vous ont prénommé Markus. Quand et pourquoi êtes-vous devenu Marc? Lorsque je faisais mon apprentissage d'employé de commerce, chez Merkur AG à Berne, la cheffe de mon département, une dame assez âgée, ne cessait de crier mon prénom dans tout le bureau [il lance un insupportable et suraigu «Maaarkuuuuus»]. Je détestais ça, je n'en pouvais plus, d'autant que tout le monde reprenait le truc. Alors j'ai décidé de changer. Même dans le registre du commerce, c'est marqué «Lüthi Markus, nommé Marc». Voilà, à l'origine, il y a une voix. ■

1998, nous étions dans le même type de situation que lors de la pandémie. On a travaillé pour s'en sortir et là, on recommence. J'aime les défis, quand on bosse pour progresser. Sur le chemin, il y a des creux, ça fait partie de notre sport. En vingt-sept ans, j'ai reçu une pile de lettres comme ça [il lève le bras au maximum], avec plein de compliments et de critiques, parfois adressés par les mêmes auteurs. On est dans le show-business, nous sommes des dealers d'émotions – positives ou négatives. Mais tant que les gens m'écrivent, quel que soit le contenu, cela signifie qu'ils ont le CP Berne en tête.

«Je ne comprends toujours pas comment nous avons pu être d'une telle bêtise l'an passé contre Gottéron»

«La seule chose qui est immuable, c'est le changement», philosophait Héraclite. La phrase colle bien au club, qui a utilisé huit entraîneurs et cinq directeurs sportifs depuis 2019... Même durant la période où nous avons remporté cinq titres de champion [entre 2010 et 2019], il y avait souvent du changement. Ça faisait partie de notre philosophie, c'était une manière de maintenir le club sous pression.

Elle est grande, désormais, pour le directeur sportif Martin Plüss, son collaborateur Diego Piceci et le nouvel entraîneur Heinz Ehlers, réputé pour sa rigueur et son jeu peu joyeux. Sont-ils les hommes de la situation? Martin a été un joueur exemplaire, il s'est formé à ses nouvelles fonctions et c'est un super type, dont je suis convaincu qu'il conviendra à notre organisation. Quant à Ehlers, quand on le surnomme «béton Heinz»,

c'est faux. A mes yeux, c'est un grand tacticien, très expérimenté, qui sait trouver la bonne formule en fonction de son effectif. Et pour le moment, personne ne s'intéresse à la notion de spectacle. Tout le monde veut des points.

MAIS ENCORE

Young Boys change d'entraîneur

Cinquième de Super League et éliminé en Coupe de Suisse, Young Boys a choisi de se séparer de son entraîneur, Giorgio Contini, qui était arrivé en décembre 2024 en provenance de l'équipe nationale. L'ancien assistant de Murat Yakin est remplacé par Gerardo Séoane, qui avait déjà entraîné YB avec succès (quatre titres) entre 2018 et 2021, avant de connaître des expériences mitigées en Bundesliga. Tenu en échec jeudi soir à Zurich contre Grasshopper (3-3), YB reçoit le FC Bâle dimanche après-midi au Wankdorf. (LT)

■



LAURENT FAVRE

En dilettante

Le sourire de Pia

Mardi soir, lors du match Ecosse-Suisse à Dunfermline, un ballon sorti du terrain a longé la ligne de touche, à environ un mètre du sol. Il est arrivé à hauteur de Pia Sundhage, la sélectionneuse de la Nati, qui a alors cédé à une impérieuse nécessité que les anciens footballeurs relégués par l'âge sur le banc de touche, voire devant leur poste de télévision, ont immédiatement reconnu et partagé: toucher le ballon. Pour stopper sa course, bien sûr, mais plus intérieurement et plus fondamentalement pour participer au jeu. Et donc en respectant le premier commandement de la Table de la Loi du football: uniquement avec le pied.

Les circonstances de l'instant, fruit d'une analyse qu'un ordinateur ferait au terme de millions de calculs mathématiques, incitèrent Pia Sundhage à se pencher vers l'avant, en appui sur son pied gauche, de manière à libérer sa hanche droite et à maintenir son équilibre. Elle a plié son genou droit et levé sa jambe vers l'arrière en poussant son talon vers l'extérieur. La manœuvre, répertoriée dans le jargon du football sous l'appellation d'«aile de pigeon», a pour but d'offrir la plus grande surface de contact possible au ballon.

L'inconfort de la posture, le bas degré d'habileté de ladite surface – la partie

extérieure du pied, celle qui ne sert ordinairement qu'à bloquer une porte d'ascenseur qui se referme –, suggère d'emblée le côté aléatoire, pour ne pas dire aventureux, de la tâche. Pourtant, Pia Sundhage réussit un toucher de balle parfait. L'objet du désir rebondit mollement devant elle, s'affaissant aussi docilement qu'un chien bien dressé. En toute décontraction, elle enchaîna avec un léger contrôle du pied gauche (puisque parfaitement coordonné, elle s'était remise d'aplomb dans le prolongement de son mouvement) quiacheva son triomphe: la balle était là, domestiquée, prête à être jouée.

Son intégration au jeu s'est arrêtée là mais Pia Sundhage n'a pas pu s'empêcher d'esquisser un sourire, de satisfaction et de fierté mélangées. Il y a tout le football dans ce petit sourire. La joie de redevenir joueuse, celle que l'on ne cesse jamais d'être au fond de son cœur. Des premiers pas du bambin qui s'aventure vers le monde aux derniers, redevenus incertains, du grand âge, le bonheur de taper dans un ballon (ou à défaut, un caillou) ne nous quitte pas. C'est un appel aussi irrésistible que de sauter à pieds joints dans une flaue pour un enfant correctement éduqué. La même voix intérieure commande à l'adulte pressé qui passe de dévier de sa trajectoire et de salir ses souliers vernis pour renvoyer la balle aux enfants qui jouent dans le square, en s'efforçant de soigner le style.

Le sourire de Pia comprenait une autre dimension: la satisfaction d'avoir réussi le geste le plus difficile du football, l'un des sports les plus techniques et complexes qui soient. S'il n'a pas le prestige de la «bicyclette» (ou «retourné»), plus spectaculaire mais très surcotée – brisons un mythe: ce n'est pas très difficile à faire, le contrôle amorti aérien mobilise bien plus d'aptitudes. Aux notions de coordination et de perception dans l'espace, il ajoute une indispensable compétence sensorielle. Il ne s'agit pas seulement de frapper le ballon mais de l'accompagner, de manière à le freiner. Ni trop, ni trop peu. C'est une question de doigté et vous remarquerez qu'il n'y a pas d'équivalent dans la langue française pour les orteils. Entre un ballon parfaitement rond et un pied, plus exactement un cou du pied, irrégulièrement bombé, le mariage est fugace, l'union vouée à l'échec. C'est une caresse avec la partie la plus osseuse et la moins sensible du corps. Un exercice très subtil, qui ne s'acquiert qu'avec des dizaines d'heures de pratique. Essayez donc de cerner une joue avec votre genou... ■

Le tennis, l'amorti bien fait est un coup d'estoc. Il achève quelque chose, le point, et parfois l'adversaire. Au football, il est un commencement, la porte ouverte sur le champ des possibles. C'est pour cela que l'amorti parfait ne laisse pas le ballon collé au pied, comme le font les jongleurs de cirque ou les amateurs de freestyle. Dans le vrai football, l'amorti prépare l'action suivante, le ballon doit terminer sa course à une circonférence du pied, afin que son maître puisse le retoucher sur l'appui suivant.

C'est donc pour cela que ce geste permet au premier coup d'œil de juger de la qualité d'un footballeur. Et c'est donc pour cela que Pia Sundhage eut ce petit sourire. Elle était, elle est, encore une bonne joueuse, à 65 ans. Sur ce seul geste, en bordure de touche et en marge d'un match amical en Ecosse, la Suédoise a convaincu, plus sûrement que de coûteuses campagnes de sensibilisation, les indécroables machistes que les femmes aussi peuvent bien jouer au football. A ce propos, le geste technique est d'un genre neutre. On parle indistinctement d'un amorti ou d'une amortie. ■

L'e-sport peine à trouver sa place

JEU VIDÉO A Yverdon, des discussions ont eu lieu sur la manière d'intégrer le loisir préféré de la génération Z dans le monde institutionnel, alors que le CIO vient de rompre avec l'Arabie saoudite, qui devait organiser les premiers Jeux autour de cette discipline en 2027

LAURENT FAVRE

La nouvelle tombée la veille a pris de court les orateurs de l'Esport Summit organisé vendredi au centre de loisirs et découvertes Explorit, dans la zone industrielle d'Yverdon. Leurs slides PowerPoint font encore mention de l'accord passé en 2024, et pour douze ans, entre le Comité international olympique (CIO) et l'Arabie saoudite pour l'organisation à partir de 2027 de Jeux de l'e-sport. Las, un communiqué du CIO a annoncé jeudi la fin de cette coopération, sans en dévoiler les raisons.

Ce coup d'arrêt illustre assez bien les paradoxes d'une pratique en pleine expansion, l'e-sport (le jeu vidéo compétitif dans un cadre organisé), au sein d'une activité – le gaming, c'est-à-dire le jeu vidéo – qui peut difficilement aller plus haut: 2,8 milliards de joueurs (vous aussi, si vous vous adonnez à Candy Crush sur votre téléphone) dans un marché qui pèse 189 milliards de francs, plus que les industries du cinéma, de la musique et de la télévision réunies. L'e-sport capte une petite partie de cette manne (2,3 milliards) dans un écosystème complexe, marqué par une profusion d'acteurs et de modèles mais dominé par les seuls éditeurs de jeux, uniques dépositaires des droits, et donc des règles, quand ce n'est pas directement de l'existence ou de la suppression d'une discipline.

L'e-sport, partie émergée du gaming, fait saliver le sport traditionnel, qui y a vu un présent lors du confinement de 2020 et qui lorgne avec envie son jeune public. «Neuf jeunes sur dix de la génération Z jouent, cela occupe 23% de leur temps libre», détaille Jocelyn Roux, manager du Team BDS, seule structure suisse de niveau international. Ancien footballeur professionnel (Lausanne-Sport, Servette),

Jocelyn Roux ne doute pas que l'e-sport est un sport. «Il y a de l'entraînement, du coaching, des stratégies très poussées, du scouting, une analyse intensive des statistiques et des adversaires. En fin de semaine, les joueurs sont lessivés. Au niveau du club, l'organisation est la même qu'en football, mon passé m'a d'ailleurs beaucoup aidé.»

Le Team BDS vend plus de maillots dans le monde que Bâle et Young Boys, et dépasse ces noms du football sur les réseaux sociaux, «si l'on excepte Facebook, que la Gen Z délaisse», ajoute Jocelyn Roux. L'e-sport crée ses propres contenus, qu'il diffuse sur sa propre chaîne Twitch. Il aimera néanmoins se rapprocher du monde d'avant, de ses subventions, de ses programmes d'encadrement. Lausanne-Sport est le dernier club suisse de football à encore entretenir une section e-sport. Les milieux économiques, à qui l'on promet de toucher la nouvelle génération, hésitent à s'engager, «peut-être dans cinq ans», et «pas sur TikTok». Swiss Olympic ne reconnaît pas l'e-sport comme un sport, en partie parce qu'un sport ne peut pas appartenir à des marques privées.

Le Team BDS vend plus de maillots dans le monde que Bâle et Young Boys

«On parle de l'e-sport comme d'un Wild West, sans organisation de type pyramidal ni aucune institution explicite qui peut garantir une régulation, alors que le secteur souffre de problèmes qui sont très médiatisés et, pour certains, très spécifiques. Pour le sport institutionnel, il est difficile en l'état de lui accorder une reconnaissance», estime Mickaël Terrien, professeur de management du sport à l'Idheap, pour qui l'écosystème de l'e-sport devrait être comparé à celui du MMA plutôt qu'au CIO.

«Nous sommes dans une phase décisive, estime Baptiste Müller, président bénévole de la Swiss Esports Federation. La manière dont nous allons nous développer les trois prochaines années va définir les politiques publiques de la prochaine décennie.» D'ici là, l'Explorit d'Yverdon accueille ce week-end les FER Finals, un tournoi de League of Legends réunissant les six meilleures équipes romandes, avec des parties commentées, des animations, des espaces pour explorer ce monde à la fois grand public et mystérieux. ■

Les milieux politiques, eux, ont moins de réticences. «Le canton de Vaud a fait le choix en 2024 d'intégrer l'e-sport à la politique cantonale pour la pratique sportive. Il s'intègre complètement à la chaîne de valeurs que l'on souhaite promouvoir à travers le sport», affirme Christelle Luisier Brodard, présidente du Conseil d'Etat vaudois. A Vernier (GE), 18e ville de Suisse et deuxième du canton, où l'on dédie l'an prochain un site permanent à cette pratique, on s'efforce depuis 2017 de «soutenir et structurer l'e-sport par des politiques publiques afin de garantir l'équité, l'encadrement, la responsabilité», explique Maiko Real, chargé de projet.

«Une phase décisive»

A Yverdon, l'autre tête de pont romande, «on a fait le choix depuis quelques années de prendre ces questions à bras-le-corps», assure Quentin Tonnerre, adjoint au chef du Service des sports de la ville. S'il ne nie pas les problèmes liés au gaming, principalement la sédentarité, il ne les juge «pas rédhibitoires» pour travailler avec les acteurs de l'e-sport, «ce qui permet de toucher des tranches d'âge beaucoup plus basses en moyenne que les associations classiques», et «qui sont très avancés dans le domaine de la prévention et de la lutte contre la sédentarité, parfois plus que les acteurs sportifs», lesquels ont tendance à croire que leur activité est bénéfique par nature. «A Yverdon, nous avons considéré qu'il y avait un intérêt public à soutenir l'e-sport, que ce soit pour le développement des tissus associatifs ou simplement pour les enjeux de santé à l'échelle de la ville.»

«Nous sommes dans une phase décisive, estime Baptiste Müller, président bénévole de la Swiss Esports Federation. La manière dont nous allons nous développer les trois prochaines années va définir les politiques publiques de la prochaine décennie.»

D'ici là, l'Explorit d'Yverdon accueille ce week-end les FER Finals, un tournoi de League of Legends réunissant les six meilleures équipes romandes, avec des parties commentées, des animations, des espaces pour explorer ce monde à la fois grand public et mystérieux. ■

Le perception dans l'espace, il ajoute une indispensable compétence sensorielle. Il ne s'agit pas seulement de frapper le ballon mais de l'accompagner, de manière à le freiner. Ni trop, ni trop peu. C'est une question de doigté et vous remarquerez qu'il n'y a pas d'équivalent dans la langue française pour les orteils.

Entre un ballon parfaitement rond et un pied, plus exactement un cou du pied, irrégulièrement bombé, le mariage est fugace, l'union vouée à l'échec. C'est une caresse avec la partie la plus osseuse et la moins sensible du corps. Un exercice très subtil, qui ne s'acquiert qu'avec des dizaines d'heures de pratique. Essayez donc de cerner une joue avec votre genou... ■

Le tennis, l'amorti bien fait est un coup d'estoc. Il achève quelque chose, le point, et parfois l'adversaire. Au football, il est un commencement, la porte ouverte sur le champ des possibles. C'est pour cela que l'amorti parfait ne laisse pas le ballon collé au pied, comme le font les jongleurs de cirque ou les amateurs de freestyle. Dans le vrai football, l'amorti prépare l'action suivante, le ballon doit terminer sa course à une circonférence du pied, afin que son maître puisse le retoucher sur l'appui suivant.

C'est donc pour cela que ce geste permet au premier coup d'œil de juger de la qualité d'un footballeur. Et c'est donc pour cela que Pia Sundhage eut ce petit sourire. Elle était, elle est, encore une bonne joueuse, à 65 ans. Sur ce seul geste, en bordure de touche et en marge d'un match amical en Ecosse, la Suédoise a convaincu, plus sûrement que de coûteuses campagnes de sensibilisation, les indécrotables machistes que les femmes aussi peuvent bien jouer au football. A ce propos, le geste technique est d'un genre neutre. On parle indistinctement d'un amorti ou d'une amortie. ■

Un temps d'une absolue précision

MESURE Le 14 novembre, le Français Christophe Salomon recevra l'un des quatre prix 2025 de la Fondation internationale Prix Balzan. Il est récompensé pour ses travaux pionniers sur les atomes ultra-froids, qui ont permis de fabriquer des horloges atomiques révolutionnaires

PROPOS RECUÉILLIS PAR DENIS DELBECQ

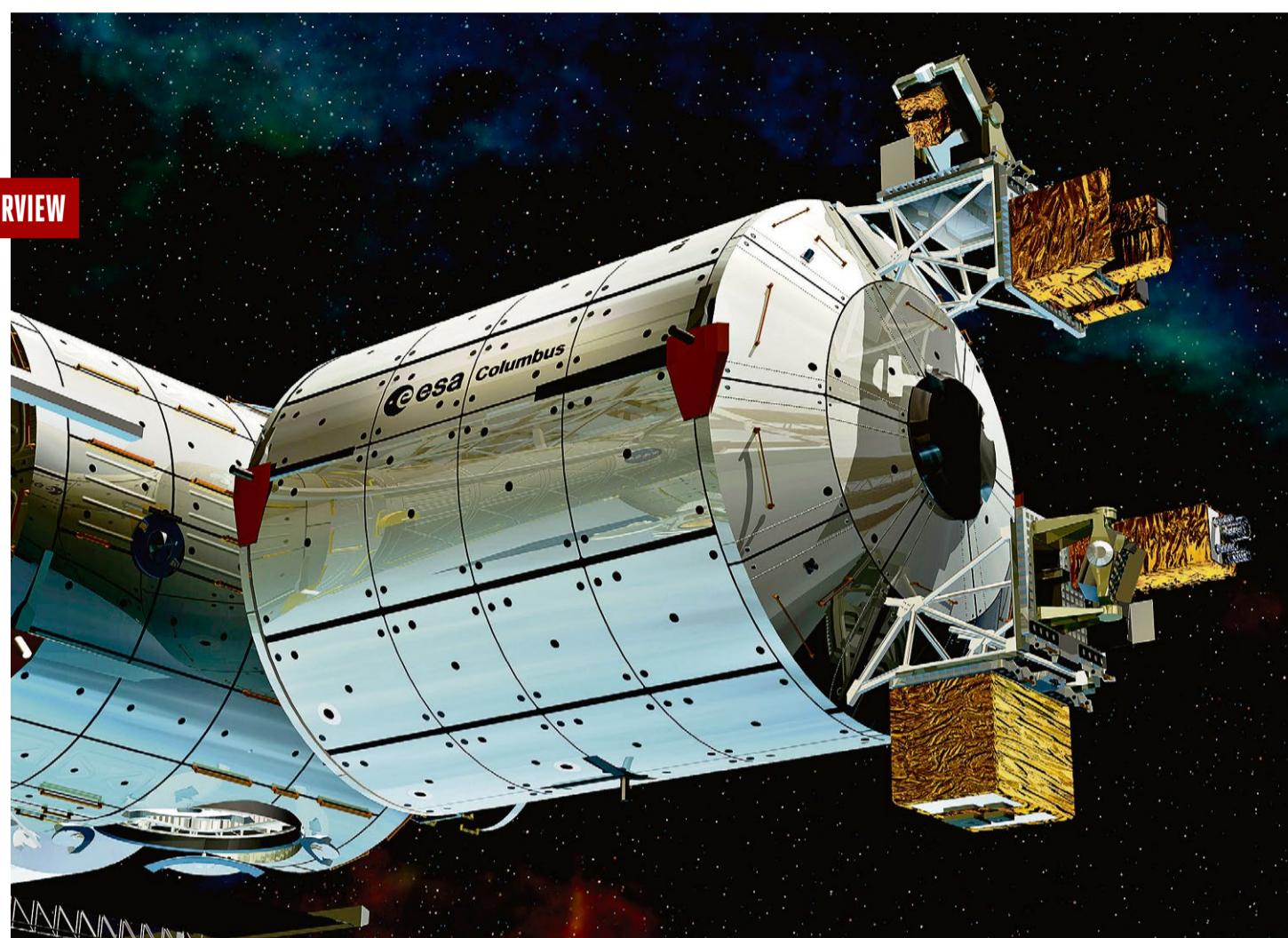
Un maître des horloges. C'est ainsi que l'on peut résumer la remarquable carrière de Christophe Salomon, chercheur émérite au Laboratoire Kastler Brossel (LKB) de l'Ecole normale supérieure, à Paris. Le physicien reçoit le Prix Balzan alors que son rêve d'installer une horloge à atomes ultra-froids dans l'espace se concrétise, après vingt-cinq ans d'efforts: l'horloge Pharaon, en orbite à bord de la Station spatiale internationale (ISS) depuis avril dernier, s'apprête à démarrer un ambitieux programme scientifique. L'instrument ne dérive que d'une seconde tous les 300 millions d'années. Bien mieux que les montres à quartz qui dévient d'autant en quelques jours ou quelques mois.

Ce prix, qui vous sera remis le 14 novembre prochain à Berne, couronne des décennies de recherches pour affiner la mesure du temps. Qu'appelle-t-on une horloge atomique? Imaginez le chronométrage d'une course de 100 m aux Jeux olympiques, qui dure environ dix secondes. Avec une horloge à balancier, qui produit un tic-tac par seconde, tous les coureurs vont arriver dans le même battement, et on ne pourra pas les distinguer. Imaginez maintenant un dispositif à quartz qui délivre 10 millions de battements par seconde: cette fois, le temps de chaque coureur sera différencié. Comme mesurer des durées revient à compter des oscillations, plus celles-ci sont rapides, et plus la mesure du temps sera précise. C'est là que l'atome de césium intervient, on parle alors d'horloge atomique.

Comment fonctionne-t-elle? La physique quantique nous explique que les atomes ont des niveaux d'énergie bien définis, qui sont propres à chacun. Si on sollicite un atome avec un rayonnement correspondant exactement à l'écart entre deux niveaux d'énergie, l'atome est excité puis retombe dans son état fondamental en émettant un photon d'énergie très précis. Dans une horloge à césium, on se débrouille pour caler la fréquence d'un champ de micro-ondes sur une transition de cet atome, un peu comme on règle la fréquence d'un tuner pour accéder à une station de radio. C'est ainsi que l'on a pu définir la seconde comme la durée qui correspond à exactement 9 192 631 770 oscillations du césium. De plus, les atomes sont universels: ils se comportent partout de la même manière, à Paris, à Genève, ou ailleurs dans l'Univers. Ce n'est pas le cas des oscillateurs à quartz, ceux de nos montres par exemple, dont les propriétés dépendent de la température, de l'humidité, de la pression et des vibrations. Aujourd'hui, on sait fabriquer des instruments à césium qui mesurent la fréquence d'oscillation avec une précision de 16 chiffres.

Depuis leur invention dans les années 1960, les horloges à césium ont beaucoup progressé. Quelles ont été les étapes? A l'origine, les atomes de césium étaient chauffés dans un four percé d'un petit trou, placé dans une enceinte sous vide. Puis ils sortaient à l'horizontale par cet orifice, à une vitesse d'environ 300 mètres par seconde, pour entrer dans une cavité où ils étaient excités à deux reprises – dans deux zones différentes – et mesurés. Comme la stabilité de l'horloge améliore le temps de vol des atomes entre les deux régions d'excitation,

INTERVIEW



L'horloge atomique Pharaon est en orbite à bord de la Station spatiale internationale (ISS) depuis avril 2025. (IMAGE DE SYNTHÈSE/DR)

«Aujourd'hui, on sait fabriquer des instruments à césium qui mesurent la fréquence d'oscillation avec une précision de 16 chiffres»

l'idée a germé de les refroidir pour abaisser leur vitesse à une valeur proche de zéro – environ 8 millimètres par seconde – et ainsi augmenter considérablement le temps de vol.

Comment refroidit-on les atomes? La lumière exerce une pression de radiation, une force, sur les objets. Notre œil ne la perçoit pas car elle est trop faible. Mais elle est sensible à l'échelle d'un atome: quand celui-ci absorbe un photon, une particule de lumière, il subit un recul. Comme l'atome peut absorber des centaines de millions de photons de lumière chaque seconde, la force qui s'exerce sur lui est 10 000 à 100 000 fois plus élevée que celle de la pesanteur. Dans un système à une dimension, on peut combiner l'effet de deux faisceaux: l'un pousse les atomes dans un sens alors que l'autre les freine, si bien qu'on peut arriver à les refroidir. A trois dimensions, le cas réel, on utilise trois paires de faisceaux pour confiner l'atome dans ce qu'on appelle une mélasse optique. C'est un peu comme si on plaçait l'atome dans un milieu très visqueux.

Une mélasse comme le miel? Oui. Quand on pose une cuillère à la surface du miel, elle finira par rejoindre le fond du pot, mais tout doucement car le miel est très visqueux. Le refroidissement laser crée ce qu'on appelle une mélasse optique qui conserve longtemps les atomes et, donc, augmente ce fameux temps de vol. Cela correspond à des atomes refroidis à une température très proche du zéro absolu (-273,15 °C) – seulement quelques millionnièmes de degrés au-dessus. Cette invention a valu le Prix Nobel de physique 1997 à mon collègue Claude Cohen-Tannoudji, au Laboratoire Kastler Brossel, et aux Américains Bill Phillips et Steven Chu. Elle repose sur la notion de fontaine atomique, que j'ai réalisée avec le regretté André Clairon, de l'Observatoire de Paris, avec qui j'aurais aimé partager ce Prix Balzan.

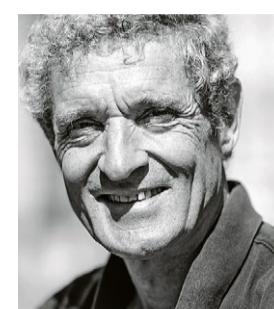
un faisceau d'atomes aussi étroit que possible, un peu comme le jet d'eau de Genève. C'est ainsi que l'on a pu gagner un facteur 100 pour la durée du temps de vol entre les deux interactions, et également 100 en termes de stabilité par rapport aux horloges atomiques de première génération. Le temps atomique international (TAI), notre référence absolue pour l'heure, est obtenu en comparant une douzaine de fontaines atomiques à césium qui fonctionnent en continu en différents endroits du globe.

Au-dessus de nos têtes, l'horloge atomique à fontaine et atomes froids Pharaon va entreprendre ses premières mesures à bord de l'ISS. Pourquoi aller en orbite? Il ne s'agit plus à proprement parler de fontaine atomique, puisque le faisceau peut être orienté dans n'importe quelle direction dans l'espace. Mais la microgravité qui règne en orbite permet de prolonger le temps de vol à plusieurs secondes. Du coup, la stabilité de l'horloge est accrue. Ce projet a été sélectionné par le CNES, en France, et l'Agence spatiale européenne en 1999, mais il a fallu vingt-cinq ans pour le mettre en œuvre.

C'est considérable... Oui, car il n'est pas simple de passer d'un système de laboratoire à un dispositif capable de résister aux vibrations du décollage et aux changements de température importants. De plus, au laboratoire, on peut facilement remplacer un composant défaillant ou régler les alignements des miroirs. Il fallait aussi nous assurer que l'horloge soit très fiable dans le temps. Cefut un projet coûteux [estimé à plusieurs centaines de millions d'euros, ndlr], avec de nombreux appels d'offres et de phases de négociations, mais il a fait énormément progresser les technologies quantiques en Europe.

Aujourd'hui, Pharaon est en orbite et fonctionne très bien. Nous travaillons actuellement sur les réglages du système de transfert de temps pour comparer l'horloge spatiale aux horloges terrestres et remplir les objectifs scientifiques de la mission.

Quels sont-ils? Il s'agit d'abord de tester la relativité générale d'Einstein avec une précision inédite, dix fois meilleure que ce que l'on a déjà accompli. Car le temps ne s'écoule pas de la même manière dans un satellite à cause de sa vitesse élevée



«Les atomes sont universels, cela nous garantit des horloges atomiques qui fonctionnent toutes à l'identique»

par rapport au sol, suivant l'intensité de la gravitation dans laquelle l'horloge est plongée. Plus celle-ci est faible, et plus le temps s'écoule rapidement.

Ensuite, Pharaon permettra également de comparer les meilleures horloges atomiques installées en Allemagne, en France, en Angleterre, au Japon et aux Etats-Unis, avec une précision 100 fois supérieure à ce que l'on sait faire aujourd'hui. Ces horloges de référence sont soit des fontaines à césium ou à rubidium, soit des horloges optiques qui possèdent une fréquence d'oscillation 100 000 fois plus élevée (plusieurs centaines de térahertz, contre 9 gigahertz pour les horloges à césium). Elles atteignent aujourd'hui une précision de mesure de fréquence de 10^{-18} , 100 fois mieux que le césium. Pour ces comparaisons internationales, la mission Pharaon/ACES dispose d'un système de transmission de l'heure, qui est précis à quelques picosecondes, millièmes de milliardième de seconde. Une picoseconde d'erreur par jour correspond à une précision relative de 10^{-17} . Ces comparaisons sont importantes puisque la communauté internationale envisage de redéfinir la seconde à partir d'horloges optiques: si différentes horloges optiques distantes sont en bon accord, cela renforcera la confiance dans cette future définition.

Quand pourrait-elle intervenir? Le calendrier est fixé par la Conférence générale des poids et mesures, qui se tient tous les quatre ans. Cela pourrait être en 2030 ou 2034, mais il y a de nombreux critères à vérifier auparavant. Ainsi, une précision de mesure de fréquence 10^{-18} correspond à une différence de potentiel de gravitation de 1 cm. Ce potentiel doit donc être mesuré très soigneusement à l'emplacement des horloges.

Aura-t-on un jour des horloges atomiques au poignet? (Rires) Elles existent déjà, ce sont les *chip clocks* développées dans le cadre d'un programme de l'armée américaine. Elles n'ont pas vraiment la taille d'une montre, plutôt celle d'une petite boîte, mais elles permettent de capter les signaux des satellites GPS beaucoup plus vite que nos téléphones portables qui sont équipés d'un oscillateur de très mauvaise qualité. Ces petites horloges atomiques affichent une précision de fréquence de 10^{-11} et nécessitent une puissance électrique dérisoire, de l'ordre de quelques milliwatts. ■

DISTINCTION

Un prix de 750 000 francs

Cette dotation est attribuée à chacun des lauréats de l'année, dont la moitié doit financer des projets de jeunes chercheurs. En 2025, outre Christophe Salomon, la Fondation internationale Prix Balzan a récompensé:

Josiah Ober (Etats-Unis, Université Stanford), «pour ses recherches sur la naissance et le fonctionnement de la démocratie athénienne à l'époque classique, dont il met en évidence les facteurs de succès dans une approche interdisciplinaire rafraîchissante, en la comparant constamment avec le présent et en l'intégrant dans le débat sociopolitique contemporain».

Rosalind E. Krauss (Etats-Unis, Université Columbia), «pour ses réalisations scientifiques exceptionnelles et son rôle fondamental dans

l'établissement de l'art contemporain comme domaine de recherche».

Carl H. June (Etats-Unis, Université de Pennsylvanie), «pour avoir inventé et développé une thérapie à base de cellules génétiquement modifiées (cellules CAR-T) qui a permis de guérir des cancers hématologiques jusque-là mortels et qui est prometteuse pour le traitement des maladies auto-immunes et des tumeurs solides».

En 2026, les Prix Balzan récompenseront un lauréat dans chacune de ces disciplines: la science sociale de la technologie numérique, les études juives, les polymères biodégradables issus de sources renouvelables, l'évolution moléculaire: décoder les schémas de changement génomique. ■ D. D.

ENTRE —TEMPS

CULTURE, LIVRES & SOCIÉTÉ

samedi 1er novembre 2025
n° 1423

Angélica Liddell «L'art transforme la haine en poésie»

pages 28-29



Livres

Yanick Lahens,
primée pour
«Passagères de nuit»,
pointe ses étoiles

page 35

Société

Quand les morts
dévoilent leurs
secrets

pages 42-43

Scènes

«J'ai passé un pacte avec le diable pour écrire»

Diablesse des planches, l'écrivaine espagnole Angélica Liddell déploie au Théâtre de Vidy, avant la Comédie de Genève, «*Vudu (3318) Blixen*», opéra des ombres et prière d'amour à la fois. Tête-à-tête avec une écorthée douce

Alexandre Demidoff

Photos: Dom Smaz/Hans Lucas pour Le Temps

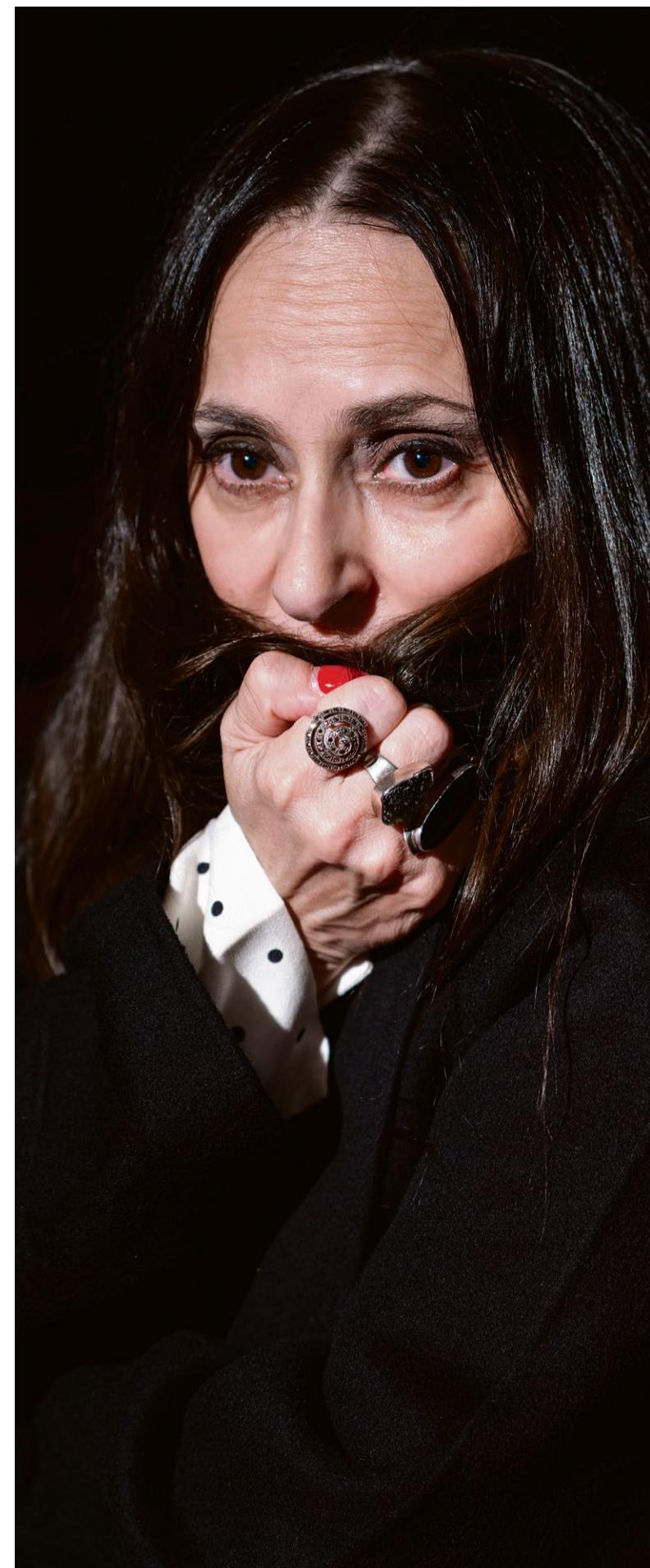
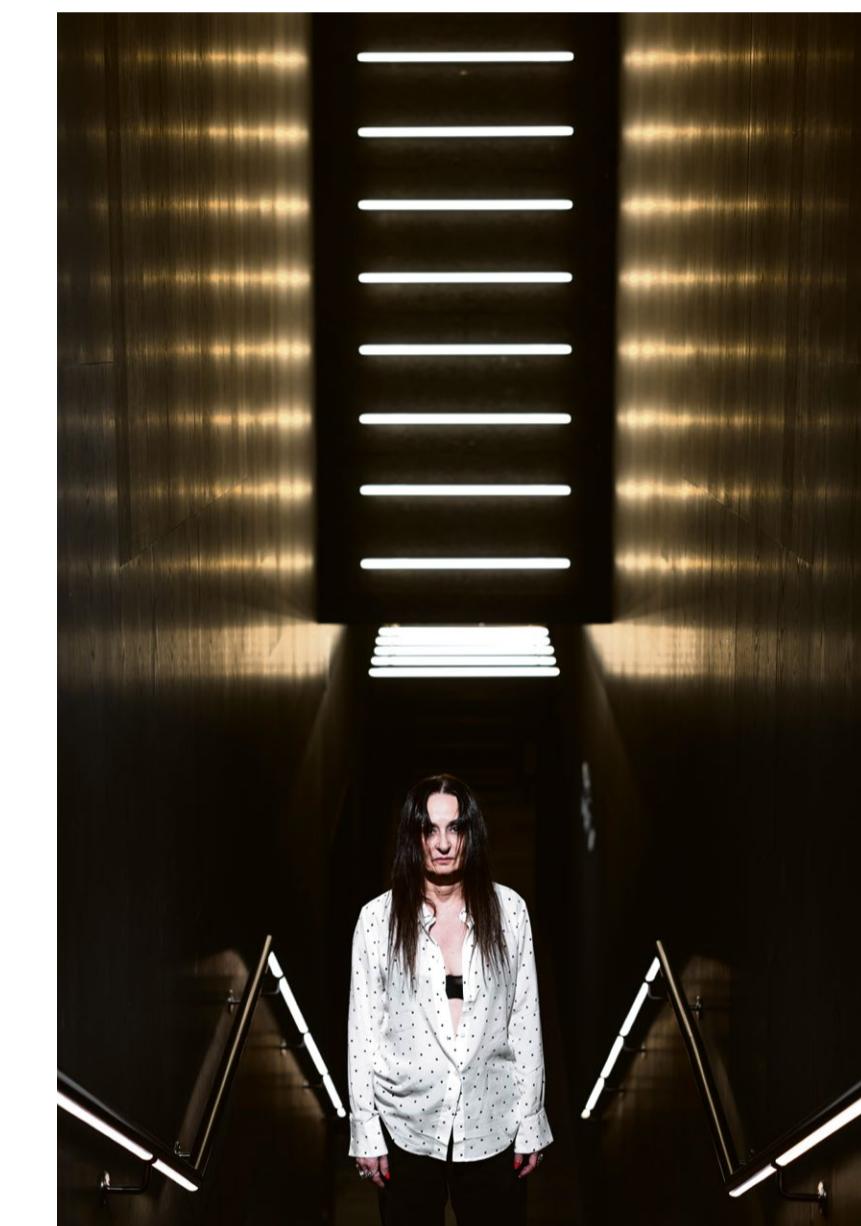
Etrangler un critique. Vous n'y avez jamais pensé? Merci! C'est un fantasme discutable. Le cinéaste suédois Ingmar Bergman l'imagineait dans son journal. Le plaisir de tordre le cou au pluminif. De lui faire râler sa bile. La redoutable et volcanique Angélica Liddell a pris au mot le réalisateur de *Persona*, des *Fraises sauvages* et de *Fanny et Alexandre*. Il y a 15 mois au Festival d'Avignon, l'artiste commençait son formidable *Dämon, les funérailles de Bergman*, par une mise au pilori de ses contemporains, extraits choisis à l'appui, projetés sur le mur de la cour d'honneur du Palais des Papes. Dans la nuit griffée par des chauves-souris ivres, l'imprécaction de cet ange du mal, dans sa robe de despardio blanche, ulcérerait les uns, réjouissait les autres. Vous avez dit mauvais goût?

Mise à nu symbolique de la part maudite de nos existences plutôt. Mais voilà Angélica, un matin d'automne, dans le hall d'un hôtel lausannois distingué. Elle est fluette et vous imaginez l'adolescente qu'elle était, sa maigreur de funambule, sa chevelure noire de matador, ses yeux où s'écrivent tant de poèmes. Elle a chevauché les âges, hurlé au milieu du gué la barbarie de l'époque, voulu se noyer comme Ophélie. Devant vous, c'est le plus angélique des êtres, le plus charitable aussi. Un alliage de tendresse et d'humour de chanoinesse. Si elle est là, ce jour-là, c'est qu'elle auditionne des amateurs pour *Vudu (3318) Blixen*, messe noire fluviale – au Théâtre de Vidy à Lausanne du 7 au 9 novembre, avant la Comédie de Genève du 14 au 16 novembre.

Elle s'assied tout près de vous, dans ce bar transformé en confessionnal. Elle s'exprime en français et en espagnol – à nos côtés, la formidante Anahi Zolecio, responsable de la presse à Vidy, traduit. Elle pose sur vous ses brumes, son regard de lac des cygnes derrière ses lunettes et vous peinez à faire le raccord entre la ballerine de cette fin de matinée et l'incendiaire de tant de nuits.

On la réentend alors, son cri qui n'en finit pas dans *La Casa de la fuerza* au Festival d'Avignon en 2010, sa prière de martyre dans *Primera carta de San Pablo a los Corintios* (*Première épître de saint Paul aux Corinthiens*) à Vidy en 2015. On la revoit aussi dans ses habits de sacrifice, cette désintégrée qui ne retrouve son intégrité que sur scène, cette libératrice qui balaie totems et tabous, vomit le franquisme de son père, général à l'époque du sinistre «caudillo», les vues rances de sa mère, nos lâchetés de petits-bourgeois, les siennes bien sûr.

À la ville, la furie est une sœur. Ses œuvres sont des sabbats où l'humain s'expose dans son extrême vulnérabilité. Dans *Dämon, les funérailles de Bergman*, elle honorait des vieillards



– des figurants défilant comme les spectres des pontifes – dévoilés en tenue d'Adam et d'Eve, parcheminés et bouleversants d'être ainsi livrés à l'inconnu. Elle anticipait la mort, hors d'elle, elle célébrait les funérailles, à tombe ouvert de son Bergman, l'idole de son cœur. Elle était hyperbolique. Devant vous, c'est une litote.

Ces dernières années, elle a pu paraître captive de son système et de ses noeuds. N'honnit-elle pas l'institution culturelle tout en aspirant à ses espaces? Double jeu alors? Contradictions sublimées plutôt. Angélica Liddell est une écrivaine féroce, c'est-à-dire vivante, dont les stances scandaleuses ébranlent. Elle est aussi actrice d'une parole avec laquelle elle fait corps, parole qu'elle crache comme l'enfant qu'elle est toujours. Elle ne joue pas, elle orchestre des forces qu'elle active et qu'elle traduit en tableaux. Elle cherche de l'air, elle ne le trouve que dans ses liturgies païennes.

Comment avez-vous écrit «*Vudu (3318) Blixen*», premier tome de la trilogie de vos funérailles, précédant celles de Bergman?
Mes textes viennent toujours d'une nécessité intérieure très profonde. C'est un acte de purification. J'éprouve le besoin, comme disait Charles Baudelaire, de transformer la boue en or. Je travaille avec la haine. L'art est la seule façon légitime de la transformer en poésie.

Quel est le sens de cet acte?
Je veux me venger de la vie depuis que j'ai pris conscience que j'étais vivante. La parole ne naît pas du feu, mais de la blessure. Elle est acte de transformation intérieure. C'est un pacte avec le diable. En échange de ma souffrance, il me permet d'écrire mon œuvre. De mettre des mots sur mes visions, comme une

mystique, comme sainte Thérèse de Lisieux. L'écrivain japonais Yukio Mishima dit que pour rencontrer Dieu, il faut passer par le mal.

Ecrivez-vous dans un état second?

Il faut que j'aie des visions pour écrire, mais je dois me plier à une discipline pour élaborer. J'écris, je rature, je corrige. C'est la deuxième étape. Après, il y en a une troisième, celle de la mémorisation pour la scène. Le corps fait alors un tri et élimine ce qui ne convient pas au spectacle. Je ne pense plus qu'à ça: la musique du texte. C'est là que je mets les accents, que je ponctue, que je rythme surtout. La poésie est soulèvement. *Vudu* est un acte de vengeance.

Mais aussi des funérailles. Pourquoi cette obsession? Est-ce lié à la mort de vos parents?

Il est clair que je suis la suivante. J'ai conscience du temps qui passe et du fait que j'entre dans l'ultime cycle de mon existence. Je me prépare à ma disparition, d'où cette trilogie théâtrale. *Dämon* avait cette signification, avec Ingmar Bergman qui est cet homme qui me fascine depuis mon enfance, que je considère comme un frère, comme un époux. J'ai l'impression de le comprendre. En lisant ce qu'il a écrit dans son journal alors qu'il avait l'âge que j'ai aujourd'hui, je me reconnaissais dans la terreur de la mort qu'il exprime.

Vous avez présenté «*Dämon, les funérailles de Bergman*» à Stockholm, dans son théâtre. Qu'est-ce que cela a représenté?
Une révélation totale! Je me prépare à mourir. *Dämon* est de ce point de vue-là une œuvre centrale. Ce spectacle où je fais face au cercueil de l'homme de ma vie me donne beaucoup de joie et de force. Il n'y a pas de joie plus grande que la mort.

Mais vous aimez tellement la vie...

Oh oui! Ceux qui se suicident portent un amour immense à la vie, mais refusent ses conditions.

Pourquoi «*Dämon*» commençait-il par une exécution des critiques?

Dans son journal, Bergman évoque une pièce où un acteur étrangle un critique, après avoir lu des extraits d'articles humiliants et avant de se tirer une balle. J'ai voulu mettre en scène ce fantasme bergmanien. C'est lui qui m'a dicté ma dramaturgie!

Vos pièces ont un caractère liturgique. Quelle est l'influence du catholicisme de votre enfance dans vos spectacles?

Je ne suis pas catholique, mais j'ai une relation profonde avec le christianisme, avec la notion de résurrection en particulier. Il y a un suicide dans toutes mes pièces parce que la scène permet la résurrection. Au théâtre, comme dans l'histoire d'Abraham sur le point de sacrifier son fils Isaac, il y a toujours un ange qui apparaît. Le philosophe Gilles Deleuze dit que le théâtre rend au spectateur la continuité de la vie.

Le spectacle est-il toujours un sacrifice?

Il ne peut être pour moi que cela. Le théâtre, c'est toujours entrer dans le sacré.

Cela suppose-t-il, comme l'amour, la destruction symbolique de l'ordre social?

Bien sûr! C'est changer de dimension: l'écrivain Georges Bataille dit que le crime, l'amour et l'art sont l'impuissance de la raison. Il n'y a pas plus lucide que cela. On pourra sortir tuer des gens, au lieu de cela, on écrit. Plutôt que de me tirer une balle dans la tête, j'écris. C'est en ce sens que la poésie est vengeance.



L'autrice et performeuse Angélica Liddell, 59 ans, construit une œuvre personnelle, à même ses blessures. Ses pièces divisent, agacent les uns, transportent les autres, ce que ne devrait pas manquer de faire «*Vudu (3318) Blixen*», où elle se produit avec cinq interprètes et une quarantaine de figurants recrutés à Lausanne et à Genève. Elle fait ici des essayages au Théâtre de Vidy.

Avez-vous toujours écrit?

J'avais 8 ans, j'étais dans une douleur et une colère qui ne passaient pas. Je n'aimais pas mes parents. Je les aime aujourd'hui qu'ils sont morts. Le seul moyen de me libérer de ma rage, c'était les mots.

Lisiez-vous?

Tout ce que je pouvais, mais il y avait peu de livres à la maison. Mes parents étaient analphabètes. J'ai été marquée par *Les Quatre Filles du docteur March* de l'américaine Louisa May Alcott. Une des quatre sœurs devient écrivaine. C'était mon rêve, mais il rencontrait des obstacles. A 9 ans, alors que j'étais dans une école religieuse, j'ai écrit un poème que j'avais titré *La Solitude*. Les nonnes ont aussitôt alerté mes parents qui n'ont rien trouvé de mieux que de m'interdire de lire. La nuit, je mettais une serviette sous la porte pour qu'ils ne voient pas la lumière et je lisais!

Vous surprenez-vous sur scène?

Très souvent. Dans la vie, je suis très peureuse, sur scène, je suis capable de tout. J'entre dans un état qui me permet de libérer les démons pour qu'ils fassent leur travail! J'appelle ça la démence sous contrôle.

En lisant vos textes, on pense à l'écriture de Jean Genet, aux poèmes du «Condamné à mort». Est-ce une référence pour vous?

Je lis Jean Genet pour me rappeler ce qu'est la poésie en liberté. Même un condamné à mort peut se convertir en poésie. Avec lui, la déjection devient poème. A 15 ans, j'ai vu son court métrage, *Un chant d'amour*, l'histoire de deux

prisonniers qui inventent le langage de leur désir dans leur cellule. C'est d'un érotisme et d'une beauté indépassables. Je voulais écrire comme lui!

Hormis Jean Genet, quel est l'écrivain qui a éclairé votre adolescence?

Marguerite Duras! C'est une compagne de vie. Regardez mes lunettes. Ce sont les mêmes que les siennes! Je l'ai découverte avec *L'Amant* et je l'ai tout de suite adorée. Pour ma génération en Espagne, elle était une idole. J'avais une copine qui l'aimait tellement qu'elle achetait tous les exemplaires de ses romans qu'elle trouvait pour être la seule à la lire. A chaque fois que je suis à Paris, je passe devant chez elle, rue Saint-Benoît, dans le quartier de Saint-Germain, et je vais me recueillir devant sa tombe au cimetière Montparnasse. Je lui parle toujours un peu.

Quel est le livre que vous offrez aux êtres que vous aimez?

Le Pavillon d'or de Yukio Mishima qui a bouleversé mon adolescence. C'est le livre que j'ai le plus lu dans ma vie. Il m'a initiée à cette triade fondamentale pour moi: la beauté, l'amour et la mort. Je m'apprête à clore ma trilogie sur les funérailles avec les siennes! ■

«*Vudu (3318) Blixen*», Lausanne, Théâtre de Vidy, du ve 7 au di 9 novembre; Genève, Comédie, du ve 14 au di 16 novembre.

Toute l'œuvre d'Angélica Liddell est traduite par Christilla Vasserot et publiée aux éditions Les Solitaires intempestifs.

«Une artiste d'une générosité absolue»

A la tête du Théâtre de Vidy, Vincent Baudriller est un inconditionnel de l'œuvre de cette enflammée magnifique

Il est des artistes qu'il faut avoir vus au moins une fois dans sa vie de spectateur. Angélica Liddell, 59 ans, appartient à ce panthéon. Sa poésie est corps, éclaté, éructant, bouleversé, outragé par la vie. Sur scène, elle est ce démon qui affronte la douleur d'être mal née, de voir des femmes assassinées par des hommes, de détester des parents bornés, d'être submergée par le chagrin à leur mort. De ces dégoûts, l'artiste espagnole fait des spectacles aux visions obscènes, choquantes parfois, troublantes toujours: les lambeaux de son âme grossis à la taille d'une scène.

Directeur du Théâtre de Vidy depuis 2014, Vincent Baudriller n'oubliera jamais ce soir de 2009 au théâtre Matadero, à

Madrid. «On m'avait beaucoup parlé d'Angélica Liddell, mais je n'imaginais pas que je serais à ce point bouleversé, raconte-t-il aujourd'hui. Je découvrais l'incroyable souffle de cette femme d'aspect fragile dans sa pièce, *La Casa de la fuerza*, la puissance d'un spectacle où elle embrassait la condition des femmes, le féminicide, comme les rêves avortés des héroïnes des *Trois sœurs* de Tchekhov. Je codirigeais alors le Festival d'Avignon et devant cet incendie je n'avais qu'une idée: l'inviter au festival l'été suivant.»

Angélica Liddell confiera plus tard que, sans cette invitation, elle aurait sans doute jeté l'éponge, lassée de devoir batailler pour obtenir des soutiens. Depuis cet été 2010 où elle fut fureur au Cloître des carmes avec sa *Casa de la fuerza*, elle n'a pas cessé d'enrichir le livre de ses révoltes. Se rappeler par exemple *Esta breve tragedia de la carne*

(*Cette brève tragédie de la chair*), au Festival de La Bâtie à Genève en 2015 ou *Una costilla sobre la mesa: Madre*, requiem pour sa mère, à Vidy en 2020.

«C'est à mes yeux l'une des artistes les plus génératrices qui soient», ajoute Vincent Baudriller. Elle parle d'elle et de nous, de notre besoin d'amour, de nos compromissions, elle va chercher au fond du mystère humain et à chaque fois elle donne tout.» Avec la directrice de la Comédie, Séverine Chavrier, il a monté une opération rare: *Vudu (3318) Blixen* déplie son opéra d'ombres à Lausanne et à Genève. Cinq heures dont il ne faut pas avoir peur, s'enthousiasme Vincent Baudriller: «Il y a cinq parties, qui sont autant de petites pièces très contrastées et spectaculaires. On y retrouve Angélica, ses comédiens et une quarantaine de figurants. C'est d'une force exceptionnelle.» La sorcellerie d'une écorchée vive. ■ A.Df

PRISE DE VUE

La chronique de Jean-Jacques Roth

Comédie, le verre brisé

Plusieurs choses frappent dans ce qu'il est convenu d'appeler l'affaire de la Comédie, à Genève. On connaît désormais les accusations: management toxique, mépris de la scène locale, usage abusif des moyens de production pour les propres créations de la directrice, Séverine Chavrier, arrivée en 2023. Rien n'est encore tranché. Il faudra attendre le rapport de la Cour des comptes, saisie par la magistrate de la culture. On verra: non-lieu, blâme, réorganisation. Comme souvent, sans doute, quelque chose au milieu.

Mais déjà, deux éléments s'imposent. Le premier concerne la communication. Celle de la directrice, de la Fondation d'art dramatique, et même de la magistrate Joëlle Bertossa. Aucune de ces instances n'a clairement reconnu la parole des employés qui ont témoigné dans l'enquête de la Tribune de Genève à l'origine de l'affaire. Qu'une directrice se défende, c'est normal. Qu'une tutelle joue la cohésion, c'est institutionnel. Mais on aura attendu une phrase simple: «Nous entendons qu'il y a un malaise.» Cela n'aurait rien tranché, mais aurait manifesté un autre respect que les termes de «cabale» et de «diffamation» lancés en réponse aux accusations pourtant nombreuses et convergentes.

Le paradoxe est cruel. On parle ici de personnalités qui, pour la plupart, ont fait de la lutte contre les abus de pouvoir et de la défense des voix minorisées un étandard esthétique, politique ou moral. On parle d'un théâtre dont la programmation interroge les rapports de domination. D'une Fondation d'art dramatique, tutelle du théâtre, dont la présidente Lorella Bertani est une avocate connue pour sa défense opinionnaire des victimes de violences sexuelles et physiques. Et d'une élue, la socialiste Joëlle Bertossa, dont l'héritage politique repose sur l'attention aux fragilités. Et pourtant, au moment décisif, aucune parole forte pour reconnaître ceux qui disent souffrir. Comme si, soudain, ces discours, pourtant si fermement tenus ailleurs, devenaient facultatifs.

Le second élément qui fâche, c'est l'apparition de ce nationalisme romand rassis qu'on croyait dépassé. Séverine Chavrier est Française, elle parle en euros: et alors? Au Théâtre de Vidy, Vincent Baudriller est Français lui aussi, et cela ne l'empêche pas de soutenir, produire et faire tourner des artistes romands – dont il va voir les spectacles, il est vrai. Oui, à la Comédie, les artistes romands ont perdu l'espace que la direction précédente leur avait ouvert, sachant de surcroît inclure des talents locaux aux productions de prestige, sans préjudice pour la qualité de leurs saisons ni pour le rayonnement international du théâtre. Cela doit donc être débattu, ajusté, corrigé. Mais transformer la question du partage des moyens publics en test identitaire, c'est étiqueté. Un théâtre n'est pas un drapeau planté dans le sol. Il est un lieu traversé, poreux, habité.

Les crises sont comme des verres qui se brisent. Elles dispersent des éclats qu'il faudra trier: certains, on les ramasse avec soin; d'autres, on les jette, parce qu'ils ne sont que rancœur ou besoin de conserver son pouvoir. Le théâtre, pendant ce temps, attend. On sait que quelque chose s'y est fissuré. Et que l'on ne recolle jamais un verre en faisant semblant qu'il n'a pas éclaté. ■



Un Américain à Paris

Comédie musicale de
George Gershwin
et Ira Gershwin
Livre de **Craig Lucas**

13 au 31 décembre 2025

« Un triomphe ! »
The New York Times

« Un chef d'œuvre »
The Wall Street Journal

Lauréat de
4 Tony Awards®

An American in Paris
Musique et paroles de George Gershwin et Ira Gershwin
Livre de Craig Lucas

Produit à l'origine à Broadway par Stuart Oken, Van Kaplan, Roy Furman, en accord spécial
avec Elephant Eye Theatrical, Pittsburgh CLO et le Théâtre du Châtelet



DÈS CHF 17.—
AU GRAND THÉÂTRE DE GENÈVE

GTG.CH

Photographie

Yves Debraine, donner une image à des gens de mots

En marge de la sortie d'un livre aux Editions Noir sur Blanc, la Fondation Michalski expose des portraits d'écrivains réalisés par le photojournaliste Yves Debraine à partir de 1950. Son fils Luc, ancienne plume du «Temps», en commente quatre

Stéphane Gobbo

A la fin de sa vie, Yves Debraine (1925-2011) conservait sur sa table de chevet un exemplaire des *Pensées pour moi-même*, publiées au IIe siècle par l'empereur Marc Aurèle. Pour le fils du photojournaliste suisse d'origine française, Luc Debraine, qui gère les archives familiales, ce petit ouvrage philosophique «résumait ce qu'il était comme être humain, son caractère stoïque, sa retenue, son endurance aux calamités qui peuvent soudain tomber sur une vie [...]». L'ancien journaliste, chroniqueur culturel spécialisé en photographie passé notamment par *Le Nouveau Quotidien*, *Le Temps* et *L'Hebdo*, avant de diriger à Vevey le Musée suisse de l'appareil photographique, démarre sur cette anecdote révélatrice la préface d'un ouvrage proposant une sélection de portraits d'écrivains et écrivaines faits par son père entre 1950 et 1993. A l'invitation du *Temps*, et en marge d'une exposition à la Fondation Jan Michalski de Montricher, il commente quatre images emblématiques du travail d'Yves Debraine qu'il a lui-même choisies parmi les 125 photographies qui composent le livre. Plongée dans la fabrique d'*«un photographe qui opérait sans douleur»*, comme l'a dit un jour son ami Georges Simenon. ■

«Yves Debraine – Portraits d'écrivain-es», Fondation Jan Michalski, Montricher, jusqu'au 18 janvier 2026.

Yves Debraine, «De Cocteau à Simenon. Portraits d'écrivains», sous la direction de Luc Debraine, Editions Noir sur Blanc, 208 pages.



Jean Giono, Manosque, décembre 1954

«Tout l'univers de Jean Giono (1895-1970), toute sa vie, tournait autour d'une petite ville des Alpes-de-Haute-Provence, Manosque, qui pour lui était une métaphore, incarnait toute l'humanité. C'est dans cette région qu'a eu lieu dans les années 1950 l'affaire Dominici, un des grands faits divers criminels du XXe siècle, du nom d'un agriculteur qui a certainement assassiné une famille britannique venue camper sur ses terres. L'affaire a eu un retentissement international, avec des journalistes venus du monde entier couvrir le procès, durant lequel Yves Debraine a pris une photo fameuse, publiée dans *L'Illustré*, montrant la femme du patriarche et derrière elle, les yeux fermés, leur fils, qui avait dénoncé son père. Dans ses *Notes sur l'affaire Dominici*, Giono consacrera plusieurs pages à cette image, avant de demander à mon père de venir le photographe. Celui-ci réalisera alors une sorte d'essai photographique montrant en noir et blanc une Haute-Provence aride et pauvre, loin des clichés.» (Yves Debraine/Archives Yves Debraine dit)



Ian Fleming et Georges Simenon, Echandens, septembre 1963

«Mon père a fait la connaissance de Georges Simenon (1903-1989) lorsque celui-ci est arrivé en Suisse, à Echandens, en 1957. Le premier reportage qu'il a fait avec lui était une commande de *Life*, le plus grand magazine illustré de l'époque. Simenon avait dû apprécier cette séance photo, car il a depuis toujours fait appel à Yves Debraine lorsqu'il avait besoin d'images. Un jour, en septembre 1963, Simenon a reçu chez lui un invité de marque: Ian Fleming (1908-1964), venu en journaliste l'interviewer pour le *Sunday Times* et *Harper's Bazaar*. Mon père a été chargé de documenter cette rencontre entre les créateurs de Maigret et de James Bond. Fleming, ancien agent secret de la Couronne, était arrivé à Echandens dans une splendide Studebaker Avanti spécialement construite pour lui, un modèle unique qui avait rendu Simenon, amateur de voitures, assez envieux. Leur discussion n'a pas été très chaleureuse, empreinte d'une certaine compétition.» (Yves Debraine/Collection John Simenon)



Jean Cocteau, Saint-Jean-Cap-Ferrat, mars 1958

«La plupart des portraits pris par mon père sont des commandes de magazines et journaux qui avaient besoin d'images pour accompagner un article. Mais dans le cas de Jean Cocteau (1889-1963), c'est lui qui, profitant de la sortie d'*Orphée*, était allé le voir une première fois au début des années 1950, pour l'interviewer et prendre des photos. En 1958, il se rendra dans le sud de la France, où Cocteau venait de décorer une église ainsi que la somptueuse Villa Santo Sospir, à Saint-Jean-Cap-Ferrat. A l'instar de Chaplin, dont Yves Debraine fut le photographe attitré, l'écrivain et cinéaste avait une personnalité et un imaginaire avec lesquels il était possible de jouer. Ce sont des artistes très visuels qui savent ce qu'est un cadre, une lumière, une composition, une dynamique de situation. Sur cette image, Cocteau joue avec une porte afin que son œil réponde à celui qu'il avait dessiné. Pour un photographe, ces moments sont privilégiés, de véritables cadeaux.» (Yves Debraine/Archives Yves Debraine)



Charles-François Landry, Saint-Saphorin, février 1955

«Il y a des écrivains qui sont entrés dans la postérité et d'autres qu'on a un peu oubliés alors qu'ils étaient jadis très lis. C'est le cas de Charles-François Landry (1909-1973), qui vivait très simplement au château de Glerolles, à Lavaux. Dans les années 1950, il avait une bonne renommée de poète et écrivain, était vu comme un auteur à la fois lyrique et régionaliste. Une des constantes du livre est, en marge des portraits en gros plan, centrés sur les regards, de montrer les auteurs au travail. Sur cette photographie, Landry travaille à l'aide d'une machine à écrire posée sur un tabouret, il est penché sur son tapuscrit, à côté de son lit. On voit sa bibliothèque et aussi, tout à gauche, une photo de Picasso. J'aime cette attention portée à l'acte d'écrire, ce regard sur les lieux de création, les tâches. Photographier un écrivain, c'est aussi montrer un corps au travail, s'intéresser à la chorégraphie de ses mains.» (Yves Debraine/Archives Yves Debraine)

Trajectoire

Rokia Traoré, le retour d'une mère Courage

Elle était une chanteuse célèbre, primée partout dans le monde. Accusée d'avoir kidnappé son propre enfant, l'artiste malienne revient avec un livre où tout s'éclaire sur son monde effondré

Arnaud Robert

16

novembre 2018, Théâtre du Reflet à Vevey, la dernière fois que Rokia Traoré a chanté en Suisse. A un moment, entourée d'un chœur issu de sa fondation, la diva malienne ferme le poing et reprend un vieux morceau d'indépendance, *Zimbabwe* de Bob Marley. Le texte est une prière de libération qui s'ouvre ainsi: «Chaque homme a le droit de décider de son propre destin/Dans ce jugement, il n'y a pas de partialité... Battons-nous pour nos droits!»

C'était hier. Pour Rokia, c'était un autre monde. A 44 ans, elle atteint alors l'apogée de sa carrière, ne trouve plus de place sur ses étagères pour ranger les distinctions internationales qu'elle a glanées (BBC World Music

Award, Victoire de la musique, officier des Arts et des Lettres). Elle figure au jury du Festival de Cannes, parcourt l'Afrique en tant qu'ambassadrice de bonne volonté pour le HCR. Elle est une icône engagée, une voix affranchie. Et puis, en 2019, tout s'effondre.

Parler ou disparaître

Lorsqu'on l'appelle à Bamako, ce sont les oiseaux qu'on entend d'abord; ceux qui peuplent son Eden en bordure de la cité-fourmilière, un jardin végétalisé avec des graines ramenées du monde entier. Elle a acquis le terrain à 24 ans, alors qu'elle venait de sortir son premier album *Mouneissa*: «A l'époque, j'avais encore un vieux 4x4 et pas de projet clair.



«Je ne voulais pas faire un livre sur moi, mais sur ce qu'on devient quand tout s'effondre autour de soi.»
(Danny Willems)

PUBLICITÉ

les automnales

7-16.11.25

Palexpo, Genève

automnales.ch



GHI

Dorier

LOISIRS CH

RADIO LAC

Tribune de Genève

les automnales

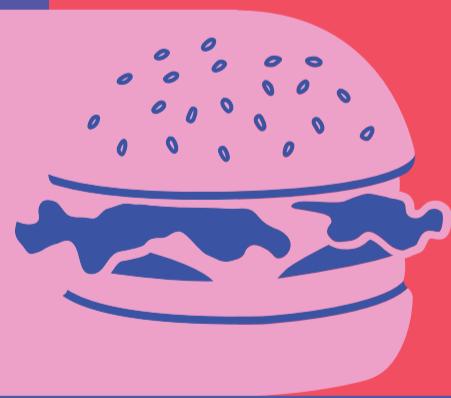
palexpo Genève

je prends
mon billet!



market

food
festival



émotion



nouveauté
food festival

jusqu'à 22h
tous les jours
sauf dimanches - fermeture à 18h

J'avais besoin d'un endroit qui ne dépende pas d'un contrat ni d'une tournée. Un lieu à moi, au Mali, où je puisse vivre et créer sans contrainte.»

C'est là qu'elle vit avec ses deux enfants avant et qu'elle demeure après que la justice belge émet contre elle un mandat d'arrêt européen pour kidnapping, internement illégal et prise d'otage dans le cadre d'un conflit de garde autour de sa fille cadette. C'est là que, cinq ans plus tard, elle rédige *Je suis née libre*, l'ouvrage qui paraît aujourd'hui – le récit glaçant de l'irruption du judiciaire dans une vie que rien ne destinait à pareille éprouve. «Ce que j'ai perdu pendant ces années-là, écrit-elle, ce n'est pas la liberté au sens matériel, c'est la foi dans les institutions qui prétendaient me protéger.»

Pour qui connaît un peu Rokia Traoré, l'idée même d'un épanchement surprend. Dans le premier article que *Le Temps* lui consacrait en 1998, elle était qualifiée de «jeune fille romantique» et sa pudeur semblait écrasante: «Je suis quelqu'un de discret, presque effacé quand il s'agit de ma vie. Mais à un moment, il n'y a plus moyen de faire autrement. C'était ça ou disparaître. Je ne voulais pas faire un livre sur moi mais sur ce qu'on devient quand tout s'effondre autour de soi.»

Présomption de culpabilité

Le livre rend scrupuleusement compte de la chronologie des événements, depuis la première convocation par un juge belge en janvier 2020 jusqu'à la libération d'une prison romaine en janvier 2025, en passant par l'affrètement d'un avion privé en plein covid pour rejoindre le Mali alors qu'elle se trouve en liberté conditionnelle. C'est le roman abracadabrant d'une parentalité déchirée et d'une femme qui, pour s'en sortir psychiquement, plonge entière dans des livres de droit. «Ce que j'ai compris, c'est que le droit n'est pas la justice: c'est une langue, avec sa grammaire et ses pièges. Si tu ne la parles pas, on t'efface du récit.»

Le père du deuxième enfant de Rokia Traoré – un dramaturge belge qui n'est pas nommé dans l'ouvrage – porte plainte pour non-présentation de la petite fille qui a 4 ans et vit au Mali avec sa mère. La musicienne engloutit 400 000 euros dans une défense dont elle sent rapidement qu'elle ne débouche que sur le renforcement d'une présomption de culpabilité. Elle s'aperçoit qu'elle n'est pas la seule – par des courriers de mères en fuite, elle découvre le phénomène des Hague Mothers: «Elles ont perdu leurs enfants à cause de la Convention de La Haye. Elles n'ont pas fui avec des armes, elles ont fui avec leurs enfants parce qu'elles avaient peur.»

Sœurs de barreaux

Adoptée en 1980 et conçue pour protéger les enfants, la Convention de La Haye a pour objectif de favoriser le retour immédiat d'enfants déplacés en violation du droit de garde; dans des cas concrets, documentés par des ONG et par des rapports d'ONU Femmes, des pères abusifs obtiennent gain de cause au détriment de mères qui voulaient protéger leur progéniture. Rokia Traoré ne traite pas dans son livre des raisons du désaccord avec le père de sa fille: «Je voulais qu'on voie la mécanique, pas les blessures. Les blessures, tout le monde en a. Mais comprendre ce qui les rend possibles, c'est plus utile.»

Lorsqu'elle rencontre des juges, ceux-ci ne comprennent pas pourquoi une mère voudrait élever ses enfants au Mali plutôt qu'en Europe où ils sont nés: «C'était même perçu comme une bénédiction, pour l'Africaine que je suis, de vivre au Nord. Tout autant qu'une éventuelle vie en Afrique était perçue comme un échec pour mon conjoint.» D'une façon subtile, par la démonstration plutôt que le slogan, Traoré montre à quel point le pouvoir s'exerce de façon plus décomplexée sur une femme, a fortiori une femme noire, et cela malgré l'argent, la carrière, la mobilisation du milieu artistique qui, en 2020, demande sa libération.

Les pages les plus puissantes du livre esquisSENT un portrait sidéré des trois prisons traversées, depuis Fleury-Mérogis en France: «Le corps ne signifie plus rien ici. Il est mesuré, observé, manipulé. Tout est codifié, rien ne t'appartient, pas même ta pudeur.» Pour se sauver, Rokia renoue avec la prière, elle recourt à des images d'enfance, celle d'une route d'Alger, ville où son père a exercé la fonction de diplomate. Le titre du livre lui doit beaucoup: «Mon père m'a appris à ne pas avoir peur des autres, à être libre même quand on dépend d'eux.»

Derrière les murs, elle croise des sœurs de barreaux qui n'en reviennent pas qu'une mère puisse être accusée d'avoir kidnappé ses enfants. Ce sont des rencontres en terre hostile, une sororité en dépit de tout, comme avec Geanny qui lui enseigne les règles tacites de la détention: «Un jour, je lui ai dit que je n'en pouvais plus de ce bruit, de cette promiscuité. Elle a ri doucement: «Ici, la liberté, c'est dans ta tête. Si tu cries, tu leur donnes la clé.» En 2024, Rokia Traoré tente un retour en Europe. Elle est arrêtée à l'aéroport de Rome, incarcérée une ultime fois pendant cinq mois. Aujourd'hui, les poursuites ont été abandonnées. La justice regarde ailleurs. Comme si rien ne s'était passé. Sauf que tout est à reconstruire.

«Je recommence à écrire de la musique. Pas pour expliquer, pas pour me défendre. Juste pour retrouver une voix qui ne soit pas celle du dossier. Je répète avec un petit groupe à Bamako. Rien de grand, pas de plan marketing. Juste des musiciens, un lieu, du son.» Il y a une vingtaine d'années, sous sa guitare sahélienne et celle, asphaltée, de John Parish, cette PJ Harvey du Sud chantait *Dounia*: «Même perché au sommet, personne ne peut prévoir de quoi demain sera fait.» Après cinq ans de silence, on trépigne déjà d'entendre les chants qui naîtront de ces ombres traversées. ■

«*Je suis née libre*». Un récit de Rokia Traoré. Lattès, 212 p.

PUBLICITÉ

COMÉDIE DE GENÈVE

NOVEMBRE

NO YOGURT FOR THE DEAD

Histoire(s) du Théâtre VI

Tiago Rodrigues • Théâtre • 5-8.11

VUDÚ (3318) BLIXEN

Angélica Liddell • Théâtre – performance • 14-16.11

OCCUPATIONS

Séverine Chavrier • Théâtre • 19-23.11

Création Comédie

ARIA DA CAPO

Séverine Chavrier • Théâtre – musique • 21-23.11

COMEDIE.CH





(Leyla Goormaghtigh pour Le Temps)

Yanick Lahens vient de remporter le Grand Prix du roman de l'Académie française avec «Passagères de nuit», inspiré par ses aïeules, entre Port-au-Prince et La Nouvelle-Orléans. Elle détaille ici la carte du ciel de ses inspirations

Lisbeth Koutchoumoff

Depuis trente ans, Yanick Lahens prête l'oreille aux battements de cœur des mondes visibles et invisibles; aux voix que l'Histoire officielle, celle des vainqueurs, assourdit. Ses romans, *Dans la maison du père*, *La Couleur de l'aube*, *Bain de lune* (Prix Femina) ou *Douces Déroutes* explorent des façons de ne pas se taire face à la violence, de mettre en lien le passé et le présent, de capter les nuances de parcours heurtés, d'avancer surtout. Avec toujours Haïti en pôle poétique, Yanick Lahens vient de remporter le Grand Prix du roman de l'Académie française avec *Passagères de nuit* où elle retrace librement la vie de ses aïeules, depuis les bateaux négriers jusqu'à la vibrionante Nouvelle-Orléans du XIX^e siècle.

Nous lui avons parlé quelques jours avant l'annonce du Grand prix de l'Académie française. En visio depuis Los Angeles où elle rend visite à son fils, Yanick Lahens nous confie qu'elle demeure étonnée d'avoir écrit *Passagères de nuit*. «Un ami écrivain m'a dit: quelques fois, on a rendez-vous avec un texte et il vient vous chercher... C'est peut-être ça. C'est un roman qui vient de loin en tous les cas.» Elle nous dit encore que la littérature est un espace qui permet à l'ombre de se déployer. «Une lumière trop forte empêche de saisir toutes les nuances, toutes les strates. L'ombre aiguise la vue.» La voici qui cartographie pour nous ses sources d'inspiration:

Une lignée de femmes sous le même toit

«Fernande et Lebert, mes parents, m'ont donné le goût d'apprendre et le goût du lien. Notre maison à Port-au-Prince était un lieu d'hospitalité toujours prêt à accueillir proches et amis. La famille élargie était réunie sous le même toit. Avec mon arrière-grand-mère Regina, qui apparaît dans *Passagères de nuit*. Dans le roman, je l'ai décalée au XIX^e siècle parce que c'était de ce siècle-là que je voulais parler. Dans la vie, Regina était très silencieuse et on m'a peu dit de choses sur elle. Heureusement que la littérature existe et que j'ai pu la réinventer.

La fille de Regina, Marietta, ma grand-mère, devenue Marianne dans le roman, est morte assez tôt. Mais elle a vécu avec nous aussi. C'est elle qui m'a appris à lire. J'ai grandi avec toute une lignée de femmes, une vraie tribu. J'ai gardé un souvenir vif de cette cohabitation.

«En habitant vraiment un lieu, on habite l'universel. Ce lieu ne nous enferme pas. On vit l'universel ouvert»

Ma mère, directrice de l'Ecole hôtelière d'Haïti, cuisinait excellemment bien des mets raffinés. C'était sa manière de rassembler les gens autour d'elle et de nous déclarer son amour. Mon père disait qu'il ne fallait jamais terminer une journée sans avoir lu un livre, ne serait-ce qu'un paragraphe. Quand je suis loin de chez moi, mes livres me manquent comme des proches. J'ai gardé ce sens du lien avec ma famille actuelle et mes amis. C'est un héritage très fort que je chéris et que je nourris.»

Marie Chauvet, la révélation

«Mon premier éblouissement de jeune lectrice a été *Le Grand Meaulnes* d'Alain Fournier. De me retrouver dans un univers si éloigné du mien et pourtant si proche m'a subjuguée. Puis j'ai découvert Faulkner, Marguerite Duras, Camus. Mais l'écrivaine qui m'a donné envie d'écrire, qui a suscité le déclic, c'est Marie Chauvet. Issue d'une famille de la grande bourgeoisie haï-

tienne, elle a commencé à publier dans les années 1960. Elle a survécu après les grandes voix masculines comme Jacques Roumain, fondateur du parti communiste haïtien ou Jacques Stephen Alexis. Ils incarnaient le réalisme socialiste avec des personnages purs et sans failles.

Marie Chauvet affirme au contraire que les êtres sont pleins de contradictions. Elle insère la complexité dans l'espace du roman. Et l'audace formelle aussi. Elle parle des femmes, de leur intimité. Cela faisait scandale. Elle critiquait sans détour la dictature de Duvalier. Elle dérangeait tout le monde et n'a donc été soutenue par personne. Ses livres ont été mis sous le boisseau. Il a fallu attendre la fin de la dictature en 1987 pour que son œuvre soit redécouverte.

A sa suite, j'ai toujours voulu rendre les voix des femmes audibles. L'historienne Michelle Perrot rappelle combien les femmes n'ont ni passé ni histoire. Il nous faut parler, écrire pour que nos voix comptent et s'inscrivent dans l'histoire commune. Car même quand les femmes écrivent, elles ne sont que trop rarement écoutées, trop rarement citées comme des références. C'est quand même incroyable!»

William Faulkner et Edouard Glissant, explorateurs du sud

«Avec *Le Bruit et la Fureur* ou *Tandis que j'agonise*, Faulkner m'a fait découvrir la puissance de la littérature, les possibilités infinies qu'elle ouvre comme celle de permettre une parole intime sur l'Histoire. Sur le plan formel, il a poussé tellement loin le monologue intérieur. Il était un être déchiré. Il voyait la ségrégation à l'œuvre mais voulait croire malgré tout à l'innocence de l'Amérique. Ce que l'Amérique continue de porter jusqu'à aujourd'hui. Faulkner est un grand auteur qui observe ce Sud américain, une région importante pour nous de la Caraïbe.

Edouard Glissant m'a fait découvrir la place de la Caraïbe dans le monde et ce qu'elle peut apporter. Dans *Le Discours antillais*, que j'aime particulièrement, il a des intuitions extraordinaires quant à la

«Je cherche à rendre les femmes audibles»

Parcours

Yanick Lahens est née à Port-au-Prince en 1953. Elle arrive à Paris à l'âge de 15 ans. Elle suit des études de lettres à la Sorbonne et s'étonne de l'absence d'Haïti à la fois dans l'Histoire de France et dans l'histoire de la littérature francophone. Cette prise de conscience fonde son engagement pour une Histoire et une francophonie décolonisées et décentralisées. Elle retourne vivre en Haïti d'où elle écrit une œuvre saluée par de nombreuses récompenses. Titulaire de la chaire «Mondes francophones» au Collège de France en 2019, sa leçon inaugurale s'intitulait *Littérature haïtienne. Urgence(s) d'écrire, rêve(s) d'habiter.*

place du créole en Haïti et dans la Martinique, sur le multilinguisme. Et *Faulkner, Mississippi* m'a aidé à comprendre Faulkner et son inscription dans ce lieu, le Mississippi, et dans la littérature américaine.»

Jean Casimir et Laënnec Hurbon, les amis penseurs

«Ces deux penseurs et sociologues haïtiens m'inspirent. Ce sont aussi des amis chers. Laënnec Hurbon a notamment écrit *Le Barbare imaginaire*, une magnifique exploration de cette notion. Le barbare est toujours quelqu'un que l'on crée, que l'autre crée. Dans son œuvre, Jean Casimir annonce la pensée décoloniale. La condition humaine ne se décline pas partout de la même façon. Il faut cesser de n'avoir qu'une seule référence pour évoquer l'universalité. Tout pays peut être un centre.»

Angela Davis et les féminismes

«Dans *Femmes, race et classe*, Angela Davis montre qu'il ne peut y avoir un seul féminisme mais des féminismes. Le féminisme se trouve à l'intersection des questions de race, de classe et de genre. Cela a été une découverte essentielle. Dans les régions où l'esclavage a eu lieu comme en Amérique du Nord et dans les Caraïbes, le féminisme ne se décline pas de la même façon qu'ailleurs. Le patriarcat est une strate commune mais les déclinaisons se font autrement.»

La danse et le tai-chi

«A une époque où la petite bourgeoisie ne le faisait pas, mes parents m'ont inscrits à un cours de danses traditionnelles haïtiennes. J'ai commencé à huit ans et j'ai aimé tout de suite. Cela m'a donné un ancrage dans la culture haïtienne. C'était important pour mes parents à une époque où tout ce qui était perçu comme populaire était déconsidéré. J'ai eu la chance d'avoir des parents qui étaient en avance sur beaucoup de choses. A mon retour à Haïti après mes études à Paris, j'ai repris les cours, tous les samedis matin, avec Viviane Gauthier, grande dame des danses traditionnelles. Aujourd'hui, j'ai dû arrêter parce que je ne peux plus me déplacer dans Port-au-Prince pour des raisons de sécurité.»

Le tai-chi permet aussi de prendre conscience qu'un certain nombre de connaissances passent par le corps et par le rythme. Quand on écrit, notre propre respiration devient une musique.»

Le rituel du lien

«Tous les dimanches matin, avec mes amis proches, nous nous retrouvons chez moi: l'historienne Suzy Castor, Jean Casimir, Laënnec Hurbon, Syto Cavé, qui est metteur en scène, et d'autres encore. On discute, on parle d'Haïti et des difficultés, on questionne, on cherche, on creuse, on rit. Parfois, on récite des poèmes. On chante. C'est aussi une école, j'y apprends beaucoup. Ce sont des moments exceptionnels de joie. Nous célébrons ce que j'appelle le rituel du lien et de l'habiter. Habiter ensemble, pas seulement un lieu, un moment. En habitant vraiment un lieu, on habite l'universel. Ce lieu ne nous enferme pas. On vit l'universel ouvert. Quand je voyage hors d'Haïti, je n'ai jamais l'impression de sortir d'une périphérie. Jamais. On est au centre partout.» ■

CARACTÈRES

Lisbeth Koutchoumoff

Brecht dans ma cuisine

C'était un soir récent. Un jour de semaine dans cet automne abrupt. Cuisine, intérieur nuit. Mon fils, 20 ans, apprenti comédien, rentre, tard, d'une répétition, le visage flouté par des émotions sourdes. Bruits de casseroles pour réchauffer le dîner. Je le regarde faire, silencieuse. Puis il s'assied en face de moi. Long soupir. «Gaza qui continue, l'Ukraine et puis les Etats-Unis... Le Soudan! Où que tu regardes, c'est une violence abominable. On en parle beaucoup entre nous. Vraiment, c'est dur.» L'actualité s'impose souvent à table mais ce soir-là, la vibration de l'air est différente. Il me regarde droit dans les yeux: «Franchement, d'ici à mes trente ans, je ne vois pas comment je pourrais échapper à une guerre.» Je me répète intérieurement ce qu'il vient de me dire. Plus encore que ses mots, c'est le fait de ne pas pouvoir le contredire qui me cloue sur ma chaise. Je me rends compte qu'il m'est impossible de le rassurer. Me vient instantanément à l'esprit, comme en surimpression, l'année de mes vingt ans à moi, 1989, la chute du Mur, les scènes de liesse. La peur d'être entraîné dans une guerre, de la vivre, était hors du cadre des perceptions. La guerre concernait la génération des parents, des grands-parents. Et voilà que la guerre lance des flammes de peur et de tristesse dans les yeux de mon fils.

Je n'ai toujours rien dit. Il enchaîne: «Et puis qu'est-ce qu'on fait, nous, comédiens, face à tout ça? On monte sur scène pour dire quoi? Pour distraire le public? Lui changer les idées? Pour l'interroger sur les atrocités en cours?» Je sors de ma sidération. Je m'entends lui dire d'une voix mal assurée, comme assoupi, que oui, dans ces moments de grandes tensions et de découragement, la culture a un rôle crucial à jouer, pour nous rassembler, pour faire des réserves d'humanité. Je parle mais je sens que mes mots s'évaporent à peine prononcés. Deux semaines plus tard, je regarde mon fils et ses camarades du Conservatoire de Genève interpréter *L'Opéra de quat'sous* de Brecht dans une mise en scène de Maya Bösch et dans la nouvelle traduction d'Alexandre Pateau. Sur scène, ils sont une quinzaine, cinglants de talent et de fougue. En chœur, droit dans les yeux du public, ils lancent: «Messieurs, Mesdames, assez de baratin! Ce n'est que de ses crimes que vit l'humain. [...] Lui qui sans cesse dépouille, harcèle, attaque, étouffe et bouffe son prochain. Oui, ce qui tient l'humain, c'est qu'il s'empresse d'oublier qu'il est encore un humain.» Dans la salle, la vibration de l'air est crépitante. Les mots ne s'évaporent pas. Depuis ma chaise, j'ai eu l'impression de capter le regard de mon fils. N'oublions pas que nous sommes encore des humains, oui, n'oublions pas. ■

A la lumière du «Bel Obscur»

Les livres de Caroline Lamarche sont habités par des personnages à la lisière de plusieurs mondes. Dans ce nouveau roman, en lice pour le Prix Goncourt, la narratrice découvre que son mari est homosexuel. Ensemble, ils vont tenter toutes les manières de faire couple

Lisbeth Koutchoumoff

Le *Bel Obscur*... Sous ce beau titre, le roman de Caroline Lamarche, en lice pour le Prix Goncourt, déploie cet art de la nuance qui a précisément besoin de pénombre pour opérer. Pour capter les ambivalences, les contradictions, les tiraillements, cette pâte humaine indécelable, ou alors de façon grossière, caricaturale, sous une lumière trop forte de plafonnier. Chez l'écrivaine belge, c'est bien la littérature en elle-même qui instaure le clair-obscur sur les méandres de l'existence. C'est bien le processus romanesque en tant que tel qui maintient le feu doux et vacillant d'une flamme de bougie sur «les vestiges de nos essais et erreurs, illisibles mais bien présents».

Dans la première scène du *Bel Obscur*, on découvre la narratrice aux prises avec un bubbleia. Dans le jardin qui fut pendant trente ans celui du couple qu'elle formait avec son mari jusqu'à ce qu'il se décide à vivre avec Nikolai, seul résiste cet «arbre aux papillons». Avec cet humour qui est aussi une façon d'observer le chagrin en tenant le pathos à l'écart, la voilà qui décide que la «beauté trompeuse» du buisson «a régné trop longtemps». Terminé le rêve que le jardin à l'abandon puisse devenir un «havre de biodiversité» grâce au seul bubbleia tête. «Tout cela est un leurre, un piège, une arnaque»: l'arbre se doit être arraché. Or, grâce à des racines étonnamment coriaces, il tient tête, longtemps, à la scie, à la bêche, à la hache. Avant de céder.

Cette scène inaugurale de «massacre» sur gazon laisse la narratrice «rétamée jusqu'à l'os» et «abasourdie» par sa «victoire». La décision, titanique et dérisoire, d'arracher le bubbleia, sera le seul geste tranché et frontal de la narratrice. Pour comprendre la longévité et l'excentricité de son couple avec un homme qui aime les garçons, pour éclairer son attachement à «l'amour comme rêve durable», elle procédera de biais, préférant les rêveries alchimiques à la rigidité des conventions. Le jardin abandonné et l'arbre qui résiste sont des métaphores bien trop aveuglantes pour élucider quoi que ce soit. Pour comprendre ce qu'elle vient d'arracher, elle va, «comme dans un rêve confus», explorer une autre vie que la sienne.

Réminiscences et synchronicités

A la façon d'un réseau racinaire aux ramifications infinies, Caroline Lamarche fait avancer le récit, et donc l'enquête de sa narratrice, grâce aux rebonds du hasard, des réminiscences et des synchronicités. A la faveur de changements après la mort de ses parents, elle découvre dans une boîte rongée d'humidité les traces d'un jeune ancêtre, Edmond, né à Liège dans une famille de métallurgistes, et mort de façon obscure, en 1865, à tout juste 31 ans, dans une chambre d'hôtel à Orléans. Pourquoi le jeune homme a-t-il été rayé de la mémoire familiale? Pourquoi est-il mort, seul, loin de chez lui? En quoi est-il déguisé ou tra-



La narratrice du «Bel Obscur» entreprend une enquête

Futur antérieur

A Gaza, les ravages de la propagande de

Face aux destructions massives infligées par l'armée israélienne à l'enclave palestinienne, qui obèrent la possibilité même d'y survivre, certains s'emploient encore à les justifier. Témoin d'une Allemagne à genoux au sortir de la guerre, le Suédois Stig Dagerman dénonçait avec force l'idée de châtiment collectif

Gauthier Ambrus

des tout premiers Occidentaux à pouvoir entrer à Gaza depuis le début du fragile cessez-le-feu, après deux ans de massacre à huis clos. C'est donc à travers les yeux d'un entrepreneur immobilier, témoin privilégié malgré lui, que le monde entier découvre un spectacle de désolation totale, démonstration muette de la violence qui s'y est déchaînée.

L'habitat humain a été pulvérisé, au point que tout ce qui rendait la vie possible semble désormais annulé. Présence presque incongrue, des silhouettes humaines cherchent les traces de leur logis disparu et s'efforcent de faire repartir leur existence, en s'agrippant à la joie d'avoir survécu. La leçon de résilience est impressionnante. Il règne là une sorte de nudité morale. Comme si tout pouvait recommencer à zéro, dans un impossible oubli.

Manipulations grossières

Si les bombes se sont tues, du moins officiellement, il reste toutefois un champ de bataille symbolique. Une tache hante encore bien des regards extérieurs jetés sur Gaza. Un reste de suspicion qui jette un voile pudique sur

PUBLICITÉ

SALON DES PETITS ÉDITEURS

petitséditeurs.ch

petitséditeurs.ch

Salle communale Jean-Jacques Gautier & Espace Nouveau Vallon

SAMEDI 8 NOV. 2025

CHÈNE-BOUGERIES 9H30-18H

Le Chinois LE TEMPS LE COURRIER

Partenariat avec S3 LIVRÉES

LE TEMPS

PARTENAIRE MÉDIA



Edmond, un jeune homme mis au ban de sa famille à cause de sa probable homosexualité. (Collection de Caroline Lamarche)

guerre

l'ampleur des destructions en tentant de les justifier tant bien que mal. Pourquoi tant de maisons, d'hôpitaux, d'écoles rasés au sol? Parce qu'ils servaient probablement de repaires secrets à un ennemi fondu dans la population (voir la tribune d'Ilan Greilsammer dans *Le Temps* du 15 octobre dernier), jugée complice de fait des terroristes.

Coupable, chaque maison détruite de Gaza? La propagande de guerre ne fonctionne qu'avec ceux qui acceptent de lui tendre l'oreille. Pour les autres, en effet, il y a les enquêtes journalistiques, comme celle que vient de publier le média israélien + 972 Magazine, montrant que certaines des fameuses prises de vues des tunnels du Hamas creusés sous des édifices civils (l'hôpital Al-Shifa et des bâtiments de l'UNRWA) que l'IDF a diffusées sont en réalité d'assez gros-siers montages en 3D.

Le spectacle dérangeant du champ de ruines qu'est devenue Gaza en ressuscite d'autres, spontanément, malgré la différence des contextes. On revoit mentalement l'image des villes allemandes en lambeaux au sortir de la guerre, apocalypse perçue comme une juste punition. C'est dire l'effacement des popula-

tions, deux fois frappées: par les bombes qui ont brûlé leur chair et dévasté leurs maisons; par le verdict d'infamie qui résulte des crimes du nazisme et leur interdit d'être des victimes sur lesquelles on s'apitoierait.

Traduire la détresse en mots

En 1946, un jeune reporter d'exception, l'écrivain suédois Stig Dagerman, parcourt les ruines de l'Allemagne défaite en auscultant sa population hagarde, à peine sortie des rêves mal-sains de l'hitlérisme pour se réveiller, dégrisée, dans une réalité en loques. Il en tira un livre passionnant, *Automne allemand*, qui restitue la parole aux Allemands, muets au fond depuis 1933. «Si l'on veut voir non pas une ville de ruines mais un paysage de ruines, plus désolé qu'un désert, plus sauvage qu'une montagne et aussi fantastique qu'un rêve angoissé» (trad. Actes Sud, 1980), il faut traverser les villes allemandes de 1946, Hambourg en particulier.

Leurs habitants en proie au froid et à la faim ont trouvé refuge là où ils pouvaient, souvent dans des caves à demi inondées où ils s'accrochent à une vie

«indescriptible», comme disent les journalistes étrangers. Mais pour l'écrivain suédois, il n'y a pas d'in-descriptible qui tienne devant la détresse humaine, ce serait une manière trop commode de passer sur celle-ci: il faut la poursuivre au contraire partout où elle s'est réfugiée, afin de la traduire en mots le plus fidèlement possible, avec une empathie qui n'exclut pas la distance critique.

Une question hante tout le reportage de Dagerman: ces souffrances sont-elles justifiées? Il ne le croit pas, d'abord parce que l'idée de châtiment collectif le révulse. Et puis, que dire d'une justice qui prévoit la faim, la destruction et l'humiliation parmi ses peines? Ne saurait-elle pas ses propres fondements moraux? Non, décidément, il n'y a pas de gain pédagogique à attendre de la guerre. «Quand toutes les autres sources de consolation sont épuisées, il faut bien en trouver une nouvelle, même si elle est absurde.» ■

Chaque semaine, Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement pour le mettre en résonance avec un texte littéraire ou philosophique.

vesti sur l'une des photos qui restent de lui? Que signifie la lettre au ton éperdu où il est question d'un fils mort qui s'adresse depuis les cieux à une mère éplorée?

Au fil d'une rencontre avec une graphologue «qui bat la campagne» et d'une séance avec trois spirites hargneux, la narratrice enquête sur Edmond et sa mise au ban de la famille à cause de sa probable homosexualité. En parallèle à ce cheminement, pressentant immédiatement que le «destin d'Edmond interpelle celui de Vincent», cette femme que l'on devine à la fin de la cinquantaine devient l'archiviste de sa propre existence, exhumant les cahiers Clairefontaine où elle a tenu son journal de femme mariée. Car elle écrit, et l'écriture sera un radeau sûr pendant les nages en eau libre de l'existence.

Un ciel apparemment sans nuages

Elle retrouve ainsi la jeune femme qu'elle était, élevée dans la bonne bourgeoisie liégeoise par une mère qui assène et répète: «Quand tu seras mariée, tu seras enfin heureuse.» Convaincue d'avoir trouvé l'homme de sa vie avec un Vincent accaparé par son travail, elle élève quasiment seule les enfants. Pendant sept ans, elle vit sans connaître les préférences de son mari. «Nous vivions sous un ciel apparemment sans nuages. De mon côté, tout allait bien et rien n'allait.» Un soir, elle assiste, par une fenêtre de leur villa, au retour du travail de Vincent. Leur chienne se précipite alors pour lui faire une fête: «[...] je le vis se mettre à genoux, enfouir son visage dans le poil de la bête, l'embrasser, l'enlacer [...]. La scène, loin de m'émouvoir, me brisa. Pourquoi n'étais-je pas capable d'un accueil comparable? [...] Et pourquoi ne se montrait-il pas envers moi aussi tendre?»

Les livres de Caroline Lamarche sont habités par des personnages à la lisière, entre les mondes, au croisement de plusieurs états. C'est avec *Nous sommes à la lisière* (Gallimard) qu'elle a obtenu le Goncourt de la nouvelle en 2019. Dans *Cher instant je te vois* (Verdier, 2024), poème narratif consacré à la mémoire d'une amie décédée d'un cancer fulgurant, elle capte la vie qui s'exprime de façon d'autant plus pleine qu'elle est au bord de la disparition.

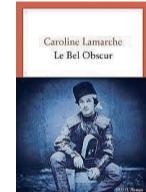
Par effet de domino

La narratrice du *Bel Obscur*, passé la sidération de la découverte de l'homosexualité de son mari, ne va pas opter pour l'annulation du mariage, sa réaction première. Elle va tenter, avec Vincent, forts de leur complicité et de leur attachement, de vivre «la fluidité à l'état pur» tout en maintenant le couple et la vie de famille avec leurs deux filles, libre à chacun de vivre des histoires annexes. Car

A la façon d'un réseau racinaire aux ramifications infinies, Caroline Lamarche fait avancer le récit grâce aux rebonds du hasard et des réminiscences

en fait, pourquoi se séparer? La perspective de connaître «le sort du membre délaissé du couple», de consulter les forums pour mères célibataires lui fait opter pour la curiosité face à cette nouvelle donne. Elle s'informe, se rend dans une librairie gay et lesbienne, suit un festival de films, se sentant décalée, comme un «ectoplasme». Dans une mise en abyme avec le roman, elle réalise combien les femmes d'homosexuels sont absentes de la littérature ou de l'histoire sociale. Elle trouve néanmoins une rare étude où les femmes dans son cas sont perçues comme des victimes, par effet de domino, de l'homophobie.

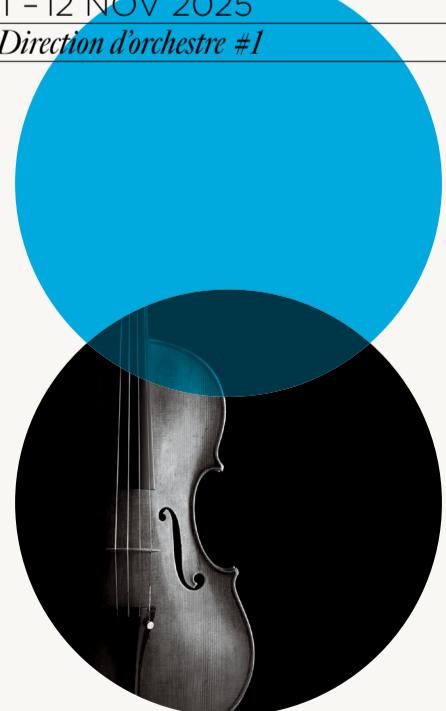
Par les yeux de cette femme sur la brèche entre volonté d'ouverture et déni, attachement et masochisme, liberté et soumission, on assiste à l'émancipation de deux êtres. En suivant ce couple qui se défit en restant ensemble le plus longtemps possible, *Le Bel Obscur* permet une exploration captivante de la nature et de la force des liens par-delà les conventions. ■



Genre Roman
Autrice Caroline Lamarche
Titre Le Bel Obscur
Editions Seuil
Pages 230

PUBLICITÉ

79^e CONCOURS DE GENÈVE INTERNATIONAL MUSIC COMPETITION
31 OCT - 12 NOV 2025
Alto & Direction d'orchestre #1



FINALE D'ALTO
12 NOV. 19H, VICTORIA HALL
Avec l'Orchestre de la Suisse Romande
Direction Cornelius Meister

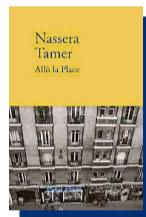


Fiction

Identité frontalière

Comment communiquer avec les siens au loin, se demande Nassera Tamer dans un premier roman très original

Isabelle Rüf



Genre Roman
Autrice Nassera Tamer
Titre Allô la Place
Editions Verdier
Pages 190

> Meilleures ventes en Suisse

Librairies Payot
Semaine du 20 au 25 octobre 2025

1 Astérix en Lusitania. Astérix, Tome 41
Fabcaro, Didier Conrad
Ed. Albert René

2 La Secte
Nicolas Feuz
Rosie & Wolfe

3 Yiyun
Cosey
Le Lombard

4 La femme de ménage voit tout
Freida McFadden
J'ai Lu/POCHE

5 Censure en Amérique
Patrick Chappatte, Ann
Telnæs
Les Arènes

6 L'Origine du Chat.
Le chat, Tome 25

Philippe Geluck
Casterman

7 Le Boyfriend
Freida McFadden
City

8 Bande de compotes! Mortelle Adèle.
Tome 22
Mr Tan, Diane Le Feyer
Ed. Mr Tan & Co

9 22 itinéraires
autour du polar en Europe à ne pas manquer
Marc Voltenauer, Benjamin Amiguet
Emons

10 Kolkhoze
Emmanuel Carrère
POL

Avant la généralisation des portables, on appelait «taxiphones» ces échoppes où l'on pouvait téléphoner au loin à meilleur prix. Très fréquentées par les immigrés, elles ont entre-temps changé de fonction: on y achète des cartes, on y recharge son téléphone, et on y trouve parfois de la petite épicerie. «Allô la Place» est un de ces lieux de sociabilité, situé dans le voisinage de la narratrice. Même si elle ne fréquente plus ces endroits, elle s'y intéresse, voudrait savoir ce qu'il s'y raconte. Elle tente d'enquêter, voire de filmer, imagine un documentaire, mais sa démarche est intrusive et elle y renonce.

Un lien qui fait sauter les verrous

Que cherche-t-elle dans ces lieux d'échange? C'est qu'elle-même ressent une difficulté à communiquer avec ses parents, rentrés au Maroc. Que leur dire, en quelle langue? Elle ne les appelle presque plus, hésite à prendre leurs appels. Pourtant «la nacre inchangée» de la voix de sa mère lui manque. Mais les mots lui échappent. On devine une rupture, un vide de sept ans. «J'étais disparue ou plutôt «disparue», comme dit ma mère, un mélange de disparue et transparente.» Elle a grandi au Havre, vit à Paris. L'arabe qu'elle a étudié au lycée n'est pas celui de sa famille, au contraire,

il creuse l'écart. «Le temps et la distance entre moi et les miens fomentent un silence, mais un silence trouble comme une eau douce se mêlant à l'eau de mer. Un silence saumâtre.»

Pour le rompre, elle veut réapprendre à parler le darija, l'arabe marocain. Elle cherche sur internet avec qui l'exercer et engage la conversation avec Mer, une jeune femme qui, à Casablanca, s'apprête à émigrer au Canada avec sa famille. A l'universitaire un peu perdue, qui écrit dans sa chambre, Mer offre un miroir qui la surprend. Cette jeune femme diplômée, active professionnellement, qui parle trois langues, l'épate. Leur conversation prend un tour personnel. Un lien se crée qui fait sauter des verrous.

La narratrice a été avocate, connaît le poids des mots. Elle commence à jouer avec l'arabe. En montant ses escaliers, elle soupire: «Starfullah», Dieu vienne en aide. Est-ce que cela fait d'elle une ennemie de la République, une terroriste potentielle? «Je me marre mais ris jaune.» Composé de brefs tableaux, rythmé par le langage fleuri des flyers de taxiphones, parsemé de mots de darija, ce premier roman, qu'on devine en partie autobiographique, adopte une forme entraînante. L'écriture est rapide, orale et élégante. «Longtemps, l'arabe s'allie pour moi à l'amour», écrit-elle. Cette amertume, on la sent se dissoudre dans le darija retrouvé. ■

> Marque-page

Un salon du livre qui a le pied marin

La 10e édition du Salon du livre de Neuchâtel se tiendra, comme le veut la tradition, à bord de deux bâteaux de la LNM. Au programme, rencontres avec des auteurs - dont Jean-Pierre Rochat, Claudio Houriet, Sandro Marcacci (Prix Michel-Dentan 2025 pour *Me taire*, aux Editions d'En bas), ou encore Jean-Bernard Vuillème -, un spectacle tout public sur les fables de La Fontaine, par la compagnie l'Art Mobile (à 14h et 15h), ainsi qu'un concours de dictée (à 16h).
Port de Neuchâtel, di 2 novembre de 13h30 à 18h, entrée libre.

Richard Werly en terres MAGA

Correspondant en France pour *Blick*, Richard Werly est aussi un fin connaisseur des Etats-Unis. De Chicago à Mar-a-Lago, le journaliste aarpenté les territoires acquis à Donald Trump

et réalisé, à sa stupéfaction, à quel point l'Europe est vilipendée par cette frange de l'électorat. C'est ce qu'il relate dans *Cette Amérique qui nous déteste* (Ed. Nevicata), ouvrage au cœur de deux rencontres publiques animées par sa coécurie Luisa Ballin.

Librairie Payot, rue de la Confédération 7, à Genève, ve 7 novembre de 17h30 à 19h;
Librairie Payot, pl. Pépinet 4, à Lausanne, sa 8 de 11h à 12h30.

Nicolas Feuz, tout sauf sectaire

Le procureur neuchâtelois qui a accédé à une autre forme de postérité grâce à ses polars publie *La Secte* (Ed. Rosie & Wolfe), un roman inspiré du drame de l'Ordre du Temple solaire, survenu dans les années 1994-1995. Ou quand les crimes du présent ravivent de douloureux souvenirs.

Rencontre à la Librairie Page d'Encre, rue des Bâts 4, à Delémont, sa 8 de 10h à 12h.

CABINET DE CURIOSITÉS

La chronique de Philippe Simon

De la mitraille pour la volaille

Cette semaine, le Japon a connu deux moments forts: tout d'abord, la visite de Donald Trump, reçu par la toute nouvelle première ministre, Sanae Taïtachi. Deuxièmement: l'engagement de l'armée (les «forces d'autodéfense», selon la dénomination officielle) pour lutter, sur l'île septentrionale d'Hokkaido, contre des ours très mal léchés qui se sont mis à attaquer les humains - dix personnes seraient décédées depuis le début de cette année, ce qui n'est pas rien tout de même. Les animaux en question sont vraisemblablement des ours bruns de l'Oussouri, une sous-espèce particulièrement imposante. Donner la troupe contre les bêtes? Ce n'est pas une première. En 1898, ce sont celles, britanniques, du colonel Patterson qui réglèrent leur compte aux lions mangeurs d'hommes du Tsavo, au Kenya. Plus tôt, entre 1764 et 1765, la bête du Gévaudan était traquée en Lozère par le détachement du capitaine Duhamel, officier royal de Louis XV. Duhamel et ses hommes firent chou blanc. On souhaite meilleur succès aux soldats japonais. Et surtout de ne pas répéter les errements de leurs camarades australiens en 1932. C'est en effet cette année-là que s'est produit un épisode tragicomique que l'Histoire a retenu sous le nom de «Grande Guerre des émeus». L'émeu, c'est cet oiseau globalement semblable à l'autruche (mais les deux espèces appartiennent à des familles différentes), et qui peuple aujourd'hui encore une bonne partie de l'Australie.

Il se trouve que l'animal est vorace. Et quand 20 000 d'entre eux débarquent par un beau matin d'octobre 1932 dans les champs de l'ouest du pays, dans la région de Walgoolan, dévorant le blé, souillant les réserves d'eau, fracassant les enclos des lapins... forcément, les paysans voient rouge. Ils s'en émeutent auprès du ministre de la Défense, George Pearce, le supplient de faire intervenir l'armée... Bingo: le grand patron mobilise la 7e batterie lourde du Régiment royal d'artillerie. Volons dans les plumes de ces volatiles incapables de s'élever dans les airs! Le major Meredith, commandant de la batterie, débarque avec ses hommes début novembre à Walgoolan. Les soldats sont équipés de mitrailleuses Lewis, héritées de la Première Guerre mondiale. Le tir au pigeon, disons-le ainsi, peut commencer. Problème: non seulement l'émeu est vorace, mais il est aussi malin, et agile: en une semaine de campagne, 50 oiseaux à peine (sur 20 000, rappelons-le) sont abattus. L'armée est ridiculisée, et stoppe là sa glorieuse expédition. Elle reprend l'assaut mi-novembre, avec beaucoup plus d'efficacité: un millier de bêtes sont envoyées *ad patres* en quelques jours. Mais cette fois-ci, ce sont les défenseurs de l'environnement qui, jusqu'à Londres, s'insurgent et font cesser le massacre. Quand ça va pas... Selon un recensement effectué en 2009, la population d'émeus sauvages en Australie se monte aujourd'hui à 700 000 têtes à peu près. ■

POLARS & CIE

La chronique de Mireille Descombes

Imbroglio tragique dans les montagnes du Piémont

Riches, touffus, pétris d'humanité, les polars de l'Italien Davide Longo forment un monde en soi, un monde à part. Sa dernière enquête est soumise à la sagacité de Corso Bramard et Vincenzo Arcadipane

On trouve un peu de tout dans les polars du Turinois Davide Longo. Des passages lyriques et des dialogues sous-tension, de la laideur et de la grande beauté, du cru, du sexe, des chansons, de l'humour et de l'ironie, de la tendresse et de la folie, beaucoup de souffrance aussi. Et par-dessus tout l'indéfectible fraternité qui relie les personnages principaux: le commissaire Vincenzo Arcadipane, grand consommateur de bonbons à la réglisse, le ténébreux Corso Bramard, qui fut son chef et son mentor, la rebelle Isa Mancini, un électron libre toujours prêt à donner un coup de main. Tout cela forme un univers autonome et quasi organique, qui prend le temps de se développer, de se déployer, exigeant du lecteur qu'il adhère sans réserve à sa logique et à sa relative lenteur.

Quatrième volume de la série noire piémontaise de Davide Longo - lauréat du Prix Le Point du polar européen en 2024, *Règlement de comptes* nous emmène à Clot, un petit village haut perché dans la province de Cuneo, à une heure et demie de voiture de Turin. L'affaire est grave et justifie le déplacement d'Arcadipane «à l'étranger». Un homme de 87 ans a été retrouvé mort étranglé dans sa Jaguar. Il s'agit de Terenzio Fuci, résidant à Rome, Via del Babuino, propriétaire de la maison de production cinématographique Veronica Film et frère d'un ex-ministre et ponte de la démocratie chrétienne désormais décédé. Sa femme, Vera Ladich, une actrice autrefois connue, se trouvait avec lui. Elle a disparu sans laisser de trace.

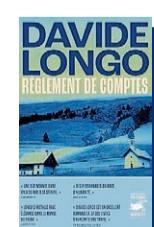
Une vieille pratique païenne

Confinés dans ce minuscule village de montagne, Vincenzo Arcadipane et son équipe pataugent. Les habitants se montrent peu bavards et l'avocat de Fuci fort agressif, voire haineux. Très vite, le village lui-même se révèle moins paisible qu'il n'y paraît, survivant malin et anémié à la construction d'un barrage qui n'aurait jamais dû se trouver là. Quant à Vera Ladich, qui s'appelait en réalité Anna Mattalia et était née en 1946 à Clot, elle reste introuvable. Mais est-elle seulement encore en vie? Face à ce casse-tête que vient encore obscurcir le fantôme vivace d'une vieille pratique païenne, le commissaire n'a d'autre solution que d'appeler à l'aide Corso Bramard, fragilisé par un cancer, et Isa Mancini, toujours pétillante malgré sa grossesse.

Disposant désormais de plusieurs enquêteurs, l'écrivain en profite pour étoffer et ramifier son intrigue. Il s'offre le luxe de retranscrire intégralement un interrogatoire sous la forme question-réponse. Il envoie Arcadipane à Rome à la recherche de nouveaux indices, nous gratifiant à l'occasion d'une galerie de portraits hauts en couleurs. Il convoque un spécialiste des fresques du XVIe siècle qui décorent l'église du village et se plonge dans les amours contrariées et tortueuses des uns et des autres.

Davide Longo ne manque par ailleurs aucune occasion d'égratigner ses concitoyens. C'est ainsi qu'il précise que «chez les Piémontais, le sens de l'humour est pareil aux vieux radiateurs électriques, il n'a que deux positions: éteint ou allumé.» ■

Chaque mois, Mireille Descombes présente son coup de cœur. La spécialiste de littérature noire et policière est à suivre aussi sur son blog: «Polars, Polis et Cie».



Auteur Davide Longo
Titre Règlement de comptes
Traduction De l'italien
par Marianne Faurobert
Editions Ed. du Masque
Pages 494



«Naples accepte le risque de vivre sur un volcan pour une simple raison: que le risque en vaut la peine, parce que la terre est extraordinaire, parce que le paysage est sublime», écrit Paolo Rumiz. (IMAGO/Pond5 Images)

Littérature

Vivre sur un volcan en compagnie de Paolo Rumiz

Dans son nouveau récit, l'écrivain italien fait le pèlerinage, depuis la Sicile, sur des lieux marqués par les séismes et les éruptions volcaniques. Une pérégrination joyeuse, jalonnée de rencontres et d'illuminations

Samuel Brussell

Apied, à vélo, en canoë, en train, en autobus, Paolo Rumiz n'en finit pas d'explorer la vieille Europe et ses confins, dont il interroge l'histoire en donnant la parole à ses moines, ses historiens, ses écrivains et les gens de tous horizons qu'il rencontre et qui l'accompagnent au cours de ses voyages. Après avoir séjourné dans un phare sur une minuscule île de la Méditerranée (*Le Phare, voyage immobile*, Arthaud, 2017), navigué sur les eaux du Pô du Piémont à l'Adriatique (Pô, le roman d'un fleuve, Hoëbeke, 2014), parcouru à pied la via Appia de Rome à Brindisi – 612 kilomètres en vingt-neuf jours de marche (*Appia*, Arthaud, 2019), Paolo Rumiz, dans son dernier livre, prend la route depuis la Sicile jusqu'au Frioul, à la rencontre de la faille qui traverse l'Italie et des phénomènes sismiques qu'elle produit.

Cette enquête, comme toujours, est pour lui l'occasion d'évoquer une foule de personnages, de mets, de paysages, d'émotions. Quand on lui dit qu'il y a dans son écriture une dimension physique, charnelle, il répond de sa voix rauque: «J'ai un rapport quasi naturel avec la Terre-mère, avec sa fertilité

féminine. Quand je me promène à travers les bois et même dans les villes, je sens que je produis en marchant des microséismes, comme si la Terre me répondait, comme si elle m'envoyait des vibrations intimes en retour; elle me fait entendre sa voix.»

Comme les oiseaux migrateurs

Et si l'on décèle dans ses échappées une quête spirituelle, l'auteur avoue, en digne héritier du monde païen: «Depuis que nous sommes moins attentifs aux dieux, nous faisons moins attention à ne pas blesser la Terre-mère. Au milieu du monde paysan où je vis aujourd'hui, j'ai l'impression d'affiner jour après jour ma capacité d'écoute de la terre, des sources, des feux, de me rapprocher de la vaste nature dont nous nous sommes éloignés.»

Paolo Rumiz vit l'expérience de la migration à travers son histoire personnelle, ses ancêtres ayant migré au Frioul de la Roumélie – en turc, «terre des Romains» –, région des Balkans un temps sous la domination ottomane: «J'ai gardé en moi une inquiétude migratoire, que j'imagine semblable à celle

des oiseaux migrateurs quand ils prennent leur envol; le besoin de sortir de son nid, de partir à la rencontre de l'autre, semblable et différent; de regarder dans les yeux l'étranger pour comprendre qui je suis.» Et en y songeant en effet, chacun de ses livres reprend le thème de la migration et parle de la place de l'homme dans son environnement.

Il y a une part de surnaturel très présente dans les reportages de Rumiz, qui donne des ailes à ses récits. Ainsi, sur l'île éoliennes d'Alicudi, note-t-il, «le pain peut rendre fou, quand il est fait à partir d'un seigle appelé *Erba ionica*, cousin du LSD». L'auteur se fie davantage à l'imagination qu'à la vérité rationnelle. A Catane, les hôtes de la ville ne prononcent pas le mot «Etna», par peur de réveiller le monstre; on dit *Iddu* – «elle» –, la montagne. *Iddu* – «lui» –, le masculin, désigne le désastre. Si l'auteur fait le pèlerinage sur de nombreux lieux marqués par les séismes et les éruptions volcaniques, de Catane à L'Aquila, c'est à Naples qu'il s'attarde et s'émerveille.

Rire des hiérarchies

«Naples est le point central de ce livre, précise-t-il. Naples accepte le risque de vivre sur un volcan pour une simple raison: que le risque en vaut la peine, parce que la terre est extraordinaire, parce que le paysage est sublime. La seule question à se poser est: «Le risque en vaut-il la peine?» Et si la réponse est oui, alors on vit ce risque avec un sentiment de plénitude.» Naples est le lieu du grand dehors – où l'on sort toujours. «*Jesce'a via'e fore, jesce'a via'e rinte*» – «Tu sors dehors, tu sors dedans» – il est sensible au génie de l'esprit et de la langue napolitains qui renverse la vision du monde.

L'écrivain revient d'Argentine, où il est allé visiter le lieu de naissance de son père, qui était fils d'émigrés de la région du Frioul en Italie. «Cela a été une aventure de l'âme formidable. A mon retour, je suis passé d'une ville de 20 millions d'habitants à un village de 80 âmes, où je vis depuis quelques années, dans la campagne slovène. C'est le passage de la société à la communauté.» Cette «voix sortie des profondeurs» dit l'histoire de la communauté des hommes et des femmes, à Naples peut-être plus qu'ailleurs, où l'on se rit de toute hiérarchie: ici, le *femminiello* (la femmelette), le *spiritello* (le délit), le *monaciello* (le moinillon) et les *anime pezzente* (les âmes qui languissent au purgatoire) fêtent la même vie, indifférents à la peur. ■

Un lapin sous la lune

Dans «Le Chapeau maudit», Lewis Trondheim envoie Lapinot faire de drôles de rencontres au fond des bois

Depuis des lustres, Lewis Trondheim prévenait qu'à 60 ans, devenu trop vieux pour la bande dessinée, il cesserait toute (hyper) activité. Par bonheur, il s'est parjuré. Il a soufflé 60 bougies en décembre et publie en cette rentrée *Le Chapeau maudit*. Quant à Lapinot, sur le sait, il est mort en 2004 dans *La vie comme elle vient*. Mais à l'instar des chats, les lapins ont plusieurs vies et, s'il a raté *Les For-*

midables Aventures sans Lapinot, le sympathique rongeur est revenu dans *Les Nouvelles Aventures de Lapinot*, résurrection légitimée par l'alibi d'un univers parallèle. Assez de circonvolutions existentielles! Aujourd'hui, Lapinot is well and alive et de retour chez son éditeur historique, Dargaud, étrennant un nouveau cycle, étiqueté *Une Aventure de Lapinot dans une situation pas possible*.

Pouvoir de télékinésie

Par une belle nuit d'été avec éclipse de Lune, Lapinot et Richard

s'enfoncent dans la forêt. Toujours immature, le second rêve de conquête spatiale, option Elon Musk avec bonus extraterrestre. Son ami à longues oreilles lui bouille ses rêves «avec des arguments archi pas cinématographiques». Ils croisent un sombre prophète au look d'épouvantail ténébreux, l'OMA, pour «oiseau de mauvais augure». Quand Richard coiffe le chapeau du spectre, il acquiert un pouvoir de télékinésie dont il va user de manière infantile et fracassante, mettant le souk dans les bois et parmi ceux qui les hantent, ses

amis, les participants d'un jeu de rôles, des gangs de bikers, de Juifs et d'Arabes, voire de lointains extra-terrestres...

C'est à un délectable délire, agrémenté de gags absurdes et de dialogues oiseux, que Lewis Trondheim s'adonne, tout en affirmant son humanisme, son bon sens, et rappelant in fine que «la réalité peut être chouette aussi». Sa ligne claire atteste une élégance nouvelle et prospère en splendides clairs-obscurques qui rehaussent les couleurs admirables de Brigitte Findakly. ■

Antoine Duplan



Genre Bande dessinée
Auteur Lewis Trondheim
Titre Le Chapeau maudit
Editions Dargaud
Pages 46

Rencontres

Les mots du Sud rallument la lumière

Sur l'île de Djerba, au festival Kotouf, écrivains et penseurs venus d'Afrique et au-delà font de la littérature un territoire de liberté et de résistance, où la parole se dresse face au silence et aux blessures du temps

Elisabeth Stoudmann

En ce vendredi d'octobre, dans le Centre culturel méditerranéen d'Houmt Souk, Hassanine Ben Ammou est penché sur une table, plume à la main. Face à lui, une grappe de lectrices, la plupart voilées, patientent pour un autographe. Auteur arabo-phone et maître du roman historique, le Tunisien a réussi, en dix best-sellers, à réconcilier des milliers de jeunes et de femmes avec leur propre Histoire. «Les histoires de «Monsieur Hassanine» m'enchangent, alors qu'avant je trouvais l'Histoire plutôt ennuyeuse», explique Amel, étudiante en master.

La veille, sur la terrasse de la maison de Mounira Dhaou et de son mari, au cœur d'Houmt Souk, Hassanine Ben Ammou raconte ses débuts: les anciens de la médina interrogés un à un, ses chroniques dans *Al-Amal*, puis les archives publiques et missionnaires compulsées. Conscient du vide historique dans lequel ses compatriotes évoluent, il ne pouvait envisager ses histoires romancées que sous l'angle d'un accroissement des connaissances, d'une reconnexion avec le passé.

Le Sud comme une idée, et non comme une carte

Mounira Dhaou, enseignante en littérature arabe, est l'une des quatre directrices du festival Kotouf. «Depuis toujours, je veux partager avec les jeunes le plaisir de lire», explique-t-elle. Avec Sourour Barouni, professeure d'anglais à Tunis, elle a coordonné la venue d'une cinquantaine d'étudiants de Gabès et de Médenine. À l'origine du projet, il y a aussi la romancière et psychiatre Fatma Bouvet de la Maisonneuve, venue donner une lecture à Djerba il y a trois ans. «On s'est dit:



Les «dames de Kotouf»: de gauche à droite, Mounira Dhaou, Sourour Barouni, Marielle Anselmo et Fatma Bouvet de la Maisonneuve. (Wided Zoghlaoui pour *Le Temps*)

pourquoi ne pas voir plus grand?» La critique et poétesse Marielle Anselmo les rejoint bientôt. A elles quatre, celles que le philosophe Mohamed Mahjoub appelle affectueusement «les dames de Kotouf» ont donné corps à la première édition de ce festival, entièrement financée par des sponsors tunisiens.

«Puisque l'Australie ne fait pas partie du Sud mais Haïti oui, la seule chose que l'on puisse acter aujourd'hui est que le Sud n'est plus un lieu, ni une latitude, ni une géographie. Le Sud est une idée, une espérance, une rupture», lance Ghazi Gherairi, ancien ambassadeur de Tunisie à l'Unesco, venu ouvrir les débats. «Identités multiples, écritures plurielles, métissages contre l'intégrisme: ces littératures proposent une nouvelle manière d'habiter le monde», ajoute Sonia Zlitni-Fitouri, professeure à l'Université de Tunis.

Kotouf, pensé comme un festival et non comme un colloque, mise sur la circulation de la parole: cafés littéraires, ateliers, musique, lectures et rencontres improvisées. La jeunesse y est omniprésente et participe activement. On

sent un besoin de reconnaissance, une volonté de s'exprimer. Loujeyne, 19 ans, chante Amy Winehouse d'une voix puissante lors d'une pause musicale avant de confier qu'elle lit jusqu'à «un ou deux livres par jour» mais qu'elle est «en échec scolaire». Un paradoxe caractéristique de cette génération post-révolutionnaire qui a vu la parole s'ouvrir... avant de la voir de nouveau se refermer.

Du verbe au dessin

«Pour moi, lire est un moment intime, un moment de transcendance avec son propre esprit. Je lis beaucoup sur mon téléphone et je me mets dans un lieu calme parce que je n'aime pas que les gens me voient lire», conclut Loujeyne. Autre marqueur: la jeune fille parle huit langues (dont le russe, l'anglais et l'espagnol, en plus du français). Sa sœur a, quant à elle, appris le coréen en regardant des séries sur les plateformes de streaming et en écoutant de la K-pop. Une tendance que plusieurs interlocuteurs nous confirmant. D'ailleurs, de nom-

breux jeunes rencontrés au festival préfèrent s'exprimer en anglais. Même si le français reste la première langue apprise à l'école, il semble en net recul chez les moins de 40 ans, affaibli par la baisse du niveau dans l'enseignement public et par un certain rejet de la politique du gouvernement français. A Kotouf, les 16 auteurs invités se partagent entre arabophones et francophones.

Un autre personnage incarne le quotidien des Tunisiens depuis près de quinze ans: Willis from Tunis, un chat créé par la dessinatrice Nadia Khiari le jeudi 13 janvier 2011. Ce jour-là, face à la colère de la rue, le président Ben Ali promet une série de mesures, dont la liberté d'expression. Nadia Khiari le prend au mot, ouvre un compte Facebook au nom de Willis from Tunis et publie un dessin où l'homme fort du pays apparaît sous les traits d'un gros chat lancant à une brochette de souris revendicatrices un sentencieux: «Je vous ai compris.» La publication devient virale. Le lendemain, Ben Ali quitte la Tunisie pour ne plus jamais y revenir après vingt-trois ans de pouvoir.

Dans les deux années d'euphorie qui suivent la révolution, Willis from Tunis connaît son heure de gloire. Le personnage poursuit ensuite sa carrière sur les réseaux sociaux, ainsi que dans *Siné Mensuel*, jusqu'à l'arrêt du titre en mars dernier. Aujourd'hui, la parole de Willis from Tunis ne résonne plus que sporadiquement dans *Courrier international*.

Identités fluides et nouveaux horizons

A Kotouf, Nadia Khiari, également professeure de dessin et peintre, anime un atelier de bande dessinée. «Ce genre d'espace est vital: c'est encore là qu'on peut parler de liberté, d'histoire et d'avenir», dit-elle. Ses albums servent aujourd'hui à des parents qui veulent expliquer à leurs enfants ce que fut la révolution tunisienne.

Depuis que le président Kais Saïed s'est octroyé les pleins pouvoirs en 2021, la Tunisie vit de nouveau sous un régime autoritaire. Mais à Djerba, la question identitaire se déploie loin des cases. L'écrivain Walid Hajar Rachedi, né en France de parents d'origine algérienne, refuse d'être enfermé dans l'étiquette «auteur de banlieue»: «J'ai vécu au Brésil, je vis en Australie: l'identité est mouvement.» La Libanaise Georgia Makhlouf poursuit: «L'identité n'est pas un paquet livré à la naissance, elle circule et s'enrichit.» «Nous écrivons toujours à partir de notre mémoire et de notre imagination. C'est cette rencontre qui m'intéresse», conclut le philosophe tunisien Mohamed Mahjoub.

Kotouf – «cueillette», en arabe – aura récolté ce que la Tunisie, parfois, oublie: une parole libre, fragile, mais debout. Sur l'île de Djerba, carrefour historique des civilisations, les littératures du Sud ont rappelé qu'un récit peut tenir lieu d'horizon, et parfois même de résistance. ■

«A Djerba se lit la dynamique de l'humanité»

Juriste, universitaire et diplomate, Ghazi Gherairi revient sur la portée historique et symbolique de l'inscription de l'île au patrimoine mondial de l'Unesco, institution où il officia comme ambassadeur

Samedi dernier à Djerba, le Kotouf Festival des littératures du Sud s'est clôturé sur la lecture du poème *Les Djerbiennes* de feu le président et poète sénégalois Léopold Sédar Senghor. Un clin d'œil qui rappelle que cette île occupe une place singulière à l'échelle du pays comme du continent. Car Djerba ne s'est pas construite par isolement, mais par sédimentation: des passages, des influences, des présences successives ont façonné sa mémoire. Ghazi Gherairi a porté le dossier de la candidature de l'île à l'Unesco pendant plusieurs années jusqu'à son inscription officielle sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité le 18 septembre 2023. Pour lui, Djerba concentre une histoire de brassages et de coexistances qui éclaire le présent.

Qu'est-ce que Djerba dit de la Tunisie?

La Tunisie est un vieux melting-pot. Notre histoire est faite d'arrivants et de partants: commerçants, conquérants, navigateurs... Carthage installait des comptoirs en Europe, d'autres puissances s'implantaient chez nous. Djerba condense cela: carrefour méditerranéen et africain, elle a vu des circulations tant volontaires que forcées (captifs, rançons, courses en Méditerranée aux XVIe et XVIIe siècles) ainsi que des échanges féconds. En

Tunisie et à Djerba, les mouvements d'hégémonie ont existé, dans les deux sens.

Que change l'inscription au patrimoine mondial? C'est l'aboutissement d'un long travail: deux ans d'instruction finale, après huit ans de tergiversations. Djerba est le premier site en série inscrit par la Tunisie: non pas un site archéologique unique comme à Carthage ou une médina comme Kairouan, mais un ensemble polymorphe d'éléments sur un territoire habité. L'originalité tenait à la complexité du dossier et à la pluralité des acteurs: géographes, historiens, urbanistes, architectes, juristes, diplomates... Il a fallu prendre du recul pour voir la fresque dans sa globalité plutôt que chaque carreau de mosaïque à part.

Le moment comptait aussi: après la révolution tunisienne de 2011, la société se demandait: «Qui sommes-nous?» L'inscription répond à cette interrogation identitaire: assumer la diversité des composantes tunisiennes. Incrire au plan universel, c'est parfois éclairer ce qui demeure invisible aux yeux mêmes des Tunisiens. Djerba s'inscrit dans cette pédagogie du regard et dans la cristallisation d'une identité tunisienne fière de toutes ses composantes.

Qu'est-ce qui rend l'île pertinente pour un événement culturel orienté Nord-Sud? Sa coexistence visible: rites ibadites, christianismes, judaïsme; des formes architecturales et des savoir-faire en lien avec la mer et la terre; un

ancrage local et une connexion mondiale via le tourisme et les échanges. C'est un paysage habité depuis des millénaires qui rend tangibles des nations souvent abstraites – diversité, circulation, altérité – et les inscrit dans la durée. Djerba est un petit bout du monde où se lit une dynamique vertueuse de l'humanité.

Djerba peut-elle servir de scène pour penser la relation avec l'Afrique subsaharienne?

Oui, si l'on assume l'africanité comme composante fondamentale, inséparable de l'identité tunisienne: l'Afrique est en nous. La Tunisie est le pays dont le nom a été donné à celui du continent [Ifrikyia (du latin Africa) est le terme que les Arabes donnèrent à la partie orientale du Maghreb médiéval]. La culture sert à montrer que, vues de plus loin, nos différences cimentent une identité authentique et universalisante. Un événement culturel Nord-Sud à Djerba peut faire le récit de ces circulations anciennes et de cette appartenance.

Dans un contexte de tensions autour des migrations et du racisme en Tunisie, quel rôle pour un festival des littératures du Sud à Djerba? Un événement ne suffit pas à changer un état d'esprit, mais il plante une graine. Il faut l'arroser, l'entretenir, l'essaimer. La littérature et plus largement la culture permettent d'écrire un autre narratif: elles réinscrivent la composante subsaharienne dans la fresque tunisienne et ouvrent le débat sans simplification. ■ E.S.

Patrimoine

L'arche de la littérature russe

Chez lui, près de Bâle, l'auteur russe Mikhaïl Chichkine évoque «Le Bateau de marbre blanc», recueil de récits d'une grande beauté consacrés aux classiques de la littérature de son pays natal, et son engagement contre la dictature et la guerre

Julien Burri

Dans *Le Bateau de marbre blanc*, qui paraît en français cet automne, Mikhaïl Chichkine revient sur son panthéon personnel et raconte, avec un pouvoir d'évocation extraordinaire, la vie des hommes qui ont élevé une culture russe aujourd'hui mise à mal. Dix-neuf textes sur des classiques (Pouchkine, Dostoïevski, Tchekhov ou Gogol) mais aussi des compositeurs du XXe siècle (Rachmaninov, Prokofiev, Chostakovitch), et quelques surprises. Il fait ainsi un clin d'œil à *Heidi*, de Johanna Spyri, interdit par la femme de Lénine, Nadejda Kroupskaïa, car jugée nocive pour la jeunesse soviétique.

Il faudrait inventer un terme pour les qualifier: ce ne sont pas des essais, mais des nouvelles très documentées. On les lit comme des récits de son maître absolu, Tolstoï, dont il raconte ici le séjour à Lucerne. Chichkine, l'un des principaux auteurs russes contemporains, vit aujourd'hui près de Bâle, à Laufen. Il a été déclaré l'an passé «ennemi du régime» par les autorités russes. Il continue d'écrire dans sa langue et de nourrir un nouvel «espace», une culture indépendante du territoire qui l'a rejetée.

Gâteau aux pommes et aux prunes

Il nous a conviés chez lui, autour d'un gâteau aux pommes et aux prunes, confectionné par son épouse. La traductrice Maud Mabillard interprète l'entretien pour nous. Dans le salon, des cartons de correspondance et de manuscrits sont en train d'être préparés avant leur départ pour les Archives littéraires suisses, à Berne. Un livre de Walsler, que notre hôte a traduit en russe, trône sur un rayon de bibliothèque. La littérature est une «arche», elle emportera «l'âme russe» pour la préserver.

Son nouveau recueil, *Le Bateau de marbre blanc*, est lui aussi une arche équipée pour traverser les tempêtes. Chichkine y cite Tourgueniev: «La beauté n'a pas besoin de vivre sans fin pour être éternelle; un instant lui suffit.» Ses réponses en ce jour de la fin octobre 2025 sont plus politiques. L'heure est grave et l'écrivain, estime-t-il, ne doit pas laisser le silence gagner.

Pourquoi rendre hommage aux grands auteurs russes au moment précis où la guerre fait rage en Ukraine?

Dans la vie de chaque personne, une discussion essentielle doit avoir lieu avec ses parents. Ce n'est pas facile de dire à son père: «Papa, éteins la retransmission de foot, j'aimerais te parler de l'essentiel». Ni de dire à sa mère: «Maman, ne va pas travailler, on va parler des choses les plus importantes.» En résumé, cette discussion ne peut pas avoir lieu du vivant de nos parents. Pour moi, elle a lieu dans mes livres. Ce recueil, c'est mon dialogue avec les écrivains qui ont fait la littérature russe et qui m'ont fait. C'est mon regard sur la littérature russe à travers le prisme de la guerre. Cette guerre nous oblige à réviser notre regard sur le passé et sur notre culture. La culture russe se trouve dans un état de crise qu'elle n'a jamais connu auparavant.

Pourtant, les écrivains russes ont été persécutés durant d'autres périodes sombres de l'histoire, au XXe siècle, les purges staliniennes notamment...

A l'époque, en Union soviétique, il y avait de grands auteurs, Maïakovski, Boulgakov, etc. Aujourd'hui, on ne peut nommer personne. Des millions d'intellectuels et de personnes



Genre Recueil d'essais
Auteur Mikhaïl Chichkine
Titre Le Bateau de marbre blanc
Traduction Du russe par Maud Mabillard et de l'allemand par Odile Demange
Editions Noir sur Blanc
Pages 332



Mikhaïl Chichkine a été déclaré l'an passé «ennemi du régime» par les autorités russes. «Si vous vous déclarez écrivain, alors vous ne devez pas vous taire», dit-il sans trembler. (Kostas Maros/13Photo pour Le Temps)

Dans chaque classe de littérature, on trouve un portrait de Tolstoï. Mais aucun enseignant n'a inscrit cette citation de lui sous son portrait:
«Le patriotisme, c'est l'esclavage»

avec un sens critique ont quitté le pays. Il s'est passé une chose qui ne s'était encore jamais passée en Russie: la séparation de la culture et du territoire. La question, face à nous, aujourd'hui, est de savoir si une culture peut exister sans territoire. Je pense que c'est une chance pour la culture, d'être libérée de la malédiction du territoire. En Russie, la culture a toujours été utilisée par le pouvoir. On a toujours exigé d'elle qu'elle éduque au patriotisme. Maintenant, enfin, elle peut se libérer.

Vous avez été déclaré «agent de l'étranger» il y a à peu près un an. Ne craignez-vous pas pour votre sécurité?

Si vous vivez en Russie, le mot «peur» n'existe pas. La peur est partout, c'est l'air que vous respirez. Depuis l'enfance, vous la respirez. La dernière fois que j'ai séjourné en Russie, c'était en 2014, à la foire du livre de Krasnoïarsk, en Sibérie. La guerre avait commencé. J'étais frappé de voir tous ces magnifiques livres, ces grands écrivains, et personne ne parlait de la guerre... J'étais le seul à en parler publiquement. Ce silence était si humiliant, pour moi, pour les écrivains, pour les lecteurs... J'ai décidé que je ne voulais pas revenir dans ce silence et cela a été ma dernière visite en Russie.

Etre écrivain vous engage. Si vous vous déclarez écrivain, alors vous ne devez pas vous taire. Cela fait des années que je reçois des menaces. «Mort au traître!». Je devrais me taire, après cela? Quel serait le sens de ma vie? On est en guerre, l'Occident aussi est en guerre. Jessaie de le dire depuis 2014. Mais les gens ne veulent pas être en guerre. C'est plus simple de fermer les yeux.

La littérature russe peut-elle exister hors du territoire russe?

Avec internet, nous avons des moyens techniques que l'immigration il y a 100 ans n'avait pas. L'espace de la culture russe peut exister partout, sans l'Etat. La littérature russe est devenue la littérature en russe. Les écrivains qui écrivent en russe aujourd'hui peuvent se trouver en Biélorussie, en Ukraine, en Israël, aux Etats-Unis, etc. Ils font partie de la littérature mondiale. Un écrivain qui écrit en russe, aujourd'hui, ne se ressent plus comme un fils de la patrie, mais comme une partie de la culture mondiale.

Que peut la littérature face à la dictature?

Le passage d'une conscience tribale à une conscience individuelle ne peut se faire que par la culture, l'éducation, la littérature, qui concourent à développer la conscience critique. Le pouvoir russe ne le veut pas, il ne veut avoir que des patriotes. Combien existe-t-il d'écoles en Russie? Des centaines de milliers. Dans chaque classe de littérature, on trouve un portrait de Tolstoï. Mais aucun enseignant n'a inscrit cette citation de Tolstoï sous son portrait: «Le patriotisme, c'est l'esclavage».

C'est pour cette raison que vous avez fondé, en 2024, le Prix «Dar» (le «don», en français), pour encourager la littérature en russe écrite à l'étranger?

Après le début de la guerre, des maisons d'édition en russe à l'étranger ont commencé à pousser comme des champignons après la pluie. Des festivals, des foires du livre, ont commencé d'apparaître. Je me suis demandé ce que je pouvais faire pour aider ce processus. J'ai fondé ce prix avec des slavistes suisses. «Dar» est le titre du dernier livre que Nabokov a écrit en russe. Le slaviste Georges Nivat, la Prix No-

bel biélorusse Svetlana Alexievitch ou l'écrivain lituanien Tomas Venclova font partie des cofondateurs.

Cette année, les 30 membres du jury ont choisi le roman d'une écrivaine russophone vivant à Odessa, Maria Galina, pour son journal de guerre. Mais, au dernier moment, elle a refusé le prix, craignant de s'attirer les foudres des nationalistes ukrainiens, comme cela a été le cas, par exemple, pour l'écrivain Yuri Andrukhowych qui avait participé à une rencontre contre la guerre avec moi dans un festival en Norvège et a subi, chez lui en Ukraine, un assaut de critiques à la suite de son apparition publique aux côtés d'un Russe.

Maria Galina a exprimé en public qu'en tant qu'Ukrainienne, elle ne voulait pas être associée à ce qu'elle appelle «la langue de Moscou». Il faut accepter sa décision avec compréhension, compte tenu des pressions que subissent les écrivains russophones en Ukraine en ce moment.

Vous parlez fréquemment de la Suisse dans vos livres. Pourquoi la donnez-vous à voir par le prisme de la littérature russe?

En arrivant en Suisse, en 1995, je devais comprendre où je me trouvais et qui j'étais dans ce pays. La seule façon de le faire, c'était d'écrire. J'ai écrit *Sur les pas de Byron et Tolstoï. Du lac Léman à l'Oberland bernois* (Noir sur Blanc, 2002). Ma compréhension de la Suisse se trouve dans ce livre. C'est aussi une déclaration d'amour à ce pays. Contrairement à ce qui a beaucoup été écrit, la Suisse n'est pas une exception. Elle est chair de la chair de ce monde.

Lorsque j'ai travaillé à Zurich, dans les années 1990, en tant qu'interprète pour accueillir les réfugiés, j'ai vu que les avocats et les juristes des banques suisses pouvaient se montrer conciliants avec le régime russe. Ils comprenaient très bien qu'il s'agissait d'argent sale, mais la Suisse, comme les autres pays, est prête à fermer les yeux lorsque de très fortes sommes sont en jeu. C'est grâce au soutien de l'Occident démocratique que ce pouvoir criminel a pu se construire et s'est transformé en monstre aujourd'hui. Les démocraties occidentales sont responsables de l'avoir nourri. Aujourd'hui, elles doivent aider l'Ukraine à le tuer. ■

CHARIVARI

La chronique de Marie-Pierre Genecand

Réconcilier la verticalité du talent avec l'horizontalité du (nouveau) management

Pour ou contre Séverine Chavrier? Les doléances à l'encontre de la directrice de la Comédie de Genève couraient en sourdine depuis l'automne 2024. Personnel malmené, création romande méprisée, la colère se chuchotait à plusieurs niveaux. Concernant la souffrance au travail, un apaisement était censé émerger d'auditions internes qui n'ont pas porté les fruits escomptés. Aujourd'hui que la *Tribune de Genève* et la RTS ont levé le voile sur cette douloureuse réalité, tout le monde est censé avoir un avis sur Séverine Chavrier.

La directrice doit-elle quitter la Comédie, institution financée à hauteur de 12 millions par la ville de Genève sur un budget total de 16 millions? Ou peut-elle rester en poste, moyennant un encadrement, pour ne pas dire un recadrage, de sorte qu'elle exerce mieux certaines de ses fonctions? Le questionnement public est légitime, il faut l'écouter, d'autant que la ligne de défense de l'accusée, qui consiste à tout nier en bloc, manque de lucidité. Mais céder au lynchage qui sévit ces jours sur les réseaux sociaux n'est pas digne de notre cité. On attend beaucoup de l'audit promis par la ville de Genève pour faire toute la lumière dans cette affaire.

Lorsque j'ai découvert le travail de Séverine Chavrier en 2016, au Théâtre Vidy-Lausanne, j'ai été fascinée. Dans *Nous sommes repus mais pas repentis*, la metteuse en scène, qui s'apprétrait à prendre la direction du Centre dramatique d'Orléans, voyait déjà les choses en grand. Décor chargé, musique de Wagner en flux quasi continu, film tourné sur les bords du Léman et projeté en format géant, vidéo en direct ou encore jeu expansif accompagné de grimaces et de mouvements: sa libre adaptation du *Déjeuner chez Wittgenstein*, de Thomas Bernhard, ne se contentait pas d'énoncer l'étouffement, elle le rendait perceptible, vivant. A travers les spectacles créés depuis, ici ou ailleurs, Séverine Chavrier a prouvé qu'elle excellait à traduire sur le plateau la complexité des auteurs adaptés et leurs moindres vibrations. On peut ne pas aimer la démesure de l'artiste, son excès de signes en scène, mais on ne peut pas lui dénier un vrai talent. Un talent qui, parce qu'il est rapide, vive, voire intrépide, la projette à la verticale, telle une fusée, laissant souvent en plan celles et ceux qui ne la suivent pas dans cet élan.

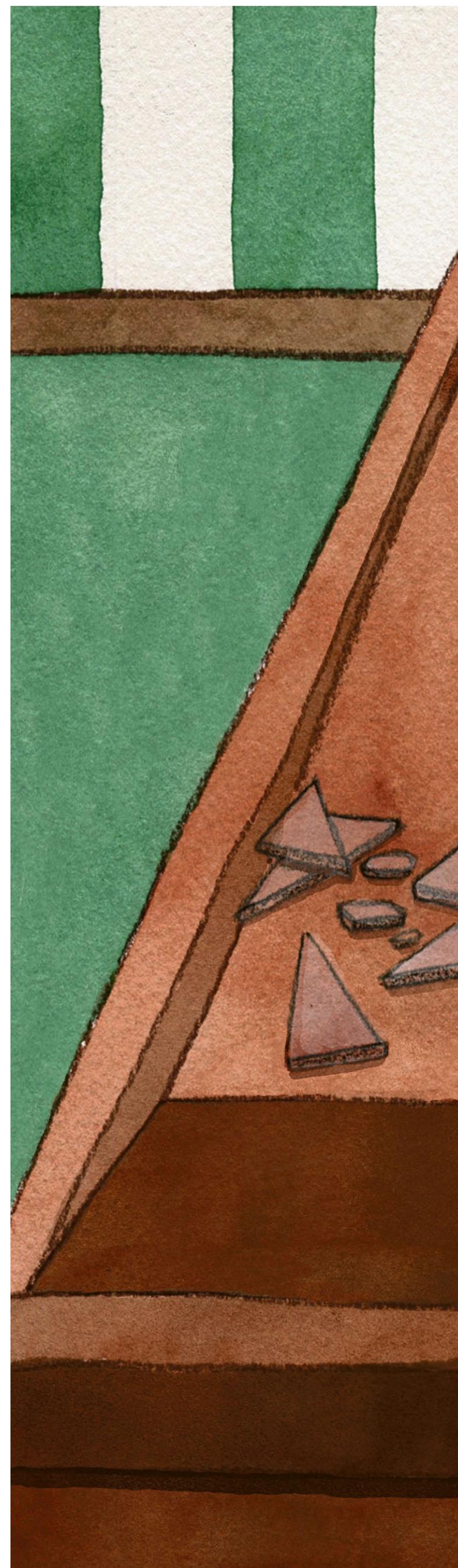
Si la Fondation d'art dramatique (FAD), qui a nommé la native de Lyon à la direction de la Comédie, veut réussir son pari, elle doit faire «atterrir» sa comète. Lui donner les moyens d'apprendre l'horizontalité des relations, la valorisation du travail de ses équipes et la prise en compte de leurs besoins dans une logique d'inclusion. Comment? Avec, par exemple, une formation en management associée à un mentorat ou une supervision pour que le naturel volcanique ne revienne pas... La formation pourrait aussi inclure un volet «découverte des pépites locales», car, foi de directrices et directeurs des théâtres romands, Séverine Chavrier se rend rarement dans les salles. Pourtant, en plus du rayonnement de l'institution sur les scènes européennes, le soutien à la (bonne) création d'ici fait aussi partie des missions de la Comédie. ■

Liens

Ces chers disparus et

Les décès deviennent parfois le théâtre de révélations inattendues. Un fils caché, un passé militaire glorieux, une adoption passée sous silence... Entre loyauté au défunt et besoin de comprendre, les repères familiaux peuvent vaciller

Clara Lainé



Martine a 69 ans et le cœur lourd. Quelques jours plus tôt, elle a enterré sa mère. Dix ans auparavant, c'était son père. Cette fois, ça y est: elle est orpheline. Ou du moins, le croit-elle. En ce jour de printemps 2018, la retraitée garde sa petite-fille après l'école, lorsque la porte s'ouvre. Sur le seuil, sa petite sœur, Anne*. Le visage grave, elle lui annonce qu'elle a une «nouvelle importante». Les secondes s'étirent, pesantes d'un non-dit qui cherche à s'échapper. Puis, la brèche s'ouvre, enfin: «Tu as été adoptée.»

«Je ne vous dis pas le choc, je me suis mise à crier, à pleurer, je vous en passe et des meilleurs», se souvient Martine. Doucement, Anne remonte le fil de l'histoire: en 1950, puis en 1953, leurs parents adoptifs sont venus les chercher. Aucune n'est issue de leur union. Elles n'ont pas les mêmes géniteurs. Cela fait vingt ans que la sœur de Martine garde ce secret. Elle l'a découvert à son divorce, en parcourant son acte de naissance. Leur mère lui avait fait jurer de se taire.

Fausses grossesses et test ADN

Martine sent le sol se dérober sous elle, hurle que «ce n'est pas possible». A ses pieds, sa petite-fille, âgée de 4 ans, sanglote. «Qu'est-ce qui bouleverse ma mamie comme ça?» doit-elle se demander. Ce sont les souvenirs qui se vident de sens, les confidences qui se dénaturent. Sa mère, dont elle se sentait si proche, lui avait raconté avec tant de détails ses accouchements. «Des mensonges comme ça, j'ai pris conscience qu'il y en a eu des tas», souffle-t-elle, amère.

Les années ont passé, mais Martine, aujourd'hui âgée de 75 ans, refuse encore de fouiller les registres de naissance: «Peu importe si mes géniteurs sont centenaires ou s'ils sont décédés, je ne veux pas le savoir.» Son fils l'a convaincue de faire un test ADN, qui a révélé que 95% de son sang est espagnol. Pour elle, la quête identitaire s'achève là. Pourtant, cette révélation tardive reste une plaie ouverte. «Quand mon médecin me demande mes antécédents familiaux, je n'ai plus rien à répondre. Je ne sais pas, je ne saurai jamais...»

Le petit-fils de Martine, Corentin*, observe ce qui lui est arrivé avec tendresse. «On a toujours vu qu'elle ne ressemblait pas à sa sœur sur les photos de famille», note-t-il. Il a appris que son arrière-grand-mère plaçait des coussins sur son ventre pour simuler ses grossesses avant les adoptions. «Je trouve ça fou d'aller aussi loin», glisse le jeune homme de 24 ans. Et d'ajouter, pensif: «On ne sait pas forcément par qui on est entouré.»

Le patriarche taiseux

Une philosophie qu'a aussi faite sienne Jean-François, 61 ans. Dans les souvenirs de cet ingénieur, son grand-père Marcel est assis dans une chaise de repos, devant la télévision. Un homme du sud-ouest de la France, un «taiseux». «Il travaillait dans un lycée agricole, il était menuisier», précise-t-il. L'autorité, chez ce «patriarche» né en 1920, n'avait pas besoin de mots. Sa famille commençait à manger quand il levait la fourchette, et s'arrêtait

PUBLICITÉ

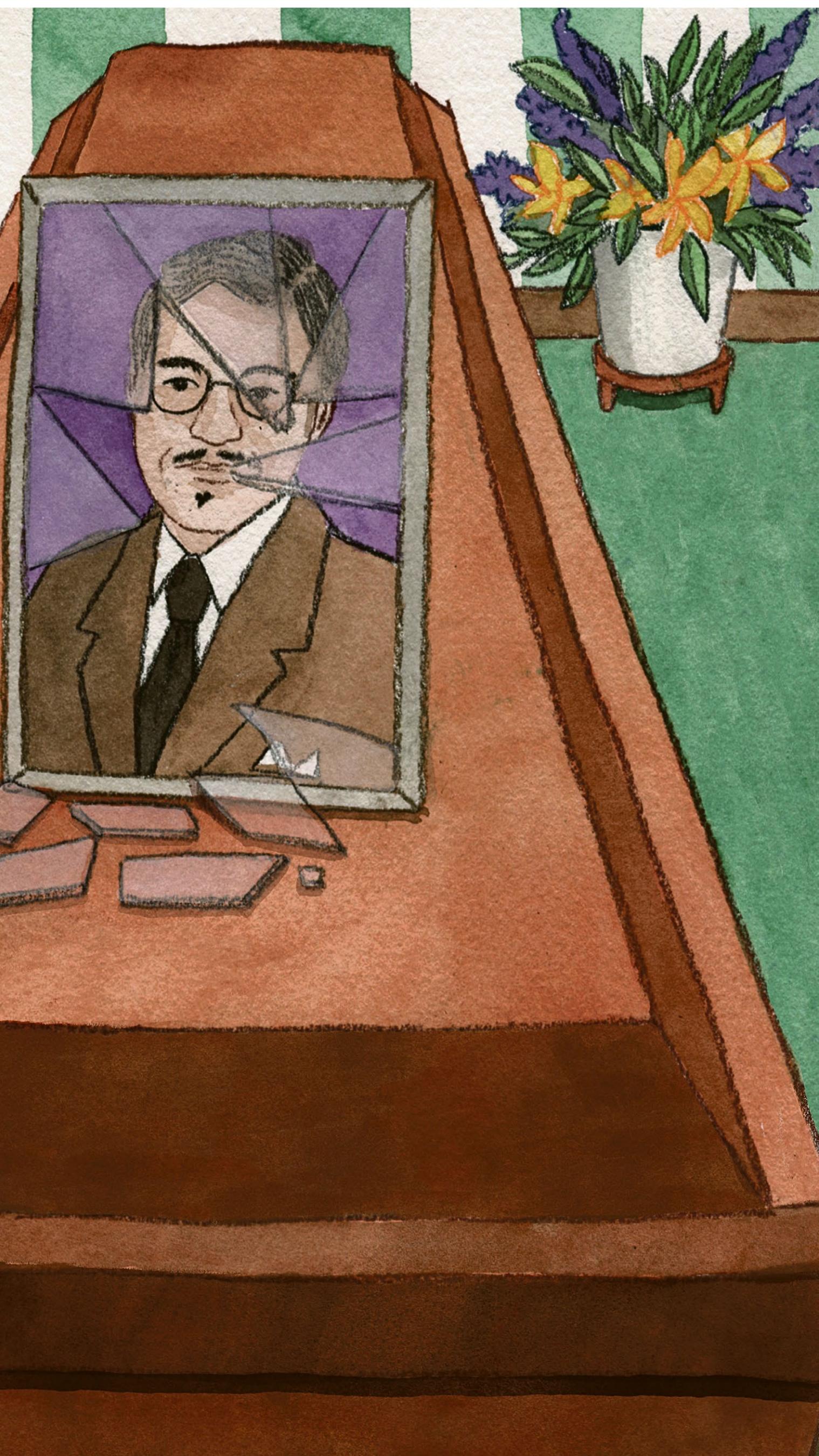
VOYAGES ET CULTURE
JOURNÉE DE CONFÉRENCES
Samedi 15.11.25 au château de Prangins
« Évasion à travers l'Asie »

10h15-11h15	INDE « mille dieux et rêves de maharadjas »	
11h30-12h30	CHINE « l'avenir de 5'000 ans d'histoire »	
Visites guidées exposition « Indiennes. Un tissu à la conquête du monde »		
13h30-14h30	HIMALAYA « spiritualité vivante sur le toit du monde »	
14h45-15h45	JAPON « beauté et perfection entre traditions et modernité »	

Conférences et visites offertes, inscription nécessaire sur voyages-et-culture.ch

VOYAGES ET CULTURE
Rue de Bourg 10 • 1003 Lausanne • Tél. +41 21 312 37 41
www.voyages-et-culture.ch • info@voyages-et-culture.ch

leurs secrets bien gardés



quand il la reposait. Sa femme, toujours en mouvement autour de lui, ne travaillait pas: «Elle était à l'écoute de son homme», résume Jean-François.

Marcel n'était ni tendre ni expansif. Vacances après vacances, le petit-fils apprenait à composer avec cette présence sévère, mais familiale. Rien ne filtrait de sa jeunesse, encore moins de la guerre. Ce n'est qu'à sa mort, en 1995, que Jean-François a compris combien son grand-père aurait eu des choses à lui raconter. Au cimetière, lors de la mise en terre, une délégation d'anciens combattants est apparue, médailles au revers, drapeaux tricolores au vent. Devant la tombe, un vieil homme a pris la parole: Marcel, relatait-il, avait participé à la sauvegarde de *La Joconde* pendant l'Occupation, lorsque le tableau avait été mis à l'abri à Montauban.

Jean-François, qui avait alors une trentaine d'années, se souvient de la stupeur. «On est restés bouche bée. Personne ne savait!» L'hommage fut bref, pudique, à l'image du défunt. «J'ai ressenti une vraie fierté. Je me suis dit: *La Joconde*, ce truc dont le monde entier parle, mon grand-père l'a protégée.»

Coup de théâtre chez le notaire

Adam*, 20 ans, a dû faire face à une révélation autrement moins glorieuse. En mai dernier, à la mort de son grand-père, un médecin de campagne respecté, la succession s'annonçait sans heurts. Jusqu'au jour où la notaire a convoqué la famille, visiblement gênée: un homme s'est manifesté, affirmant être le fils caché du défunt. «C'était lunaire, se souvient l'étudiant. On aurait dit une scène du film *Les Trois Frères!*» Cet oncle inattendu avait perçu, pendant près de vingt ans, une pension alimentaire.

Si cette nouvelle a «entaché l'image» du défunt pour certains membres de la famille, Adam a pour sa part su prendre du recul: «J'ai l'impression que c'est une époque où on ne communiquait sur rien d'intime, l'image qu'on renvoyait était tellement importante...» Cela ne l'empêche pas d'éprouver «de la peine pour cet enfant abandonné» et même de vouloir le rencontrer, «un jour». «Dans son éloge funèbre, mon cousin disait que mon grand-père incarnait les valeurs de la famille, confie-t-il. Aujourd'hui, en sachant ce qui s'est passé, ça me fait sourire!»

Comme un «second deuil»

Pour Nilo Puglisi, ces révélations inattendues agissent comme «un second deuil». Ce psychologue accompagne au quotidien des familles ébranlées par la perte d'un proche, au sein de la fondation As'trame Genève. «On ne perd pas seulement un être, mais aussi l'image

Corentin a appris que son arrière-grand-mère plaçait des coussins sur son ventre pour simuler ses grossesses avant les adoptions

que l'on avait de lui», souligne-t-il. La culpabilité, parfois, surgit. En cherchant à comprendre, à en savoir davantage, on redoute de «trahir», de «salir la mémoire du mort». Mais le deuil, rappelle le spécialiste, n'a pas de mode d'emploi: chaque famille invente le sien.

Au-delà du non-dit, les secrets traduisent parfois aussi une volonté de protéger, de préserver un équilibre. «L'enjeu, c'est de réussir à les intégrer dans le récit familial, sans les juger, mais en comprenant leur fonction.» Le processus de deuil «ne consiste pas à réécrire le passé du défunt, mais à transformer le lien intérieur qu'on entretient avec lui», insiste Nilo Puglisi. Lorsqu'un secret est dévoilé, le portrait de la personne disparue s'effrite; l'idéal ne colle plus à la réalité. «Il faut alors laisser partir cette image fantasmée pour accueillir une figure plus humaine, capable à la fois de blesser et d'aimer.»

Ce travail consiste à faire cohabiter «les zones d'ombre et de lumière du défunt». Et parfois, ce cheminement permet une forme d'apaisement. «Quand il y a eu des choses tues, des zones floues, le fait de découvrir certains pans de vérité peut aider à faire la paix», observe encore Nilo Puglisi. «Le secret, dans ce cas, devient une manière de réparer les liens, de rétablir des transmissions interrompues entre les générations.» ■

* Prénoms d'emprunt

Santé

«Il faut poursuivre la déstigmatisation des personnes schizophrènes»

Connue sans pour autant être représentée de manière adéquate, la schizophrénie alimente encore peurs et fantasmes. Le psychologue Jean-Louis Monestès se livre à un travail de clarification alors qu'un de ses ouvrages sur le sujet reparaît en poche

Nidal Taibi

si cela concerne davantage le cadre institutionnel que les patients eux-mêmes.

Sur le plan thérapeutique, il n'y a pas eu de découverte majeure. Les médicaments se sont affinés, certains effets secondaires ont été mieux maîtrisés, mais nous n'avons pas connu de «miracle pharmacologique» qui transformeraient la prise en charge. En revanche, la recherche continue à progresser sur la compréhension des causes et des mécanismes du trouble.

Le mot «schizophrénie» suscite encore beaucoup de fantasmes et de malentendus.

Comment le définir de façon claire?

C'est justement l'une des difficultés: la schizophrénie n'est pas une entité unique mais un ensemble de troubles qui se manifestent de manières très diverses. Dans les représentations populaires, souvent nourries par le cinéma, on confond encore schizophrénie et dédoublement de personnalité, alors qu'il s'agit de choses totalement différentes. D'autres croient qu'elle est associée à la violence, ce qui est également faux. Les médias ont évidemment tendance à retenir les cas spectaculaires, mais la grande majorité des personnes atteintes ne présentent aucun comportement violent. De nombreuses études le montrent clairement: la plupart ne sont dangereuses ni pour elles-mêmes ni pour les autres.

Comment, dès lors, parvenir quand même à une définition?

à une définition?
C'est une pathologie complexe, caractérisée par un ensemble de symptômes très variables. On peut y trouver des hallucinations, souvent auditives plutôt que visuelles, c'est-à-dire la perception de voix ou de sons qui n'existent pas. Il peut y avoir aussi des convictions délirantes, des idées fausses mais vécues comme vraies. Ces symptômes ne sont pas toujours présents ensemble, et leur intensité diffère beaucoup selon les patients. Certains vivent des épisodes aigus, d'autres des formes plus stables.

A l'intérieur même du diagnostic, on distingue plusieurs sous-catégories cliniques: certaines dominées par les hallucinations, d'autres par le repli sur soi ou l'appauvrissement du contact social. C'est pourquoi donner une définition simple de la schizophrénie est presque impossible: c'est un syndrome, c'est-à-dire un ensemble de manifestations



Existe-t-il des signes avant-coureurs de ce syndrome, des comportements qui devraient alerter?

Oui, on observe souvent un changement de comportement, notamment chez les jeunes adultes, entre 15 et 25 ans. Cela peut se traduire par un repli sur soi, une perte d'intérêt pour les activités habituelles, un désinvestissement social ou professionnel, ou un désintérêt soudain pour les études. Parfois, ces changements s'accompagnent d'un intérêt nouveau et intense pour la philosophie ou la religion, ou encore d'un sentiment d'étrangeté vis-à-vis du monde. Ces signes doivent alerter, non parce qu'ils suffisent à poser un diagnostic, mais parce qu'ils marquent une rupture avec le fonctionnement habituel.

«La grande majorité des personnes atteintes ne présentent aucun comportement violent»

qui peuvent varier considérablement d'une personne à l'autre.

Que vit en elle-même la personne concernée?
C'est très variable, mais on retrouve souvent des perceptions altérées et des voix. Ces voix peuvent commenter les actions de la personne, par exemple: «il va se faire un café», «elle range ses affaires», parfois de manière insistant et pesante. D'autres entendent des voix critiques ou menaçantes: «tu ne seras à rien», «tu es coupable». Dans les formes les plus graves, ces voix peuvent donner des ordres, voire dicter des comportements. Il existe aussi des hallucinations dites synesthésiques: la sensation d'une main qui passe dans les cheveux, d'un souffle, d'un contact invisible.

Peut-on mener une vie sociale à peu près «normale» avec ce genre de perceptions?

Certaines personnes entendent ces voix en permanence et parviennent pourtant à mener une vie sociale, affective ou professionnelle. Tout dépend de la fréquence, de l'intensité, de la manière dont elles apprennent à cohabiter avec ces perceptions.

Il arrive aussi que le rapport à la pensée soit perturbé. C'est ce qu'on appelle un syndrome de référence: la personne a le sentiment que ses pensées ne lui appartiennent plus, qu'on les lui vole, ou que le monde extérieur lui renvoie des messages codés. Je pense à un patient qui me racontait avoir eu envie d'une tarte aux abricots, et au moment même où il a allumé la radio, une émission parlait justement de ce dessert. Pour lui, ce n'était pas un hasard: il voyait un signe adressé personnellement. Ce type de lien de sens entre des événements intérieurs et extérieurs illustre bien le fonctionnement du délire.

Comment réagissez-vous face à ce type de récit?

Notre approche consiste avant tout à l'écouter sans le juger. L'important, c'est que la personne puisse l'exprimer, car cela suppose déjà une réflexion sur ce qu'elle vit. Je pars du principe qu'il y a plus de chances que ce récit soit sincère qu'inventé. Ce n'est donc pas la véracité factuelle de l'anecdote qui importe, mais la signification qu'elle revêt pour la personne. A partir de là, le travail consiste à l'aider à formuler d'autres hypothèses, à explorer plusieurs explications possibles, pour l'amener peu à peu à se distancier de son interprétation initiale. Cela demande du temps. Le rôle du psychologue est d'aider le patient à reprendre ce temps de la pensée, à réintroduire de la nuance et du doute, non pour nier ce qu'il vit, mais pour qu'il puisse retrouver une forme de liberté intérieure face à ses perceptions.

Et du côté des causes? Peut-on identifier des facteurs de risque connus?

Oui, mais il faut distinguer les facteurs de vulnérabilité des facteurs déclenchants. Pour reprendre une image classique: avoir une prédisposition à la schizophrénie, c'est un peu comme avoir un pancréas fragile prédisposé au diabète. Si les conditions de vie, le stress, l'isolement, certaines consommations ou un environnement défavorable s'ajoutent à cette fragilité, le trouble peut se déclarer. Autrement dit, la vulnérabilité biologique existe, mais c'est souvent une combinaison de facteurs, environnementaux, sociaux, psychologiques qui conduit à l'apparition du trouble.

Quels facteurs déclenchants précis peuvent favoriser l'apparition d'un épisode schizophrénique?

On peut avoir une prédisposition sans jamais développer la maladie. Certaines personnes présentent des fragilités, une moindre aisance dans la relation à l'autre, une sensibilité particulière à la souffrance ou à la perte de confiance, qui ne déboucheront jamais sur une schizophrénie. Mais dans certains cas, un événement peut déclencher un premier épisode, souvent à la faveur d'une perturbation des perceptions ou des émotions. Un exemple typique: un jeune adulte consomme pour la première fois une substance hallucinogène, ecstasy, LSD, etc., et vit une expérience sensorielle très intense. S'il possède déjà une fragilité dans la manière d'intégrer ses perceptions, cette expérience peut déclencher une crise. Cela dit, ce n'est pas la drogue qui «crée» la schizophrénie.

«cree» la schizophrénie.

La moitié des personnes qui vivent un tel épisode ne connaîtront d'ailleurs aucune rechute. Selon une étude de l'OMS, 59% des patients font un unique épisode psychotique au cours de leur vie, ce que l'on appelle dans le jargon une «bouffée délirante aiguë». C'est un épisode bref, qui disparaît sans laisser de séquelles. Mais dans d'autres cas, cet épisode inaugural peut marquer l'entrée dans un trouble durable.

Quelles sont aujourd'hui les priorités pour améliorer la prise en charge des personnes concernées?

concernées? Le plus important, c'est de poursuivre la déstigmatisation. Beaucoup de personnes concernées n'osent pas parler de ce qu'elles vivent par peur du jugement. Or, la parole est essentielle: c'est en pouvant dire ce qu'elles ressentent qu'elles peuvent être aidées. Il faut aussi que le grand public se montre plus informé et moins inquiet. Dans d'autres domaines, comme l'autisme, on a vu combien une meilleure connaissance a permis d'alléger la peur et d'ouvrir la discussion. C'est exactement le même travail qu'il faut poursuivre ici: expliquer, écouter, communiquer, pour permettre aux personnes d'être entendues et accompagnées avant que la souffrance ne s'installe —

«La schizophrénie. Mieux comprendre la maladie et mieux aider la personne». Un essai de Jean-Louis Monestès, Ed. Odile Jacob.



(Joëlle Flumet pour Le Temps)

Pourquoi le sexe sans pénétration est-il si jouissif?

Cette semaine, on évoque la sexualité sans pratiques pénétratives péno-vaginales, et les plaisirs qu'elle recèle

Pauline Verduzier

Que nous apportent les actes sexuels qui devient du script pénétratif? Si les enquêtes sociologiques ont montré que les répertoires sexuels se sont diversifiés avec le temps et ne se résument plus à la pénétration péno-vaginale, celle-ci reste encore centrale dans de nombreuses représentations de la sexualité. C'est pourquoi nous avons voulu discuter avec ceux et celles qui s'en éloignent, pour savoir ce que ces pratiques leur apportent.

Virginie, 43 ans, traductrice à La Chaux-de-Fonds, s'est intéressée à la sexualité non pénétrative à un moment de sa vie où la pénétration s'était mise à lui causer des désagréments. Quand elle s'est retrouvée célibataire après plusieurs relations de longue durée, elle a réalisé que l'utilisation de préservatifs lui provoquait des irritations, comme une sorte de réaction allergique, dans la zone génitale.

«Qu'est-ce qu'on va faire alors?»

Dans ce contexte, elle s'est demandé comment continuer à avoir une sexualité avec des partenaires. «Je me suis dit qu'il était exclu d'avoir la vulve qui pique pendant quatre jours après chaque rapport. J'ai donc cherché des combines et je me suis dit que je pouvais très bien faire l'amour sans pénétration, qu'il y avait bien assez d'autres choses à faire pour s'amuser», se souvient-elle.

Virginie en a fait part à ses amants, qui se sont montrés parfois étonnés. «Beaucoup de personnes ont leur sexualité sur des rails, avec la pénétration au centre. J'ai eu des réactions du type: «Mais qu'est-ce qu'on va faire alors?» Moi, j'ai de l'aplomb, donc c'est à prendre ou à laisser. Avec ceux qui sont partants, elle a exploré une sexualité qu'elle trouve moins performative et qui leur a fait

découvrir des sensations nouvelles. Elle donne un exemple: «Un soir, j'étais avec un homme. On est rentrés chez lui pour écouter de la musique. A un moment donné, cette musique a guidé ma main sur son corps. Ce moment, d'apparence anodine, a pris une dimension magique et très intense.»

Moins d'injonctions à la performance

Dans ses expérimentations, Virginie pratique du «peau à peau» et des caresses, y compris non génitales. Le tout, en y associant des techniques de respiration et en privilégiant la lenteur, à rebours des injonctions à «faire des positions incroyables ou à tester tout le Kamasutra». «En explorant le corps de l'autre, on trouve plein de points sensibles, comme le coude par exemple», illustre-t-elle. Certaines amies lui assurent que le sexe sans pénétration est sans intérêt, ce à quoi elle rétorque que c'est par cet érotisme qu'elle parvient à atteindre des orgasmes qui peuvent durer plusieurs heures. Virginie résume les avantages de cette sexualité: «Ça enlève une partie de la pression à mouiller, bander ou «durer», ça réduit les risques de grossesse et favorise l'exploration.»

Des ressentis inédits

Chrislaine Adonaï, sexologue et thérapeute de couple à Paris, qui fait aussi des consultations à distance, propose souvent aux personnes ou aux couples qu'elle reçoit de tenter de faire l'amour sans pénétration. Elle aussi pense que s'en détacher permet d'atténuer la course à la performance. «Beaucoup d'hommes se mettent la pression pour avoir une érection et ne pas ejaculer «trop vite». Le fait d'expliquer que la pénétration n'est pas une obligation permet un lâcher-prise, car il n'y a plus ce «devoir» de réussir à performer cette pénétration.»

La spécialiste trouve que c'est une piste intéressante dans plusieurs situations: «Certaines personnes ne peuvent pas ou ne veulent pas avoir de rapports pénétratifs pour des raisons médicales, psychologiques (comme des douleurs ou des traumatismes), ou juste par choix. C'est une autre manière de vivre sa sexualité. Cela ouvre un champ à plus de diversité, d'écoute et de liberté.»

La sexologue trouve que cela peut aussi être un moyen de relancer une sexualité routinière pour celles et ceux qui la souhaitent. «Les couples qui viennent me voir connaissent souvent une baisse de libido. Je leur dis que mettre du piment dans sa sexualité peut être très simple et juste passer par un toucher différent. Ils font alors le constat qu'on peut avoir une connexion sans pénétration.» Malgré tout, Chrislaine Adonaï constate que les sté-

> Plaisirs partagés

Tous les samedis, «Le Temps» vous propose un rendez-vous lié à l'intimité afin d'explorer les tabous, joies et doutes inhérents à nos sexualités

réotypes sont tenaces. Des hommes, mais aussi beaucoup de femmes, lui ont déjà exprimé que pour eux et elles, un rapport sexuel sans pénétration n'était pas un «vrai» rapport.

Eugène, 33 ans, a déjà fait les frais de ces représentations. Avec le recul, il a réalisé qu'il s'était souvent forcé, voire qu'il avait été pressurisé, à pratiquer du sexe pénétratif. «Je me suis rendu compte que je n'aimais pas vraiment ça et que ça me demandait beaucoup d'efforts pour pas beaucoup de plaisir», constate-t-il. Quand Eugène s'en est ouvert à ses partenaires, certaines l'ont culpabilisé. «On m'a dit «oh, c'est dommage», comme si le rapport n'était pas abouti.» Désormais, quand il commence à fréquenter quelqu'un, il exprime rapidement qu'il aime privilégier d'autres pratiques, comme «le sexe oral, manuel, les massages, etc.». Mais malgré cette verbalisation, ce n'est pas toujours bien reçu.

Le plaisir des caresses mutuelles

David, 35 ans, en reconversion professionnelle, explique quant à lui que la sexualité non pénétrative a été «la découverte d'un univers sensoriel, érotique et orgasmique» qui lui était étranger auparavant. Cette découverte s'est produite à un moment où la sexualité partagée était devenue compliquée pour sa compagne. «On a amorcé une réflexion sur notre vie sexuelle, car une distance s'était installée entre nous. Ça m'a poussé à explorer ma sexualité seul», déroule-t-il. En parallèle, David pratique la méditation. En appliquant certaines techniques, il a des ressentis inédits. «Il m'est déjà arrivé d'avoir des sensations orgasmiques juste par la respiration, en engageant les muscles du plancher pelvien.»

David a pu mettre en pratique ses explorations personnelles avec sa conjointe. «Depuis, ce n'est pas évident de revenir à des scripts plus normés parce que ce qui me parle le plus, c'est l'exploration de ces sensations par le corps et la recherche émotionnelle. Pour moi, c'est la différence avec le coït, dans lequel je suis plus en contrôle et où je me dis qu'il ne faut pas que je jouisse tout de suite. Aujourd'hui, pour vraiment prendre du plaisir, ma préférence ne va pas aller vers de la pénétration.» Il plaide pour redonner sa juste place à ce qu'on appelle abusivement les

«préliminaires», comme faisant partie intégrante du rapport sexuel.

Selon l'enquête «Contexte de la sexualité en France», dans laquelle plus de 12 000 personnes ont été interrogées sur leurs pratiques sexuelles, la sexualité non pénétrative est loin d'être anecdotique: 19% des femmes et 30% des hommes ont déjà eu au moins un ou une partenaire avec qui elles et ils n'ont eu que des rapports sans pénétration. Pour la plupart des personnes qui s'y adonnent, ces pratiques sont source de plaisir. Ainsi, chez les femmes, les caresses mutuelles sont la pratique sexuelle préférée (45%), devant la pénétration vaginale (37%). Au global, 90% des femmes et des hommes se disent satisfaits par ces rapports*.

Marianne**, Lausannoise de 36 ans, a des relations libres parallèles avec plusieurs hommes, dont deux avec lesquels elle a presque exclusivement une sexualité sans pénétration. Elle détaille: «Avec le premier, c'est une relation qui dure depuis plusieurs années. Souvent, il s'occupe de moi puis moi de lui, puis chacun se touche l'un à côté de l'autre. Le deuxième, c'est quelqu'un pour qui la pénétration peut parfois ne pas fonctionner, donc c'est une manière qu'on a trouvée de faire du sexe ensemble.»

Avec ses amants occasionnels, Marianne continue parfois à se dire qu'elle n'a pas «vraiment» fait l'amour quand il n'y a pas eu pénétration. Mais avec le temps, elle met de moins en moins cette pratique au premier plan et apprécie les possibilités amenées par ce changement de regard. «Les pratiques non pénétratives me font me sentir très proche de mes partenaires. Cette proximité fait que j'atteins plus facilement l'orgasme, parce que je suis en confiance, conclut-elle. C'est une sexualité que je trouve moins mécanique et plus charnelle.» ■

* Armelle Andro, Nathalie Bajos, «La Sexualité sans pénétration: une réalité oubliée du répertoire sexuel», «Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé», éd. La Découverte, 2008.

** Prénom d'emprunt



Ecoutez «Plaisirs partagés»

Sur notre site internet, découvrez dès dimanche soir une version audio de cet article, lu par un ou une de nos journalistes.

> La montagne en courant

Un jour à Chamonix, l'écrivain montagnard Charlie Buffet est tombé dans l'engrenage du trail, ces courses interminables dans la nature qui connaissent un engouement inexplicable. Il n'en est jamais ressorti, et nous relate ses aventures. Une des premières Explorations de Heidi.news, sortie en 2019, qui vient d'être réimprimée en édition augmentée.

Courir comme les bêtes

En 2001, un zoologue américain décide de courir le 100 km de Chicago et de se préparer en suivant les conseils de ceux qu'il connaît le mieux: insectes rapides, migrants endurants, mammifères hyper-adaptés. Son livre est un trésor

Charlie Buffet

Laile ou la cuisse? Depuis que j'ai rencontré Bernd Heinrich, je ne regarde plus mon poulet rôti de la même façon. J'ai plutôt un faible pour le blanc, mais je n'ai jamais entendu personne demander du «brun de poulet». Et pourtant, oui, le pilon est plus sombre, en tout cas chez le poulet élevé en plein air. Pourquoi?

La réponse est (parmi beaucoup d'autres) dans *Why We Run*, le livre extraordinaire d'un zoologue et coureur d'ultramarathon américain, Bernd Heinrich, paru en 2020 en français aux Editions Paulsen-Guérin sous le titre *Bêtes de course. Comment le règne animal m'a appris l'endurance*. Heinrich observe de préférence les animaux en action, mais là, il commence par se pencher sur le poulet du pique-nique pour finir par expliquer la différence de physiologie entre un sprinter et un coureur de fond. Suivons-le.

Pour commencer, il y a deux types de fibres musculaires: les premières, dites à contraction rapide, brûlent des sucres (glucides) en anaérobie, c'est-à-dire sans oxygène, et libèrent l'énergie de façon explosive. Les secondes, à contraction lente, brûlent des graisses (lipides), sont gourmandes en oxygène, moins puissantes à la contraction mais plus durables.

Puisque nous parlons ici d'endurance, observons donc de plus près nos fibres à contraction lente. C'est le sang qui leur

apporte l'oxygène indispensable pour travailler sans se gorger d'acide lactique. Les molécules d'hémoglobine sont un véhicule efficace: chacune est capable de transporter quatre molécules d'oxygène depuis les alvéoles pulmonaires jusqu'aux muscles (et accessoirement au cerveau). Une fois arrivé à destination dans le muscle, l'oxygène est pris en charge et transporté dans les fibres par une autre molécule, la myoglobine. C'est la myoglobine qui donne sa couleur rouge à la viande – pardon, au muscle.

Usain ou Kilian

Mais revenons à nos volatiles: «La perdrix, écrit Bernd Heinrich, a des muscles pectoraux blancs comme ceux des poulets, et elle semble littéralement exploser de puissance quand elle prend son envol à la façon d'une fusée de feu d'artifice. Mais elle ne peut pas tenir longtemps. Après un petit nombre de ces envols explosifs, elle devient incapable de voler. D'un autre côté, elle peut courir indéfiniment en utilisant les muscles bruns de ses jambes. Les oiseaux qui volent sur de longues distances, comme les coureurs de fond, ont besoin de muscles bruns. Les migrants comme les fauvettes, les bécasseaux et les oies ont des muscles pectoraux (ceux des ailes) très sombres.»

Muscles blancs pour le sprint, muscles rouges pour l'endurance? Chez l'humain, ce

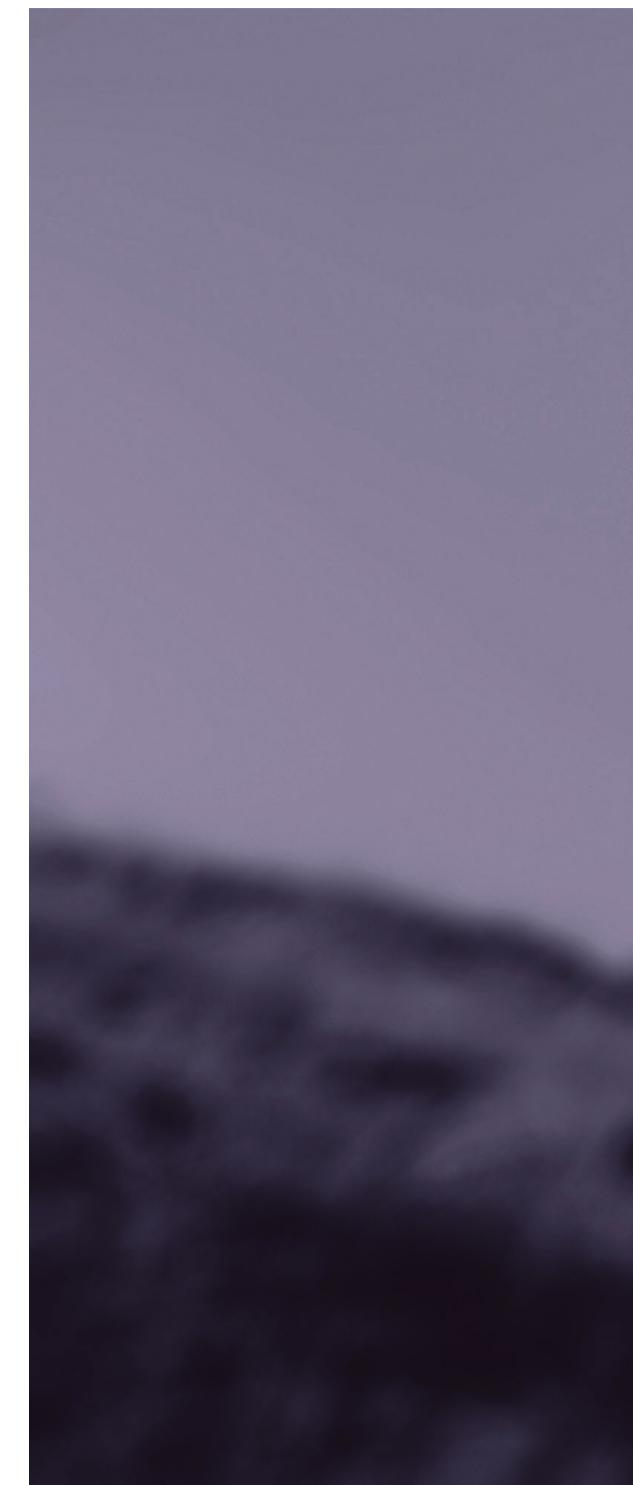
n'est pas toujours aussi contrasté. Prenez les jambes des coureurs: «Nous avons tous à la fois des fibres à contraction rapide et lente dans les mêmes muscles, et le mélange leur donne une teinte ni blanche ni rouge sombre, mais probablement d'un rose intermédiaire.» (Chez le poulet de batterie qui ne pratique aucun exercice physique, la nuance de rose entre les pectoraux et les cuisses sera peu marquée).

Chez l'humain, la biopsie permet de mesurer la part respective des deux types de fibres, et les résultats sont sans appel. Pour l'élite des coureurs de fond, les muscles des jambes contiennent jusqu'à 95% de fibres rouges. Chez les sprinters, cette proportion tombe à 25%.

Au prochain pique-nique de sportifs, demander une aile d'Usain Bolt ou bien un pilon de Kilian Jornet. Viande blanche de sprinter, viande rouge de coureur de fond.

Pieds nus sur le sable

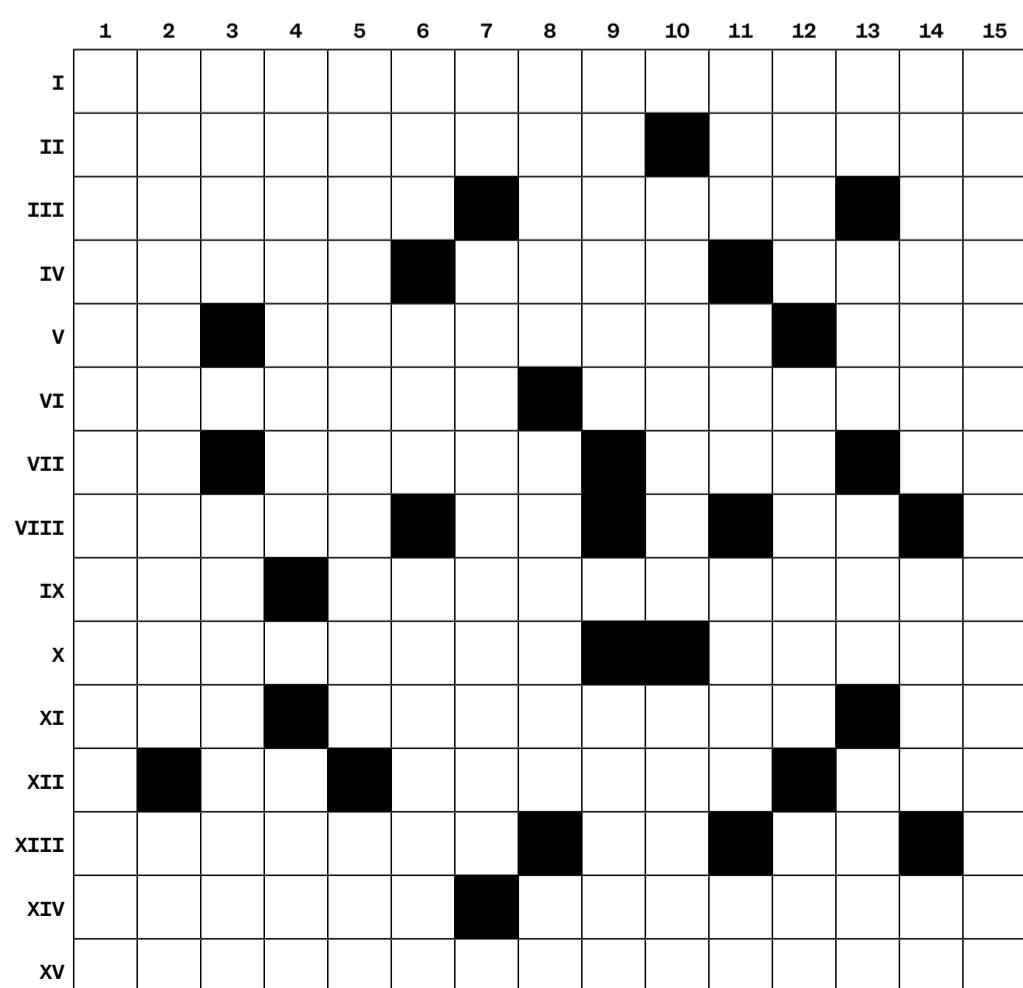
Bernd Heinrich est né en 1940 en Prusse orientale. Les rares souvenirs de son enfance dans les ruines d'un pays détruit tournent autour d'une cabane où ses parents s'étaient réfugiés près de Hambourg – forêt refuge quand l'Armée rouge progressait vers l'ouest et les bombes tombaient sur les villes. Bernd courait pieds nus sur le sable et tentait d'attraper des *Cicindelinae*, hannetons d'un vert iridescent qui couraient au soleil à une



(IMAGO/Pond5 Images)

Mots croisés

Philippe Dupuis



Grille 206

Horizontalement **I** Indispensable pour la centrale, mauvais pour soi. **II** De la lampe à huile à la LED. Met en bonne place. **III** La fausse est belle et dangereuse. Ensemble militaire. Coin de parapluie. **IV** Quand le dernier vient à manquer, c'est la déche. Chant en l'honneur d'Apollon. Délicieuse mais laide avec sa grosse tête.

V Dans les légumes. Souvent fausse sous ses réserves. Mer anglaise. **VI** Rendit fou. Grand voile gris dans le ciel.

VII Négation. Petit modèle chez Fidel. Entre dans l'histoire. Taille petit. **VIII** Suit de près. Chez les Ubu. Règle pour tracer. **IX** Menue monnaie nipponne. Ont du travail avec tous les torts qui circulent. **X** Accompagne l'inappétence.

Travaillait au verger. **XI** Avec la part de Bercy. Beau lainage. Sur la table. **XII** Démonstratif. Cercle intime. Coups de baguettes. **XIII** Superflu. Possessif. Ouvre le garage.

XIV Avide et rapace. Touchée en plein cœur. **XV** Fer à repasser, réfrigérateur et tout le reste à la maison.

Verticalement **1** À elle de tout remettre en place pour repartir d'un bon pied. **2** Très grosse fatigue. Difficile de faire plus mal. **3** Multitude et débordement. Vide et libre.

4 Redonnent un peu de souffle. Rapporte en remontant.

5 Plantées de bulbes blancs, jaunes ou rouges. Dit n'importe comment. **6** Fait monter le rouge au front. Un cran dans la ceinture. Fleurir pas toujours bon. **7** Renforce l'accord.

Grand désordre à l'Assemblée. **8** Gouffres en région. Garantie et sécurise. Pour un premier tour de cadran. **9** Assemblées élues indirectement. Fournisseur de succédané du caviar.

10 Mis au parfum. Émile-Auguste Chartier. **11** Point matinal. Des lentilles pour le bétail. Fournisseur de drogue laxative.

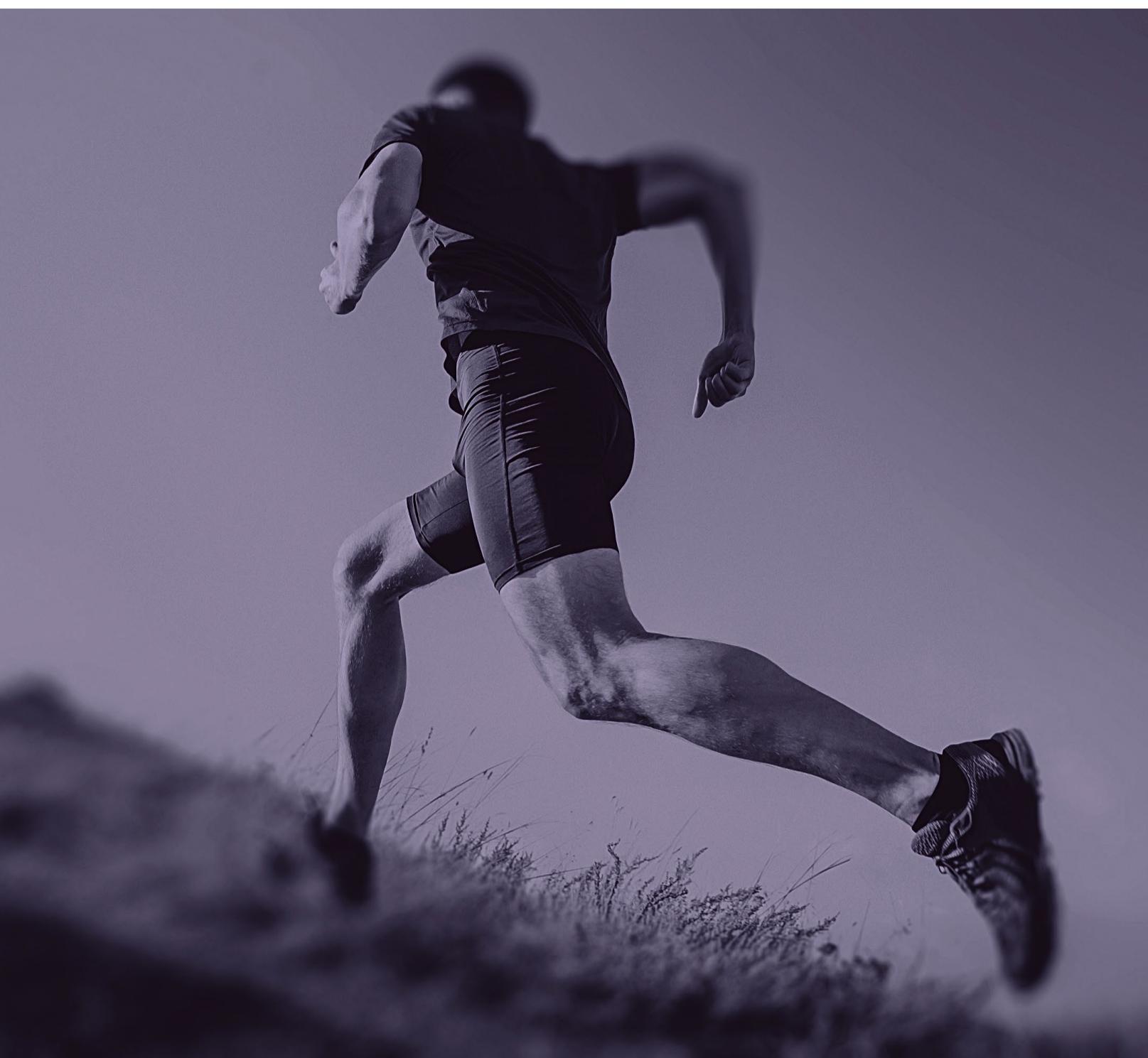
Possessive. **12** Production ouvrière. Poireaute et prend racine. Inspirateur de l'Apocalypse. **13** Assure la liaison. Armée féodale. Forme d'avoir. Supprimé de la liste.

14 Doivent récupérer dans la journée. La soupe est souvent bien meilleure. Trouvés dans l'herbe. **15** Permettent de suivre et de garder le contact en toutes circonstances.

Solution de la grille 205

Horizontalement **I** Rationalisation. **II** Huron. Menaçante. **III** Anodine. Antigel. **IV** Bélèrent. Guéera. **V** DEL. Oreille. Nat. **VI** Ec. Orteil. ISO. **VII** Mayonnaise. Le. **VIII** Ansée. Nervure. **IX** Nn. Sven. Iré. **X** Comique. Tourets. **XI** Initient. RSA. Ec. **XII** Ecce. Dualisme. **XIII** Nér. (Saint) Pé. Vino. Ite. **XIV** Néons. Nem. Ran. **XV** Essoufflaient.

Verticalement **1** Rhabdomancienne. **2** Aunée. Annoncées. **3** Trolleys. Micros. **4** Iodé. Coédité. No. **5** Oniro. Ne. QI. PSU. **6** Nérion. Suède. **7** Amènera. Venu. NF. **8** Le. Titine. Tavel. **9** INA. Lésent. Lime. **10** Sanglier. Orin. **11** Actuel. Voussoya. **12** Taie. Lu. Ram. **13** Ingénierie. Eire. **14** Ôteras. Erte. Tan. **15** Nélaton. Escient.



vitesse ahurissante (jusqu'à 125 centimètres par seconde, soit 40 km/h, a-t-il été mesuré plus tard) avant de s'envoler hors d'atteinte. Mais les jours de mauvais temps, les insectes couraient beaucoup moins vite, et l'enfant put capturer le premier de sa collection. «Chez les insectes comme chez les humains, la vitesse des jambes dépend de la température des muscles», conclut-il.

Et il ajoute: «Le mouvement est l'essence de la vie.»

A l'âge de 11 ans, Bernd devient «Ben» en passant d'une forêt à l'autre à travers l'Atlantique: ses parents émigrent aux Etats-Unis et s'installent en pleine nature, dans le Maine. Un enseignant initie le gamin à la course à pied et lui raconte les prouesses d'endurance des anciens occupants amérindiens du lieu - capables de chasser le cerf à la course ou de couvrir en trois jours et en se relayant les 400 kilomètres de la piste des Iroquois. La course de fond l'épanouit, il gagne sa première course en plaçant une accélération quand le crack du collège s'arrête pour pisser.

A chacun son antilope

«Victoire de l'esprit sur la matière», écrit-il. «Un simple rayon de lumière peut «décider» la larve du papillon de nuit à se métamorphoser plutôt que de rester en torpeur pendant plusieurs mois...»

Toute la vie de Bernd Heinrich gravite autour de la course de fond et de la zoologie, ses deux passions réunies dans *Why We Run*, initialement publié en anglais en 2001 sous le titre *Racing the Antelope* («A la poursuite de l'antilope»). «L'expérience humaine est peu pleine de rêves et d'aspirations. Pour moi, l'animal totem de ces rêves est l'antilope, rapide, puissante, insaisissable. La plupart d'entre nous poursuivons ces «antilopes», et parfois, nous les attrapons.»

Sa plus belle «antilope» lui apparut en mai 1981, lorsqu'il décida de s'inscrire à une course de 100 kilomètres après avoir dépassé le tenant du titre dans une course plus courte. «Le problème était: comment se préparer pour courir aussi loin? En tant que zoologue, il me semblait tout naturel d'observer d'autres «athlètes de l'endurance» et d'en retirer quelques idées pour mon entraînement.»

Pour qui s'y engage, l'ultra-endurance est une somme d'énigmes: comment faire? Comment tenir, ne pas se blesser, quoi manger? Je

(IMAGO/Design Pics)

ne connais pas un traileur qui ne soit hanté par ces questions et ne cherche à se renseigner un peu, beaucoup, passionnément.

Bernd Heinrich le fait en explorant les atouts de chaque espèce:

- Comment les oiseaux migrateurs s'empiffront de lipides avant d'entreprendre, parfois d'une seule traite, des vols de plusieurs jours.
- Comment le dromadaire stocke dans sa bosse la graisse qu'il est capable de métaboliser en eau.
- Comment le crapaud optimise la fréquence de son chant pour tenir plus longtemps et séduire une femelle.
- Comment la biche à bout de souffle joue de l'effet de son derrière blanc disparaissant derrière un buisson pour décourager ses poursuivants, sprinters comme elle.
- Pourquoi la bipédie est finalement, toute comparaison établie de quatre à mille pattes, la meilleure solution pour combiner vitesse et endurance.

Le lecteur est laissé libre d'en tirer (ou non) des conclusions sur sa préparation et sa façon de courir.

Là où l'auteur se montre plus catégorique, c'est quand il détaille la physiologie idéale qui permet au coureur de fond de «flotter au-dessus du sol pendant des heures d'affilée»:

Et voici le loup

«La clé de la performance pour le coureur de fond, c'est de fournir à ses muscles qui brûlent de la graisse un apport régulier en oxygène. Cette capacité repose sur un système très complet: un gros cœur capable d'envoyer un important volume sanguin à chaque pulsation, de battre rapidement quand on le lui demande et lentement le reste du temps, de grosses artères et un système capillaire bien développé, une grande capacité pulmonaire, des stocks de combustible disponibles en quantité dans les muscles, le foie et d'autres parties du corps. Les cellules doivent être bien pourvues en mitochondries, les unités de puissance microscopiques qui, avec leurs piles d'enzymes, convertissent le combustible et l'oxygène en énergie, qui sera dévolue à la contraction des muscles.»



Gros cœur, grands poumons, grosses artères et capillaires nombreux, mitochondries à foison... Traileur, à ton check-up!

Le plus étonnant dans le voyage physiologique du professeur Heinrich, c'est l'arrivée. On est entré dans la tête d'un chercheur, fin connaisseur de la physiologie d'innombrables espèces animales, et c'est un compétiteur hyper-motivé qui se présente en short à l'entrée du dernier chapitre. Il a 41 ans, soit à peu près le même âge que Haruki Murakami lorsqu'il s'est écoeuré sur la même distance (voir l'épisode précédent). Il a couru «plusieurs fois autour de la Terre» à l'entraînement, rassemblé tout ce que les animaux ont pu lui apprendre. Dans les mois précédents, il a forcé sur les lipides comme un oiseau migrateur...

Au coup de pistolet, ses principaux concurrents filent «comme des antilopes poursuivies par des loups». On comprend que c'est maintenant lui le prédateur, et il connaît trop ses antilopes pour les laisser lui échapper. Il gère sa course, laissant ceux qui le devancent s'épuiser les uns après les autres. Et il gagne! Il remporte les 100 km sur route de Chicago en 6 heures 38 minutes et 21 secondes, battant le record américain du 100 km de treize minutes.

Quand il mange du poulet, Bernd Heinrich choisit la viande brune - «à cause du fer de la myoglobine, qui est ce dont tous les coureurs ont besoin». ■



Chaque semaine,
Entre-Temps publie
un épisode des
Explorations de
Heidi.news, média
suisse romand
spécialisé dans
les longs formats,
dont «Le Temps»
est actionnaire
majoritaire. ... Après
«Ritaline, mon
amour» ou encore
«Shein, dans l'empire
du Miteux», voici une
enquête littéraire sur
le trail, à retrouver en
ligne via ce code QR:



**«L'expérience
humaine est peuplée
de rêves
et d'aspirations.
Pour moi, l'animal
totem de ces rêves
est l'antilope,
rapide, puissante,
insaisissable»**

Bernd Heinrich, zoologue et auteur de «Bêtes de course. Comment le règne animal m'a appris l'endurance»



VHERNIER

MILANO

RUE DU RHÔNE 55 - 1204 GENÈVE